#

ÉTUDE

SUR

L'INSURRECTION DU DHARA.

(1845.-1846.)

PAR CH. RICHARD,

CAP. DU GÉNIE, CHEF DU BUREAU ARABE D'ORLÉANVILLE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

الكبير لم يدبر والصغير لم يحبر

(كلم سى محمد بن يوسف)

Le grand ne dirige pas
et le petit ~~s'égarer~~ ne réfléchit pas
(*Paroles de* SI MEHAMED BEN IOUSSEF.)



ALGER.

TYPOGRAPHIE A. BESANCENEZ, RUE BRÉMONTIER.

1846

reconnaissance, en vous offrant la dédicace de ce livre, fruit de vos bienveillantes leçons, et dont je serai, pour ma part, assez satisfait, s'il peut mériter votre suffrage.

Daignez agréer,

mon Général,

l'assurance de mon profond respect
et de mon entier dévouement,

CH. RICHARD,

Capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléanville

ses causes et dans son essor. Maintenant que nous avons vu le véritable état des choses, et quelles sont les difficultés qui se présentent à nous, il faut avoir le courage de les regarder en face; il vaut même beaucoup mieux nous les exagérer un peu, que de nous faire illusion sur leur compte; c'est le moyen de n'être pas étonnés par elles, et de les surmonter plus aisément.

Quant à nous, qui avons personnellement été assez heureux, pour voir cette insurrection sortir de son berceau et grandir sous nos yeux, malgré les efforts que nous avons faits pour l'étouffer, nous croyons de notre devoir d'étudier avec soin quelles sont les causes qui l'ont amenée, et quel est l'enseignement que nous pouvons en retirer pour l'avenir. Cette étude aura cela d'intéressant, qu'elle fera ressortir certaines particularités du caractère arabe, que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'apprécier, et qui ne figurent même pas dans les esquisses que l'histoire nous a léguées de ce peuple étrange. Du reste, il faut bien nous l'avouer, maintenant que nous voyons de près les choses, cette histoire, en ce qui concerne les mœurs intimes et le côté moral de la société, c'est-à-dire tout ce qui est en dehors des batailles et des grandes agitations publiques, est au moins aussi incomplète, aussi éloignée de la vérité, que les documens topographiques qui constituaient notre bagage scientifique, à l'instant où nous posâmes les pieds sur la plage de Sidi-Ferruch.

Depuis, il faut se hâter de le dire, de magnifiques travaux ont été exécutés pour éclairer la question du terrain. La topographie matérielle a fait de grands progrès, mais la topographie morale est toujours à peu près restée à son état d'imperfection. Nous avons su décrire avec une rare intelligence des régions qui ne nous étaient connues que de nom. Le grand et mystérieux Shhara n'a maintenant plus de secrets pour nous, et nous le tenons en

entier, avec ses routes et ses oasis, dans les dimensions d'une feuille de papier grand-aigle; mais nous en sommes encore à nous étonner, et nous nous étonnerons encore long-temps, devant certains phénomènes qui se passent dans la vie morale et politique de ce peuple. La raison en est simple.

Qnand on veut conquérir, dans le vrai sens du mot, un pays, il y a deux espèces de conquêtes à exécuter : celle du terrain qui est la conquête matérielle, et celle du peuple qni est la conquête morale. La première s'exécute par les armes, et ne dure quelquefois que l'espace de quatre ou cinq grandes batailles, où tout ce qu'il y a d'hommes vigoureux dans le parti qui se défend, mord la poussière; la seconde s'exécute par les idées, et celle-là peut durer des siècles, quand le peuple conquérant est chrétien et le peuple conquis musulman. La première est maintenant accomplie, et certes c'est un résultat glorieux; c'est le travail d'un homme : la seconde, c'est à peine si nous la commençons; c'est le travail de toute une nation. Le terrain est à nous; nous le connaissons; le peuple est à peine à nous, nous ne devons qu'imparfaitement le connaître. Jusqu'ici nous ne l'avons guère vu qu'à la distance de la portée de son fusil; nous l'avons admiré à cheval magnifiquement drapé dans son burnous, toujours beau quoique en guenilles; nous l'avons vu se battre souvent avec courage, et mourir toujours en héros ou en martyr, et nous nous sommes rappelés, involontairement, ce peuple issu d'une misérable tribu de sauvages, qui faillit écraser sous ses premiers pas la civilisation chrétienne, et qui ne dut qu'à la perte d'une bataille d'être déshérité du vieux patrimoine romain. Nous ne l'avons vu, en un mot, que sous sa face poétique. Maintenant si, par la pensée, nous faisons le calme autour de lui, si les balles ne sifflent plus, si la poussière et la fumée

de la poudre n'obscurcissent plus nos yeux, nous le verrons plus en détail et beaucoup mieux. Nous le désarmerons, nous lui ôterons son burnous, nous le ferons descendre de son cheval, et nous verrons alors une dégradation de la face humaine, qui nous fera bénir le ciel d'être un peuple civilisé, et qui nous fera comprendre que c'est la Providence qui nous a envoyés ici, pour y accomplir une mission grande et sainte.

Mais reconnaissons-le bien. A part quelques rares personnes qui ont eu le privilège de voir de très-près l'Arabe, de se mêler à lui, d'entrer même quelquefois dans sa mystérieuse tente, et surtout de s'occuper du détail de ses affaires, et de le voir journellement se débattre dans un dédale de mensonges et de trahisons, nous n'avons généralement que des idées très-imparfaites de ses mœurs et de son caractère. Notre intention n'est certes pas d'entreprendre ici sa curieuse physiologie; c'est une œuvre qui demanderait trop de temps et qui dépasserait de beaucoup les limites naturelles d'une simple étude de la révolte du Dhara, seul but que nous nous soyons proposé. Mais nous avons cru devoir, avant tout, exposer les considérations qui précèdent, afin de préparer les esprits, qui pourraient s'occuper de ce petit travail, à s'étonner le moins possible, dans le cas où il nous arriverait, dans le cours de notre narration, d'émettre certaines idées sur le caractère arabe, qui différeraient essentiellement de celles qui ont cours dans la presse française et dans l'esprit de beaucoup de gens fort sensés d'ailleurs, mais qui semblent avoir complètement oublié qu'il existe des peuples beaucoup moins civilisés que ceux au sein desquels ils ont le bonheur de vivre. Excellentes gens qui n'ayant jamais connu que le calme et le repos, ne se rappellent plus du temps où nos ancêtres faisaient brûler vivans leurs ennemis, et qui ne veulent pas croire qu'il existe

encore des peuples qui ne valent pas mieux que nous à cette époque de notre histoire. Bonnes gens qui veulent bien qu'on fasse la guerre, mais à la condition de ne tuer personne : problème magnifique au point de vue de l'humanité, mais qu'il n'est donné à aucun général de résoudre. Une fois nos précautions prises contre ces esprits qui, du reste, ont leur valeur utile dans l'ensemble des intelligences humaines, et qui n'errent que parce qu'ils abordent des questions qui leur sont étrangères, nous pourrons entrer en matière, et c'est ce que nous allons faire.

Tout ce qui précède pourrait se réduire à ceci : Ne vous étonnez pas si nous annonçons quelques faits un peu en dehors des idées reçues, car nous ne dirons rien qui ne soit parfaitement exact. Nous avouons sans peine que la chose eût pu être dite moins longuement, mais les considérations que nous venons d'émettre, nous ont pourtant paru indispensables pour ouvrir la voie à ce qui va être dit.



PREMIÈRE PARTIE.



NAISSANCE ET PROPAGATION

DE

L'INSURRECTION.

CHAPITRE PREMIER.

BOU-MAZA,

SES PREMIÈRES MANŒUVRES,

SES PREMIERS PAS.

Un jeune et simple dérouiche, venu on ne sait d'où, vivait depuis quelque temps au milieu des Cheurfa, chez une vieille femme veuve, bonne musulmane, qui l'avait accueilli chez elle, pour faire une bonne œuvre, et attirer ainsi la bénédiction divine sur ses vieux jours. Cet homme, fanatique ardent, cachait dans une vie contemplative, des projets trop vastes pour son intelligence, et beaucoup trop lourds pour ses forces ; c'était Si Mohhamed ben Abd-Alla lui-même, le chérif surnommé Bou-Maza, l'instigateur

et le chef de la révolte du Dhara. Il menait une vie aussi édifiante que possible, ne parlait à personne, priait du matin au soir, se nourrissait des offrandes qu'on lui apportait, et en enrichissait la pauvre femme qui lui avait donné asile. Sa manière de vivre, ses extases, ses prières continuelles, et même jusqu'à la saleté de ses vêtemens, finirent par lui acquérir une certaine réputation de sainteté qui grandit de jour en jour et s'étendit peu à peu dans le Dhara. Une chèvre qui partageait sa solitude et ses repas d'ermite, et qui exécutait à ses ordres, quelques bien simples tours d'adresse, miraculeux pour les grossiers Kabyles qui en étaient témoins, complétait le mystérieux et l'originalité de son existence, et lui valut le surnom de Bou-Maza, mot-à-mot, le père de la chèvre, c'est-à-dire dans notre langue : l'homme à la chèvre.

Quand le dérouiche eut bien étudié et compris le caractère de la population qui l'entourait, quand il eût bien arrêté dans sa tête de quelle manière il devait agir sur elle pour l'entraîner à l'exécution de ses desseins, et quand enfin il eût compris que la réputation qu'il s'était faite était un suffisant point d'appui pour soutenir ses premiers pas, il se sentit assez sûr de lui-même et se décida à agir. Un soir d'une nuit obscure et qui promettait un orage violent, à l'heure où il se retirait dans la tente qui lui servait d'asile, pour prendre son repos accoutumé, il annonça d'un ton d'inspiré à la vieille femme qui l'avait recueilli, que les temps étaient venus d'agir et de se montrer tel qu'il était; qu'il allait la quitter, mais que dans peu elle entendrait parler de l'envoyé de Dieu, du sultan Mohhamed ben Abd-Alla.

Il partit, laissant la pauvre femme crédule dans la surprise et dans la joie qu'une pareille déclaration devait lui causer. Il quitta les Cheurfa, coupa l'Oued Aberi, et se dirigea droit vers les Souhalia, fraction des Ouled-Jounes, à la tente de El Hhadj Hhamed

el Jounsi, bon-homme dont la crédulité et la foi dans la tradition arabe et dans les saintes écritures, lui étaient probablement connues. Aux aboiemens de ses chiens, le pauvre homme sortit craignant quelque voleur et se trouva en face du nouveau sultan qui l'appela à lui d'un ton d'autorité. El Hhadj Hhamed s'approcha, et entendit Mohhamed ben Abd-Alla lui dire : que connaissant la ferveur de sa foi et la pureté de sa conscience, il l'avait choisi entre tous les Arabes, pour lui faire un honneur dont sa postérité serait fière; qu'il était sultan par la grâce divine, qu'il était envoyé par Dieu pour exterminer les chrétiens et tous les musulmans leurs serviteurs, et qu'il avait choisi sa tente comme point de départ dans l'exécution des projets qu'il avait mission d'accomplir.

Le crédule Hhadj-Hhamed avait accepté comme parole divine ce qu'il venait d'entendre, quand un éclair malencontreux, qui vint éclairer l'hôte sacré que le ciel lui envoyait, lui permettant de voir en détail certains vêtemens fort peu magnifiques, jeta mal à propos quelques doutes dans son esprit, et lui fit croire un moment d'avoir à faire à tout autre chose qu'à un sultan. Ben-Abd-Alla, qui comprit aussitôt le doute qui venait de traverser l'esprit de son hôte, parce qu'il l'avait prévu, lui dit de ne pas s'occuper de son costume; qu'il se présentait à lui, ainsi déguisé, pour mettre sa foi à l'épreuve, et que bientôt, il pourrait voir de ses yeux son sale derbal (1) changé en burnous d'or. Cette réplique suffit pour calmer les hésitations de El-Hhadj-Hhamed, qui, dès ce moment, ne douta plus. Le Chérif ne s'était pas trompé dans son choix; c'était évidemment là l'homme qu'il lui fallait au début de sa carrière.

(1) Vieux burnous rapiécé formé de morceaux, costume ordinaire des saints personnages qui vivent dans la solitude.

Le lendemain, un tâm (1) fut préparé avec quelques chèvres empruntés au maître de la tente hospitalière, qui se chargea en outre d'appeler les convives qui devaient le manger. Les Arabes ont toujours un appétit prêt pour le couscous qu'on leur présente, quelle que soit d'ailleurs leur sobriété. Ils se rendirent en foule à l'invitation, et le chérif se trouva bientôt entouré d'une société assez nombreuse pour être digne d'écouter sa première prédication et d'assister à sa transformation de dérouiche en sultan. Il dit à la foule étonnée qu'il se nommait Mohammed ben Abd-Alla, qu'il était le sultan choisi par Dieu pour exterminer les Français et constituer une monarchie nouvelle, basée sur le triomphe de la foi musulmane. Il assura qu'il était sûr de la victoire, que la poudre ne pouvait rien contre lui, et que tous les vrais croyans qui l'aideraient dans sa mission divine, jouiraient du même privilège ; que les temps étaient venus où tous les bons musulmans devaient faire cause commune pour l'extermination des infidèles. Il les invitait tous à tenir leurs armes prêtes et à se préparer, par le jeûne et la prière, à la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre. Il leur promettait le pillage d'Orléanville, de Tenez, de toutes les richesses des chrétiens et de tous ceux qui les avaient servis. Il assurait que les portes du ciel étaient ouvertes pour tous ceux qui périraient dans la lutte. En résumé, il promettait l'invulnérabilité aux croyans irréprochables, les joies de l'autre monde, à ceux qui, moins purs, ne jouiraient pas de cette précieuse qualité et mourraient dans les combats, enfin les richesses de ce monde à tous ceux qui leur survivraient.

Ces trois promesses, et surtout la dernière, il faut le dire, malgré l'énergie du sentiment religieux chez les Arabes, faites

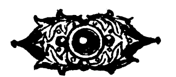
(1) Nourriture, et, par extension, réunion, fête où l'on mange.

d'un ton d'inspiré et avec l'air que donnent une confiance et une certitude complètes, produisirent une très-grande sensation sur l'esprit des gens grossiers et superstitieux auxquels elles s'adressaient.

La prédication finie, la foule se dispersa avec un vague pressentiment que d'étranges évènemens allaient s'accomplir dans le pays. Chacun secoua sa vieille foi endormie sous son indolence kabile, et alla redire à ses voisins les paroles qui l'avaient frappé et la scène dont il avait été témoin. La nouvelle de l'évènement vola de montagne en montagne, et bientôt, sous tous les gourbis du Dhara et les tentes de la plaine, il ne fut plus question que de l'envoyé du prophète, le sultan Mohammed ben Abd-Alla. Toute la poésie arabe, qui encore plus que la nôtre, se nourrit de merveilleux et de fables, se plut à orner et à embellir tous les récits qui circulaient sur son compte. On le disait jeune, beau et orné d'une étoile au front; on racontait qu'il avait fait des miracles, et, comme aux siècles malheureux de notre foi aveugle et superstitieuse, on trouvait des menteurs ou des pauvres fous qui attestaient sur le Koran en avoir été témoins. On assurait que la poudre n'agissait pas contre lui; on racontait, à l'appui de cette assertion merveilleuse, qu'il s'était fait tirer un coup de fusil à deux pas, et qu'au lieu de détonnation de feu et de balle, on n'avait aperçu qu'un simple filet d'eau sortir du canon et venir expirer à ses pieds. Les uns disaient qu'il venait des Cheurfa, des Flittas, d'autres qu'il venait du Maroc, ceux-ci qu'il venait du sud, ceux-là de la Mecque. Enfin, les plus rationnels prétendaient qu'il ne devait venir de nulle part, à moins que ce ne fut du ciel, puisqu'il était envoyé par le prophète. Cette dernière hypothèse étant la plus logique, quoique la plus extraordinaire, finit par avoir le plus de crédit, tant est forte la puis-

sance de cette logique, même sur les esprits qui la pratiquent le moins. (1)

De toutes parts, on accourut pour voir et entendre le mystérieux inconnu sur lequel on disait tant de choses merveilleuses. Comme c'était un saint, un marabout, un chérif, on ne pouvait décemment pas aller vers lui les mains vides, et d'après le vieil usage arabe, chacun lui apportait sa ziara (2), suivant ses moyens ; le pauvre, uu rebeïâ, le riche, des douros. Les haines de famille, les vieilles dettes de sang furent oubliées devant la grande affaire du moment, et le meilleur sauf-conduit d'un Arabe devint le prétexte d'nne visite à sidi Mohammed ben Abd-Alla. La foule des visiteurs augmentant, la bourse du dérouiche finit par s'arrondir et s'emplir d'une manière satisfaisante. Il put alors acheter des bœufs, sans les demander à la charité publique, ce qui aurait pu causer quelques mécontentemens, et put organiser des tâms sur une vaste échelle. Une foule immense se pressait à ses festins religieux, qui se terminaient toujours par quelques prédications, où l'intelligent chérif faisait habilement vibrer les seules cordes que le burnous recouvre.



(1) Voyez note 1, à la fin du volume

(2) Visite et, par extension, l'offrande apportée à la visite.

CHAPITRE II.

La contagion gagne nos agens. — Preuve de la mission divine du chérif. — Premières hostilités. — Meurtre de Hhadj Cadok, kaïd de Médiouna. — Trahison et meurtre de Hhadj bel-Kassem, ancien kaïd des Sebehhas.



Jusque là, ce n'était guère que le peuple en dehors de nous qui avait fait les frais de cette manifestation; mais enfin, nos amis et nos agens investis, qui d'abord avaient gardé une neutralité chancelante et inquiète, obéirent à l'entraînement général, et témoignèrent leur sympathie pour le jeune sultan, non pas ouvertement, mais dans un habile secret. Des lettres revêtues de leurs cachets lui parvinrent et furent montrées avec intention au

groupe des premiers fidèles qui l'entouraient, pour exciter leur ardeur et leur inspirer la confiance dont ils avaient besoin au début d'une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse. Les cadeaux de Ziara devinrent alors plus importans. Les douros abondèrent; les chevaux, les armes, les munitions de guerre commencèrent à venir. Un grand personnage envoya un joli drapeau en soie rouge ; un autre, un beau cheval tout sellé et harnaché ; un troisième, une belle Merdjem (1) en argent et quelques autres objets de prix destinés à servir de base au luxe naissant du jeune sultan.

Mohammed ben Abd-Alla songea alors à donner une forme régulière à toutes ces forces et à toutes ces ressources qui se groupaient ainsi autour de lui comme par enchantement. Il nomma des krodjas (2), un kresnedji (3), des chaouchs (4); forma son corps d'askers (5) kabyles et de cavaliers arabes, et leur donna des chefs sous les titres d'agra des askers et d'agra des krialas. Il promit à ces troupes une solde régulière, mais surtout d'abondantes grazias. Les krialas devaient avoir dix douros par mois, et les askers cinq. Bien que cette solde n'ait jamais été payée, soit que l'état du trésor du sultan ne l'ait jamais permis, soit que le bénéfice des grazias ait paru une rétribution suffisante, la promesse qui en fut faite n'en produisit pas moins une certaine sensation avantageuse. On vit alors tous les bandits dont l'Afrique pullule, accourir s'inscrire en foule sous les drapeaux du chérif, qui leur promettait le pardon de leurs crimes, le ciel et des richesses en perspective, au lieu d'une balle ennemie qui

(1) Sorte de grand gobelet dont les Arabes se servent pour boire, en route surtout.

(2) Secrétaires.

(3) Trésorier.

(4) Sorte de gendarmes familiers.

(5) Soldats.

pouvait les atteindre d'un moment à l'autre, et dont la peur les obligeait à courir de broussaille en broussaille comme des bêtes fauves. Bou-Maza fut pour ces gens là le lieu d'asile, d'où ils pouvaient défier la justice humaine à l'ombre de la protection divine. Tous les rêves dorés se présentèrent à eux : ils allaient, tout en gagnant le ciel, se livrer à leur aise à leur penchant pour le brigandage et à la satisfaction de leurs vieilles haines particulières.

Le chérif leur offrait la réhabilitation, la sécurité dans la limite de son action, et la satisfaction de toutes leurs passions désordonnées. Jamais bandit, depuis Nemrod, ne vit s'ouvrir devant lui une perspective plus riante. Aussi, ce ne fut qu'un cri de joie unanime entre tous les voleurs et les assassins auxquels parvint la bienheureuse nouvelle de l'avènement du sultan ; tous, d'un commun accord, se précipitèrent vers lui et vinrent grossir les rangs de son armée. Ces auxiliaires précieux constituèrent la partie hardie et vigoureuse de ses soldats, et c'est avec ces hommes extraordinaires qui distinguent un cavalier à la portée de nos longues vues, soutiennent une conversation à deux lieues de distance, reconnaissent des sentiers inconnus cachés sous la neige ou l'épaisseur des brouillards, voient et entendent encore quand personne ne voit et n'entend plus rien, c'est avec ces hommes qu'il put exécuter plus tard ces quelques coups de main hardis et terribles qui glacèrent d'effroi tous les Arabes, et les lui livrèrent pieds et poings liés.

Ce renfort des mauvais gueux du pays lui fut donc très-avantageux, en ce qu'il complèta sa nouvelle troupe par l'adjonction de nouveaux soldats plein d'audace et de vigueur destinés à marcher les premiers et à enlever les autres par leur exemple. Pour comble de bonheur, non-seulement les voleurs vinrent à lui,

mais encore les objets volés, résultat non moins important. Les vols se multiplièrent d'une manière effrayante, et dépassèrent les limites de l'audace. Tous ces aventuriers arabes, qui s'étaient attachées à la fortune du chérif, se répandaient la nuit dans les tribus voisines et même dans nos villes, et y exécutaient, avec leur adresse accoutumée, des vols de toute espèce, qui, peu à peu, enrichissaient la zemala (1) de leur chef.

Quand les askers et les krialas inscrits furent assez nombreux, et que les témoignages de sympathie et de soumission qui lui arrivaient de toutes parts lui parurent assez unanimes pour qu'il put compter sur un succès dans ses premiers pas, Bou-Maza se décida, sinon à agir, du moins à se déplacer un peu pour juger de l'effet que le déploiement de ses forces produirait dans le pays. Il quitta les Oüled-Iounes, où il était depuis le commencement de ses prédications, et vint poser son camp sur l'Oued-Oukhelal, non loin de la kouba de Sidi-Aïssa ben Daoud, à la limite de la subdivision d'Orléanville et de celle de Mostaganem. Il lui arriva là un de ses accidens merveilleux qui, au dire des Arabes, ont marqué sa vie extraordinaire et ont fait croire à sa mission divine.

Il était dans sa tente, entouré des principaux dignitaires de son gouvernement naissant, un Kabyle, à l'aspect rude et déterminé se présente d'un air audacieux et demande à lui parler. Le chérif ordonne lui-même qu'on le laisse pénétrer jusqu'à lui. Cet homme entre dans la tente, détache un pistolet de sa ceinture et lui dit d'un ton brusque, en lui montrant le canon : « Tu te dis envoyé de Dieu, avec la mission de vaincre les chrétiens et de les chasser du pays ; si tu mens, il faut que ton mensonge soit

(1) Cortège de gens qui s'attachent à la fortune du chef.

dévoilé le plus tôt possible, afin que les bons musulmans ne te suivent pas dans une entreprise qui n'aurait pour résultat que de les livrer sans secours à leur impitoyable et juste vengeance; si tu dis la vérité, je veux en avoir la preuve certaine, parce que je tiens à l'honneur d'être le premier de tes soldats. Tu vois ce pistolet, je vais le décharger sur toi; s'il part et te tue, tout sera dit, ton mensonge sera dévoilé, et j'aurai fait une bonne action; s'il ne part pas, ce sera un miracle que Dieu aura fait pour te sauver, tu seras bien son envoyé, et alors, je me jetterai à tes genoux et te prierai de me pardonner mon doute.» Le Kabyle lacha la détente, et le coup ne partit pas; trois fois le pistolet fut armé, la détente lâchée, et trois fois le pistolet resta muet. Il jeta alors son arme, cria au miracle, et se précipita aux pieds de Bou-Maza, qui, pendant cette rude épreuve, était resté calme et immobile, et dont la figure n'avait montré aucune altération.

Aussitôt, la nouvelle de cet évènement miraculeux circula de bouche en bouche, alla porter au loin la preuve manifeste de la mission divine de Bou-Maza, et doubler son crédit et son influence. Quant a nous, qui ne pouvons voir les choses du même point de vue que les Arabes, et qui avons assez de raison pour ne plus croire aux miracles, nous admettrons tout simplement que le Kabile en question était un compère ou un fanatique qui possédait un fort mauvais pistolet.

Après être resté quelques jours campé sur l'Oued-Oukhélal, le chérif, sûr de ses forces, se décida enfin à tenter son premier coup. Il partit secrètement la nuit, avec le monde nécessaire, et tomba, à la pointe du jour, sur le douar de El-Hhadj-Çadok, kaïd de Médiouna, qu'il tua de sa propre main. On assure que le kaïd lui tira, avant de mourir et à bout portant, un coup de pistolet qui ne partît pas, circonstance qui ne fit que confirmer da-

vantage la croyance déjà répandue que la poudre ne pouvait rien contre lui. Après avoir exécuté sa grazia, il retourna tout glorieux à son camp de l'Oued-Oukhelal, disant bien haut, afin que ses paroles fussent répétées, qu'il réservait à tous les kaïds, nos serviteurs, le sort qui avait frappé Hhadj-Çadok. Ainsi, ce malheureux kaïd de Médiouna se trouvait avoir été tué pour nous avoir trop bien servis. Certes, si, de son vivant, on eut prédit à ce pauvre homme que sa mort devait avoir un pareil prétexte, il n'aurait pu se défendre d'un profond sentiment d'étonnement et d'incrédulité. El-Hhadj-Çadok ayant été tué à cause de son grand dévouement pour nous, il était manifeste qu'aucun autre kaïd ne pouvait espérer de trouver grâce devant le chérif. Aussi, la nouvelle de cette mort répandit-elle une terreur glaçante dans tous les cœurs de nos investis. Cette terreur était du reste bien naturelle, et était produite par une cause sérieuse; car la nouvelle de l'exécution du kaïd de Médiouna attira sous les drapeaux de la révolte une foule de mécontens qui étaient jusqu'alors restés indécis. Ces gens, entrevoyant devant eux la perspective de se venger des chefs qui les avaient pressurés et qui les avaient fait souffrir, se décidèrent à aller vers un homme qui leur promettait la satisfaction de leurs passions haineuses, et faisait passer de leur côté toutes les chances heureuses dans la lutte jusque-là inégale qu'ils avaient soutenue contre les petits despotes dont ils avaient à se plaindre. De ce nombre furent Aïssa bel-Djin, Hhadj-Fegraul et quelques autres vigoureux cavaliers des Mecheïa, fractions des Sebehha du Dhara. Ces gens-là voulaient se venger de leur ancien kaïd, Hhadj bel Kassem, contre lequel une vieille haine, qui prenait sa source dans les causes que nous venons d'exposer, les animait depuis long-temps. Huit mois avant, les Ouled-Aïn-en-Nas, subdivision des Mecheïa, s'étaient

révoltés contre l'autorité du kaïd, l'avaient repoussé de leur territoire a main armée, et lui avaient tué son fils et quelques Mekrazeinis. Cet acte d'insubordination avait été puni par nous d'une manière exemplaire, et Aïssa bel Djin, le cheikh des Ouled-Aïn en-Nas, avait juré qu'il se vengerait un jour, sur Bel-Kassem, de la punition que ses gens avaient endurée à cause de lui. Un autre sujet de haine l'animait contre l'ancien kaïd. Celui-ci avait tué un de ses parens dans une grazia, et les deux balles que Aïssa bel Djin lui avaient logées dans le corps, depuis, dans un combat singulier, ne lui paraissaient pas encore une satisfaction suffisante ; c'était sa mort qu'il lui fallait.

Cet exemple d'une haine si profonde, qui peut paraître exagérée, est pourtant chose commune chez les Sebehhas. Cette tribu a un caractère de sauvagerie et de féroce indépendance qu'on ne retrouve guère avec ce degré de force que dans les montagnes kabiles. Chez elle, le commandement est une lutte permanente et à main armée entre celui qui a l'autorité et celui qui doit obéir, et dans cette lutte incessante, il arrive bien rarement que le premier ne succombe pas sous les coups du second. La tradition du pays raconte que presque tous les kaïds de cette tribu sont morts par le fer des révoltés, dans une tourmente intestine. Hhadj Bel Kassem a vu successivement trois de ses fils tomber autour de lui pendant l'exercice de son commandement, qui n'a pourtant pas été un des plus orageux, et lui-même, vieux et infirme, déjà à moitié dans la tombe, n'a pu trouver grâce devant le sort qui avait frappé ses prédécesseurs.

Les Sebehhas ont toujours eu pour principale industrie le vol et le pillage exécutés soit sur les voyageurs que la nécessité forçait à traverser leur territoire, et parmi lesquels ils ne respectaient même pas les pélerins de la Mecque; soit sur leurs voi-

sins, avec lesquels ils ont toujours été en état d'hostilité ouverte. Quant à leur respect pour l'autorité établie, un seul fait pourra en donner une juste idée.

Au temps des Turcs, un Sebehha qui réclamait une dette à un autre était toujours renvoyé à l'époque du passage du kralifa d'Oran, quand il allait à Alger porter son denouch (1) au pacha. C'est ce moment que le débiteur choisissait pour satisfaire son créancier. Il se glissait furtivement, pendant la nuit, au milieu du camp turc, et volait tout simplement de quoi payer sa dette et satisfaire aussi ses petites exigences particulières. Or, comme les Sebehhas ont beaucoup de dettes, on comprend à quel genre de désagrément l'autorité régnante était exposée quand elle traversait leur tribu (2).

La tribu des Sebehhas, en conséquence de ces divers traits, que nous venons d'esquisser, est la tête des tribus de la subdivision; elle est, en quelque sorte, le baromètre de l'esprit public. Si elle est calme, les autres ne songent guère à s'agiter, mais si elle remue, les voisines sentent une terrible démangeaison à suivre son exemple. D'après cela, on comprend quelle importance Bou-Maza devait attacher à la soumission d'une pareille tribu, qui, malgré les pertes énormes que les dernières guerres lui ont fait éprouver, pouvait encore mettre à sa disposition 300 vigoureux cavaliers et au moins 2,000 fantassins.

Aussi Aïssa bel Djin et ses compagnons furent-ils reçus avec des marques non équivoques d'une très-grande joie. On leur promit la satisfaction de leurs haines contre Hhadj bel Kassem; on leur fit l'honneur d'un prêche particulier; les fidèles qui avaient

(1) Mot consacré pour désigner les visites des beys au pacha, et aussi l'impôt qu'ils lui apportaient.

(2) Voyez note 2.

été témoins des miracles les entourèrent, ils furent endoctrinés et si bien, que Aïssa bel Djin, qui est bien l'Arabe le plus corrompu et le plus incrédule qui ait jamais bu une jatte de leben (1), mais qui, comme tous les Arabes, est extrêmement superstitieux, finit par croire, lui aussi, à la mission divine de Si Mohhamed ben Abd-Alla, et se trouva dans un contentement inespéré, de trouver enfin un jour ses projets d'accord avec la volonté de Dieu. Certes, c'était merveille! aussi cette idée le grandit-elle à ses propres yeux et lui donna-t-elle l'ambition de prendre une large part dans la lutte religieuse qui allait commencer, et d'y jouer un rôle digne de son énergie et de son infatigable activité. Et en effet, Aïssa bel Djin devint plus tard le lieutenant le plus utile et le plus intrépide du chérif, qui en faisait le plus grand cas, et à qui il promettait journellement toutes les joies du paradis, en récompense de son dévouement et de ses services; genre de récompense qui ne coûte rien, et qui, pour cette raison, était distribuée par Bou-Maza de préférence à tout autre. Il est inutile d'ajouter que cet Aïssa bel Djin était un des hommes du pays auxquels nous avions fait le plus de bien, sous le prétexte de quelques petits services qu'il avait pu nous rendre dans les opérations que nous avions entreprises jusqu'alors chez les Sebehhas et leurs voisins du Dhara. Nous avons subi ici la loi générale. Ce sont ceux qui nous devaient de la reconnaissance qui nous ont les premiers tourné les talons. Nous devions nous y attendre; l'ingratitude étant aussi naturelle à l'Arabe, que la soif à l'époque de ses moissons.

Pendant que cette démarche des Ouled Aïn en-Nas s'accomplissait à l'insu de Hhadj bel Kassem, celui-ci faisait, sur le chérif et le mouvement qui agitait les esprits, des réflexions particu-

(1) Lait aigre.

lières qui n'étaient pas à notre avantage. Vieux, infirme, et depuis quelque temps éloigné des affaires publiques, ses idées avaient naturellement pris une tournure religieuse. En jetant un regard sur son passé, il devait y trouver bien des actes répréhensibles et qui avaient besoin de pardon. Or l'Arabe n'a que deux manières de fléchir Dieu, quand la peur du diable commence à le talonner à la fin de ses jours : c'est de faire un voyage à la Mecque, ou de se consacrer à la guerre sainte contre les infidèles. Le voyage à la Mecque est coûteux, et puis les infirmités et la vieillesse de l'ancien kaïd l'auraient rendu très-pénible pour lui, il valait mieux évidemment mériter le ciel en servant le chérif, dans de petites expéditions qui ne l'éloigneraient pas beaucoup de sa tente, et dans lesquelles il pouvait espérer d'augmenter encore la belle fortune qu'il avait refaite sous notre commandement, après l'avoir perdue sous celui d'Abd-el-Kader.

Un motif en tout semblable à celui qui avait déterminé les Ouled Aïn en-Nas, l'engagea aussi à adopter cette détermination, de préférence à l'autre.

Le vieux kaïd était au moins ausssi haineux que ses ennemis, et tout en travaillant à son absolution, il était enchanté d'avoir devant lui l'espérance de se venger d'eux. Qu'on s'étonne après cela, que les musulmans tiennent tant à leur religion; en est-il une en effet qui soit plus commode et qui fasse mieux coïncider les intérêts du ciel avec ceux de la créature?

Hhadj bel Kassem se décida donc pour la guerre sainte. Il écrivit une lettre à Bou-Maza, ponr lui faire sa soumission et pour mettre à sa disposition sa vieille expérience, son bras et tous ses serviteurs. Le mekhrazeni, porteur de la dépêche, arriva chez le chérif, malheureusement pour lui et pour son maître, après les Oùled Aïn en-Nas, et juste la veille du jour arrêté pour la grazia

qui devait être exécutée sur le vieux kaïd, à l'instigation d'Aïssa bel Djin et de sa bande. Après la lecture de la lettre, le prétendu sultan, craignant les indiscrétions de celui qui l'avait apportée, lui fit trancher la tête, sous le prétexte accoutumé qu'il avait servi les chrétiens.

La nuit même, il se mit en marche, surprit au point du jour le douar de Bel Kassem, qui, après les démarches qu'il venait de faire, ne s'attendait guère au s ort qui allait le frapper, mit tout à feu et à sang, après avoir livré au pillage tout ce qui pouvait être emporté. Quant à lui, il se réserva, comme à l'ordinaire, ce qu'il y avait de plus précieux. Il s'empara des beaux chevaux et de cinq ou six kelél (1) pleins de douros, qui pouvaient bien contenir une valeur de quarante mille francs. C'était le produit des économies et des exactions de l'ancien kaïd. Celui-ci fut garotté, ainsi que son fils, après avoir essayé une inutile défense, et traîné au milieu de ses ennemis, où une mort terrible l'attendait. Le chérif, après lui avoir fait subir le plus horrible des supplices, en lui faisant couper successivement tous les membres, le fit enfin achever d'un coup de pistolet à la tête. Quant à son fils, le seul des quatre qui eût survécu aux luttes intestines de la tribu, et qui n'avait dû probablement qu'à sa nullité la triste faveur de vivre jusqu'à ce moment, il fut simplement fusillé sur le cadavre de son père. Bou-Maza, après cet exploit qui devait avoir un si funeste retentissement, réunit tout son monde que la grazia avait un peu dispersé, et, après avoir mis son butin en sûreté, se disposa à marcher sur les Sebehhas du Chéliff, qu'on lui désignait comme animés de bons sentimens à notre égard, et qui, en effet, sont un peu moins mauvais que leurs confrères du Dhara.

(1) Petites jarres dans lesquelles les Arabes mettent leur argent.

CHAPITRE III.

Sortie de la colonne d'Orléanville. — Combat de Gri. — Mazouna. — Caractère de ses habitans.

A Orléanville, malgré le profond secret tenu par les Arabes sur tout ce qui se passait, nous connaissions assez exactement une partie des évènemens que nous venons de raconter. Le colonel de Saint-Arnaud avait déjà eu l'idée de se porter à la rencontre de l'invasion insurrectionnelle, avant même qu'elle n'eût pénétré dans la subdivision ; malheureusement les pluies abondantes qui tombaient alors lui avaient fait craindre, avec raison, de ne pou-

voir aller bien loin et de se faire bloquer par l'Oued-Ras, soit pour aller, soit pour revenir, ainsi que cela nous était déjà arrivé au mois de janvier. Mais, comprenant bientôt l'importance des évènemens qui se passaient, et dont la gravité, il faut le dire sincèrement, ne nous avait pas paru d'abord bien démontrée, le colonel profita de deux jours de beau temps, qui avaient dû permettre aux rivières de s'écouler un peu, organisa sa colonne et se mit immédiatement en campagne.

Nous sortîmes le 14 avril, le jour même de la grazia exécutée sur le douar de Hhadj Bel-Kassem, et, arrivés sur l'Oued Ouhharan, nous rencontrâmes un de ses mekrazenis qui nous apprit avec tous ses détails le désastre auquel il était à peu près seul échappé. Plus loin, des cavaliers de Si Mohhamed, alors kaïd des Sebehhas, vinrent nous dire que le chérif s'avançait, et de nous hâter le plus que nous pourrions. Nous marchâmes, en effet, avec toute la vitesse possible à de l'infanterie, et arrivâmes bientôt sur l'Oued Ras. Là, le colonel s'arrêta un peu pour laisser souffler les hommes et les chevaux. Si Mohhamed vint alors nous rejoindre et nous apprit que Bou-Maza, en voyant notre mouvement, s'était arrêté comme pour nous attendre, et qu'il était en ce moment chez les Krenença, fraction des Sebehhas voisine de la plaine de Gri. Le colonel fit immédiatement déposer les besaces de la cavalerie dans un douar voisin, donna l'ordre à l'infanterie de la suivre à son pas jusque à Aïn-Méran, où nous devions camper, et partit avec elle pour poursuivre le chérif que nous craignions bien de ne pouvoir atteindre. Après quatre heures d'une marche rapide, nos craintes à cet égard furent dissipées, car, après avoir dépassé un peu Aïn-Méran, nous découvrîmes devant nous, sur un mamelon du pays des Krenença, une masse confuse d'hommes armés dont les fusils reluisaient au soleil ; c'était le

chérif et sa troupe. Arrivés plus près, nous pûmes mieux distinguer notre ennemi. Sur notre gauche et sur le sommet même du mamelon, se trouvait environ deux cents chevaux d'assez bonne mine, dominés par un immense étendard rouge, couleur affectionnée par les révolutionnaires de tous les pays ; sur notre droite et un peu plus bas, nous découvrîmes un corps d'environ 300 Kabiles qui avait aussi ses drapeaux, mais beaucoup moins grands que les premiers. La pensée qu'inspirait immédiatement la physionomie de ce tableau, c'était qu'un peuple de barbares allait tenter encore un effort pour repousser la civilisation que nous voulons lui apporter et dont il ne veut pas, faute de la comprendre. Cet ordre, qu'on remarquait dans l'attitude d'un ennemi à qui l'ordre est inconnu, devait faire pressentir une résistance assez sérieuse. Cette idée ne pouvait que nous exciter à mieux faire. Le colonel, après avoir massé ses 150 chevaux, s'avança d'abord lentement. A notre approche, le grand étendard rouge nous fit un salut qui lui fut rendu par le guidon des spahis, et au même instant la charge sonna.

Le colonel nous lança d'abord sur le mamelon occupé par le chérif et ses cavaliers. Ceux-ci tentèrent un moment de résister et déchargèrent leurs armes contre nous, mais sans succès ; ils furent immédiatement dispersés et faillirent laisser leur grand drapeau entre nos mains. L'infanterie, effrayée par le sort de la cavalerie, battit immédiatement en retraite de toute la vitesse de ses jambes kabiles ; mais, pour son malheur, elle fut obligée de traverser la grande plaine de Gri pour rejoindre ses montagnes. Poursuivie et sabrée sans pitié l'espace de deux lieues, elle laissa une soixantaine de cadavres sur la route, et quinze prisonniers qui furent passés par les armes. Ce qui s'échappa de cette pauvre troupe ne dut son salut qu'à un horrible escarpement rocheux,

limite nord de la plaine, que la cavalerie ne put pas franchir et que les fuyards finirent enfin par atteindre. Nous n'avions eu, dans cette journée, que deux morts et cinq blessés. La cavalerie, en rentrant au bivouac, avait fait vingt lieues, l'infanterie dix ; il était difficile de faire davantage un premier jour de campagne.

Après cet échec éclatant de Mohammed ben Abd-Alla, il y avait tout lieu de croire que l'exaltation des esprits se calmerait un peu, et que tous ceux qui s'étaient jetés en aveugles dans son parti, recouvrant un peu la vue, distingueraient mieux le véritable état des choses. Il était en effet raisonnable de supposer qu'une pareille défaite allait lui être funeste. Il avait promis la victoire à ceux qui le suivraient, et ces pauvres gens avaient été fort maltraités. A la vérité, il avait aussi promis le ciel à ceux qui succomberaient ; mais cette partie de ses promesses ne comportant pas une vérification immédiate, on ne prévoyait pas trop comment il se tirerait de ce mauvais pas. Le chérif s'en tira en suivant la vieille méthode que tous les chefs religieux ont adoptée depuis Moïse jusqu'à lui. Il dit à ceux qui, fort désappointés, commençaient à se plaindre : « que le malheur qui venait de les frapper était une chose toute naturelle ; que Dieu avait voulu les éprouver, et que s'ils avaient eu des intentions plus pures, la victoire leur eût été assurée ; qu'il leur conseillait, en conséquence, de se purifier par la prière et par une obéissance aveugle dans l'exécution de ses ordres, qui étaient ceux de Dieu. Tout cela, convenablement dit et habilement entremêlé de versets du Koran, qui produisent un grand effet parce qu'ils ne sont généralement pas compris, releva le courage un peu abattu et la foi chancelante de ses soldats.

Bou-Maza, qui jouissait de toute l'audace et de toute l'impudence nécessaires à son rôle, écrivit aussitôt une foule de lettres,

annonçant partout qu'après avoir exterminé Hhadj Bel Kassem et tous les siens, il nous avait battus complètement dans la plaine de Gri et nous avait forcés de nous replier à Aïn-Méran.

C'est ici le moment de constater un trait du caractère du peuple auquel nous avons affaire, qui n'est pas le moins curieux.

L'Arabe croit imperturbablement toute nouvelle qui nous est funeste, et se refuse obstinément à croire celle qui nous est favorable. Quand un voyageur lui parle d'un de nos succès, il est immédiatement mis en état de suspicion, et, suivant les temps et les lieux, le pauvre diable peut payer de sa vie d'avoir une fois, par hasard, dit la vérité, au sujet d'un fait dont il a été peut-être témoin. On comprend, d'après cela, que, dans les temps de troubles surtout, les bruits qui nous sont avantageux doivent difficilement circuler dans un pareil pays, avec un peuple ainsi fait.

De ce trait du caractère arabe et de l'habileté du chérif, résultèrent immédiatement pour ce dernier une impression très-favorable parmi les masses. Les gens qui avaient été témoins et battus dans le combat du 14 avril, reconnurent que Dieu avait voulu les punir parce qu'ils n'étaient pas assez bons musulmans, et se disposèrent à le devenir meilleurs en suivant encore mieux les ordres de leur chef; ceux qui n'avaient pas assisté à cette affaire, furent convaincus que nous venions de subir un échec signalé; leur fanatisme s'en accrut, et beaucoup d'indécis vinrent se joindre à ses bandes, se reprochant leur première hésitation. Le meurtre de Hhadj bel Kassem, qui était malheureusement d'une certitude incontestable, produisit surtout une sensation de terreur telle parmi nos kaïds, qu'ils crurent tous leur dernière heure sonnée. Ainsi, loin de diminuer l'importance de Bou-Maza, notre premier succès ne fit que l'augmenter, et il ne fut bientôt plus question dans le pays que de notre défaite et de l'horrible

supplice de l'ancien kaïd des Sebchhas. Il faut avouer qu'il y avait lieu d'être étonné d'un pareil résultat; et pourtant, en y réfléchissant bien et en puisant consciencieusement dans les enseignemens du passé, on peut, jusqu'à un certain point, s'expliquer un pareil phénomène.

Les gens qui se battent pour une religion ne peuvent être que des insensés, parce qu'une religion doit être avant tout un code de paix, de fraternité et d'amour. Ceci peut expliquer une partie du vice radical du dogme musulman. S'il faut être fou pour se battre pour une religion, à plus forte raison faut-il avoir perdu l'esprit pour adopter une religion qui n'admet d'autre propagande que la guerre, et dont tous les préceptes commandent l'extermination de ceux qui sont en dehors d'elle. L'organisation morale du peuple musulman doit donc nécessairement gêner en lui la perception du vrai et du juste, le jeter dans des erremens déplorables, et par suite dans des agitations incessantes. Il faut donc peu s'étonner, en général, de voir le peuple arabe produire une foule d'actes désordonnés, tout-à-fait opposés à notre logique et à notre bon sens chrétien. Mais, en dehors de la tendance fatale que sa croyance a mise en lui, nous devons, en particulier, trouver toutes naturelles les folies qu'il doit commettre par l'absence de lumières et par l'état imparfait de sa civilisation.

Une tête n'est jamais vide : quand l'instruction n'y met rien, la nature y met quelque chose : ce quelque chose varie avec le milieu dans lequel elle vit; chez l'Arabe, ce ne peut être que la superstition la plus grossière. L'Arabe doit donc croire encore aux miracles, aux prophètes, aux devins, aux envoyés du ciel, toutes choses auxquelles nous avons cru sincèrement un peu avant le grand éclair révolutionnaire qui a illuminé bien des choses jusque-là restées dans l'ombre. Ainsi donc, il n'y a rien d'étonnant

que le raisonnement du chérif, après sa défaite, lui ait paru des plus logiques, et d'autant plus facilement qu'il avait besoin de consolation. Quant à ne rien croire de ce qui nous est avantageux, c'est une illusion que se font volontiers, à l'égard de leurs ennemis, des peuples beaucoup plus avancés que le peuple arabe.

Quand un homme pousse avec conviction vers un but, il atténue, autant qu'il peut, les obstacles qui peuvent le gêner, et exagère de toutes ses forces les chances qui peuvent lui être avantageuses. Chez les masses, le même effet se produit, mais avec des proportions colossales, surtout dans les momens d'enthousiasme qui leur sont propres; et puis les masses ont une force vive, terrible, qui, après le premier élan, les entraîne nécessairement et fatalement vers les destinées que Dieu leur a marquées. Alors, bien que les intelligences individuelles ne soient pas précisément convaincues de l'exactitude de certains faits, capables d'influencer la tendance générale, la masse pourtant les admet comme certains et fait taire ses doutes. C'est ce qui explique, en dehors des raisons particulières que nous donnerons, quand le moment sera venu, le caractère que prirent aux yeux des Arabes les évènemens que nous venons de raconter, et comment un fait, qui devait nous être avantageux, nous devint funeste, en passant par le crible des passions et des superstitions de ce peuple.

Mais reprenons le récit des faits et nous dirons, plus tard, l'enseignement que nous pouvons en tirer et les réflexions qu'ils nous inspirent.

Le lendemain du combat de la plaine de Gri, c'est-à-dire le 15, nous vînmes nous établir devant Mazouna, que tous les renseignemens nous désignaient, comme ayant fourni un contingent considérable au chérif. Avant de nous engager définitivement

dans le Dhara, il était naturel de nous éclairer sur les intentions de cette ville que nous allions laisser en arrière de nous, et qui peut bien avoir, avec ses quartiers extérieurs, 12 à 1500 hommes armés.

Mazouna est une jolie petite ville arabe, assise sur les deux bords de l'Oued-Ouarizan affluent du Chélif. L'aspect de ses jardins est charmant et dénote une végétation des plus vigoureuses, mais l'état de ses murailles et l'amoncellement de ses ruines attestent les violences qu'elle a subies de la part de l'émir, irrité de sa résistance à ses ordres.

Les gens de Mazouna se livrent à deux espèces de commerce; l'un parfaitement honorable et l'autre extrêmement immoral. Il est inutile de dire que c'est le dernier qui produit les plus gros bénéfices: dans une société ainsi faite, il n'en peut-être autrement. Le premier consiste dans la vente des produits de certaines industries et des fruits de leurs jardins; le second a pour aliment le trafic des objets volés dans les environs, et qui arrivent en foule dans la ville. Un homme vole un cheval, un objet quelconque, il se garde bien de l'amener dans sa tente ou de le vendre directement lui-même aux voisins, il va immédiatement chez son correspondant de Mazouna, qui, lui, se charge de l'opération à l'aide de ses amis du Dhara. Chaque voleur a ainsi un associé dans la ville même, avec lequel il est en compte courant. Ce second commerce a un autre système d'opération, tout aussi lucratif que celui-là : il consiste à donner asile et à défendre, contre les poursuites des agens du gouvernement, quels qu'ils soient, les gens qui ont commis quelques méfaits et qui redoutent un juste châtiment. Un homme a-t-il assassiné, s'est-il mis en état d'hostilité ouverte contre son kaïd, il se sauve à Mazouna, va trouver un de ses amis, et même, quelquefois, un inconnu, lui paie la somme que lui ré-

clame celui-ci pour le tirer d'affaire, et brave de là les mekrazenis de l'autorité. Des fractions de tribus, tout entières, ont ainsi quelquefois échappé à nos colonnes, qui se sont arrêtées devant les murs de la ville, non certes par la crainte de la résistance qu'elles auraient pu y rencontrer, mais pour un sentiment d'humanité, et pour ne pas porter le dernier coup à ses pauvres débris, qui n'attendent qu'un souffle de nos canons pour tomber en poussière.

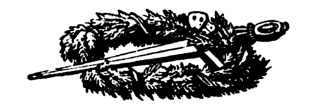
Nous venons de montrer le côté moral des habitans de Mazouna, nous pouvons dire en deux mots la nature des relations qui règnent entre eux.

Les Mazouniens sont divisés en deux grandes fractions : les Courouglis et les Hhaderis. Les Courouglis passent tous les momens dont ils peuvent disposer, à faire des niches à leurs voisins les Hhaderis, qui leur ripostent de leur mieux. Quant aux habitans des quartiers extérieurs, ils se comportent avec les gens de la ville comme ceux-ci se comportent entre eux : voilà pour l'ordre public.

Quand les Mazouniens nous virent déboucher sur les hauteurs qui dominent leur ville, se rappelant alors la part qu'ils avaient prise à l'insurrection, et à quel point ils s'étaient compromis envers nous, ils se sentirent saisis d'une grande terreur et crurent que leur dernière heure était sonnée. Ils délibérèrent immédiatement sur le meilleur parti à prendre, et furent bien vite d'accord que ce qu'il y avait de mieux à faire était de se livrer à notre discrétion, et tâcher de pallier leur conduite à l'aide de quelques adroits mensonges. En effet, en approchant de la ville, nous les vîmes se porter en masse à notre rencontre, ayant à leur tête les deux kaïds, Mohhamed ben-Kradouma et Mohhamed bel-Hhamadi. Ils entourèrent le colonel et l'accablèrent de ces protesta-

tions dont les Arabes sont si prodigues, et qu'ils débitent avec la même volubilité que leurs prières. Ils jurèrent tous avec de grandes clameurs, qu'ils ne s'étaient mêlés en rien dans les affaires de Bou-Maza, et que loin de lui être favorables, ils étaient tous disposés à le combattre, s'il approchait de leurs murs. Sur le reproche que leur fit le colonel, d'avoir reçu tous les fugitifs de la fraction rebelle des Sebehhas, ils jurèrent une seconde fois sur Sidi el-Boukrari, que rien n'était plus faux. La chaleur qu'ils mettaient dans l'expression de leurs sermens était un indice infaillible qu'ils mentaient impudemment; car on peut encore poser en termes généraux, qu'un Arabe proteste d'autant plus énergiquement qu'il est plus coupable, et aussi, qu'il jure d'autant plus qu'il ment davantage. Du reste, dans la journée même, nos doutes, si nous en avions eus, auraient été complètement dissipés. Des renseignemens, fournis par des gens même de la ville, nous apprirent à peu près ce qui s'était passé. Bou-Maza avait été fort bien reçu par les Mazouniens, qui lui avaient donné trois cents askers à inscrire sur ses contrôles; ils avaient, en outre, fourni deux krodjas, un kresnedji et deux chaouchs. Quant aux fugitifs rebelles, la ville en regorgeait; et, en effet, en l'examinant de plus près, il était facile d'y remarquer une agglomération inaccoutumée de populations. Les jardins et les ravins qui coupent l'oued Ouarizan étaient, en outre, encombrés de troupeaux dont les bêlemens protestaient hautement contre les mensonges que nous avions entendus. Aussi, sans égards pour les belles paroles des Mazouniens, le colonel envoya sa cavalerie fouiller aux environs de la ville, et un troupeau considérable, appartenant aux fugitifs, fut ramené au camp. Pour ne pas nous embarrasser dans nos opérations, et aussi dans un sentiment de justice, le colonel l'abandonna aux Sebehhas fidèles, qui avaient été graziés par le

chérif. Le soir même, quand les notables vinrent apporter la diffa et en même temps lui faire leurs adieux, il profita de la circonstance pour les convaincre de leur mensonge, et pour leur dire qu'ils jouaient avec leur vie et leur fortune, et qu'en continuant ainsi, ils risquaient fort de mourir tous sous les décombres de leur ville.



CHAPITRE IV.

Entrée dans le Dhara.— Mort de M. Beatrix, chef du bureau arabe de Ténez.— Attaque du camp de Gorges à Ténez. — Combat sur la route de Ténez. — Les environs d'Orléanville s'insurrectionnent. — Attaque d'Orléanville. — L'insurrection gagne l'Ouersenis.

Des lettres du général de Bourjolly étant venus nous assigner un plan d'opération dans le Dahra, dans lequel nous devions agir de concert, la nécessité nous forçait à nous contenter de nos menaces et d'ajourner le châtiment à un autre jour. Nous partîmes donc le lendemain 17, et nous vînmes nous établir à Sidi-Aïssa ben-Daoud, où nous fîmes notre jonction avec la petite colonne de Ténez. Dans la journée, une reconnaissance fut faite

par une partie de la cavalerie, du côté des Ouled Abd-Alla, dans la fraction des Ouled bou-Henni. Elle eut l'imprudence de s'aventurer un peu trop loin dans un terrain très-mauvais pour elle, à la suite d'un troupeau et d'une émigration considérables, et fut entourée par des forces supérieures de Kabiles, qui, attendu les difficultés de terrain, purent la serrer de très-près. La nuit approchant, elle dut pourtant songer à la retraite, après avoir fait passer devant elle une partie du troupeau enlevé. L'attaque des Kabyles devint à ce moment, suivant la coutume, plus acharnée, et c'est alors que M. Béatrix, chef du bureau arabe de Ténez, qui avait eu l'imprudence de se laisser aller un peu trop en avant avec quelques cavaliers du goum, fut enveloppé au passage d'un ravin, et massacré avec quatre de ses mekrazenis, après une défense désespérée. Ce brave officier périt par cet excès de zèle et de courage dont il avait déjà donné des preuves, et qui, avec l'intelligence dont il était doué, aurait fait de lui un officier de premier mérite, quand l'âge serait venu un peu calmer sa jeune ardeur. Son corps fut mutilé d'une manière horrible, on lui coupa la tête et les poignets, et ses tristes débris, promenés de montagne en montagne, donnèrent une nouvelle vigueur à l'incendie qui les gagnait.

Cependant la retraite se faisait en bon ordre, et, parvenue snr un plateau assez étendu, la cavalerie put exécuter une charge en retour, qui la dégagea complètement d'un ennemi devenu de plus en plus audacieux. Ce fut le second baptême de feu, depuis le 14, du nouvel escadron de spahis d'Orléanville, et quoique moins brillant que le premier, il fut au moins tout aussi glorieux. Après cette charge vigoureuse, l'ennemi renonça à la poursuite et s'occupa à ramasser ses cadavres. La cavalerie put alors, sans tirer un coup de fusil, rejoindre le camp où elle arriva à la nuit.

Le lendemain nous pénétrâmes définitivement dans les montagnes et vînmes nous établir à Bâl, au centre même des Ouled-lounes, berceau de la révolte. A peine arrivés, nous vîmes toutes les hauteurs qui nous entouraient se garnir de Kabiles, qui semblaient se disposer à une attaque générale du camp. Pour éviter d'être ainsi emprisonné et fusillé dans son propre bivouac, le colonel ordonna une sortie sur les quatre faces, et bientôt une fusillade générale s'engagea autour de nous. Les faces nord, est et ouest, eurent assez vite repoussé un ennemi peu entreprenant, mais la face sud eût affaire à forte partie et eût besoin d'appeler à son aide quelques-unes des troupes qui agissaient sur ses voisines. Deux compagnies du 5e chasseurs d'Orléans, qui s'étaient un peu trop avancées, furent entourées de tous côtés par des Kabiles très-hardis qui couraient sur les balles et qui se faisaient tuer à coups de baïonnettes. Heureusement qu'elles avaient avec elles un véritable homme de guerre, leur digne chef, le commandant de Canrobert, dont le courage, le sang-froid et l'intelligence militaires décuplent la valeur d'une troupe, et à qui l'instinct, quand il n'y a pas temps pour la réflexion, inspire toujours ce qu'il y a de mieux à faire dans les circonstances critiques. Les secours vinrent à temps débarrasser ces braves soldats, qui, un instant dégagés, purent alors effectuer une retraite avantageuse. Mais tout leur courage ne put empêcher les balles d'être meurtrières ; 18 d'entre eux furent mis hors de combat, parmi lesquels deux blessés restèrent au pouvoir de l'ennemi qui, suivant sa coutume de cannibale, les fit brûler vivans. Nos avant-postes purent voir de loin, quand la nuit fut venue, les bûchers qui dévorèrent ces pauvres martyrs de la civilisation. Ce supplice, qui fut connu de tous les soldats, augmenta leur exaspération, et les mît dans des dispositions très-convenables, quoique

en disent certains naïfs philanthropes, pour faire une guerre énergique à des sauvages, qui, quand ils nous saisissent, nous coupent en morceaux ou nous grillent vivans.

Nous restâmes ainsi entourés par un ennemi nombrenx, mais moins audacieux, depuis le combat du 18, jusqu'à l'arrivée de la colonne du général de Bourjolly, qui nous rejoignit enfin après cinq jours d'attente, c'est-à-dire le 23. Le général avait aussi, de son côté, rencontré bien des obstacles, et sa marche n'avait pu être aussi rapide qu'il l'avait désiré. Le colonel eut une conférence avec lui sur l'Oued-Aberi, situé à peu près à mi-chemin de nos deux camps. Ils convinrent ensemble d'une opération combinée, qui avait de bonnes chances de réussite; c'était la nuit même que le coup devait être porté; mais, malheureusement, des circonstances bien graves vinrent s'opposer à son exécution.

En arrivant à son camp, le colonel reçut une lettre du commandant de Ténès, qui lui apprenait que tout le cercle était soulevé, et que le camp des Gorges avait été attaqué et pillé par les révoltés. Voici ce qui s'était passé de ce côté, tandis que nous agissions dans le Dhara.

Des émissaires du chérif étaient venus chez les Ben-Hidjas, grande tribu kabile à l'est de Ténès, et avaient été prafaitement accueillis par leur kaïd, Mohhamed-ben-Henni, homme d'une énergie et d'nn fanatisme rares, même dans les montagnes. Ben-Henni, fatigué de la monotonie des deux ans de paix qu'il venait de subir, se réveilla tout-à-coup à la secousse révolutionnaire qui agitait le pays, et se rappela avec fierté, qu'au temps des anciennes guerres civiles, un signe de son burnous remuait tous les Beni-Hidja et les amenait à lui. Ce Kabile était un de ces hommes comme on en trouve malheureusement trop, qui ne considèrent la paix que comme un moyen de se préparer à la guerre,

qui aiment le désordre par instinct et aussi par intérêt, parce que leur importance et leur courage personnels leur assurent une large part à la curée. Aussi se jeta-t-il avec ardeur dans la révolte, et avec d'autant plus de plaisir que, dans cette circonstance, le motif religieux allait sanctifier tous ses crimes. Tous les montagnards vinrent à sa voix, et se préparèrent au combat, comme aux beaux jours où ils se nourrissaient aux dépens des Ténèsiens et des habitans de la plaine.

Ben-Henni voulut, pour son début, faire un coup qui excitât, par le pillage, ses compagnons à continuer dans la révolte, et qui les compromît assez pour que tout pardon et, par suite, tout retour vers nous, leur fût impossible : il résolut d'attaquer et de piller le camp des Gorges, opération qui n'offrait pas de difficultés, le départ des troupes l'ayant laissé presque sans défenseurs.

Le jour même, 20 avril, où il voulut mettre à exécution son projet, il fit embusquer ses Kabiles dans les fourrés de la vallée de l'Oued-Réhhan, et vint lui-même, à Ténès, s'informer de l'état des choses et prendre ses mesures en conséquence. L'absence du chef du bureau arabe, et, par suite, de renseignemens positifs sur ce qui se passait, ne permit pas au commandant par intérim de découvrir la trahison. Ben-Henni causa avec lui assez longtemps, protesta plus que jamais de son dévouement, et se retira quand il eut appris ce qu'il voulait savoir. Si ce malheureux Béatrix s'était trouvé là, nul doute que le traître n'eût été découvert, et que son arrestation n'eût évité un grand malheur, mais l'homme auquel il s'adressait, homme plein de sens et de raison, du reste, n'avait pas une habitude suffisante des Arabes et du pays, pour découvrir la trahison sous la face de l'amitié et du dévouement. Ben-Henni put donc se retirer tranquillement et aller donner l'ordre de l'attaque.

Le camp des Gorges fut immédiatement envahi par 4 ou 500 Kabiles qui le pillèrent complètement. Tous les effets appartenant au 5e d'Orléans, furent pris et les tentes du campement coupées à coups de yataghans. Les quelques hommes qui le gardaient n'eurent que le temps de fuir devant la tempête et de se retirer dans le blokhaus, d'où ils purent faire une vigoureuse fusillade sur les assaillans. Ceux-ci dans leur ardeur aveugle n'en continuèrent pas moins le pillage jusqu'au bout, et eurent encore l'occasion de faire éclater leur cruauté sauvage, en coupant en morceaux la petite fille d'un cantinier qui eut le malheur de tomber entre leurs mains.

Le lendemain, ils revinrent encore plus nombreux que la veille et tentèrent une nouvelle attaque. Il est probable que ce jour là leur intention était de pousser jusqu'à la ville arabe. Malheureusement pour eux, les précautions avaient été prises et ils ne purent exécuter leurs projets. Ils entretinrent avec nos troupes une fusillade assez longue, et se retirèrent à la nuit tombante, après avoir éprouvés des pertes sensibles. C'est dans cette journée que M. Commandeur, lieutenant du génie, fut tué, en faisant, avec quelques cavaliers, une charge audacieuse sur un groupe de Kabiles qu'il culbuta.

Bien que cette attaque n'eût pas eu de succès, l'inquiétude commençait à gagner la population civile de la ville, et le commandant Prévost, avec un renfort de 500 hommes de son bataillon, vint bien à propos pour la calmer. Le lendemain même de son arrivée, le commandant, malgré ce qui venait de se passer, eût la hardiesse de faire un convoi sur Orléanville avec 400 hommes d'escorte seulement. A peine arrivé dans la plaine de l'Oued Allala, il fut entouré par tous les contingens du cercle de Ténès, qui le harcelèrent jusqu'à la nuit. Il eût un rude combat à soutenir

toute la journée, et eût une soixantaine d'hommes hors de combat; chiffre énorme pour son effectif de 400 hommes. A peine reposé un instant, il repartit la nuit même, et arriva le lendemain de bonne heure à Orléanville, sans autre accident, après avoir exécuté son entreprise avec autant de hardiesse que de vigueur.

Les circonstances étaient donc devenues fort graves aux environs de Ténès, la ville était bloquée, la grande route, qui est l'artère de la subdivision, était interceptée, et toutes les tribus du cercle s'étaient enfin ouvertement jetées dans la révolte. Le colonel de Saint-Arnaud n'hésita pas un instant sur le parti à prendre. Il écrivit aussitôt au général de Bourjolly pour l'instruire de ce qui passait, et l'avertir de ne pas compter sur son concours dans l'opération projetée. Le lendemain, de bonne heure, il partit pour aller au plus vite dégager la ville bloquée, et combattre l'insurrection au point où elle était le plus dangereuse, c'est-à-dire au cœur même de sa subdivision. De Bâl à Tenès, il y a 22 lieues de montagnes; il franchit cet espace en deux jours et eût encore le temps de frapper en passant, un coup vigoureux sur les Ouled Sidi Henni.

Après avoir bien examiné la situation des choses, et s'être entouré de tous les renseignements nécessaires, le colonel se décida à commencer ses opérations par les Beni Hidja. C'était ce qu'il y avait de plus rationnel et de plus sage à faire. Les Beni Hidja étaient en quelque sorte la tête de colonne de l'insurrection dans le cercle, ils étaient les plus audacieux et les plus dangereux pour notre route. De plus, il était à craindre, que leur exemple n'entraînant leurs voisins les Beni Hhaoua, l'insurrection ne gagnât l'aghalik de Zatima, puis les Beni Menasser et ne finit enfin par déboucher dans la Mitidja, et ravager comme un ouragan, nos premiers essais de colonisation. C'était un résultat déplorable

qu'il fallait éviter à tout prix, tant pour les malheurs dont il aurait frappé nos colons, que par le fatal retentissement qu'il aurait eu en France, devant la nation et aussi devant les pouvoirs de l'État. Le pays des Beni Hidja était la grande route qui pouvait mener l'insurrection jusqu'aux portes d'Alger; il fallait lui intercepter cette route et la rejeter autant que possible dans l'ouest. Le colonel penétra donc chez eux avec le projet de les soumettre, et de calmer ensuite les Beni Derdjin et les Beni Rached, qui, avec les premiers, tiennent toute la profondeurs du Chelif à la mer. Avant de pénétrer dans leurs montagnes et quand nous étions déja en chemin, les nouvelles qui nous parvinrent d'Orléanville, nous apprirent que de graves évènemens, s'étaient accomplis de ce côté, et que ce pays que nous avions laissé si tranquille, et sur la fidélité duquel nous comptions un peu, avait suivi l'entraînement général.

Après notre départ des Ouled Iounès, les opérations du général de Bourjolly dans cette tribu et les voisines, avaient déterminé Bou-Maza à se jeter dans la vallée du Chélif. Au point où en était l'exaltation publique, sa présence fut accueillie par des manifestations unanimes de sympathie. Tous les Sbehhas de la rive gauche et les riverains du fleuve, long-temps maintenus par l'énergie extraordinaire de leur kaïd, Si Mohhamed, se rallièrent enfin au chérif, et la soumission de cette tribu entraîna définitivement celle de toutes les autres. Les Sbehhas, ainsi que nous l'avons déjà dit, jouent dans la plaine le même rôle qne les Beni Hidja dans les montagnes. Ces deux tribus sont des têtes de mouvement. Si elles sont tranquilles, il est rare que les autres s'agitent, mais si elles proclament la guerre, à coup sûr les autres ne pourront pas rester en paix.

Après l'adhésion des Sbehhas, l'entraînement devint en effet

unanime, et les tribus les plus éloignées, même celles du sud de l'Ouersenis, envoyèrent des contingens au chef de la révolte. Celui-ci pouvant alors disposer de forces considérables, voulut tenter un coup de main sur Orléanville même, qui n'était pas dans un état rassurant de défense, tant sous le rapport de ses fortifications que sous celui de ses défenseurs. La ville était presque complètement dégarnie de soldats, et les fossés qui limitaient son enceinte, n'étaient pas un obstacle suffisant pour arrêter un ennemi un peu audacieux. Nous avions commis à Orléanville, il faut l'avouer, une faute à laquelle la tendance générale des esprits à notre époque, conduit presqu'à notre insu. Parce qu'on ne prévoit pas quelles sont les circonstances qui pourront amener subitement la guerre aux portes d'une ville, qui vit dans une sécurité profonde, on néglige assez volontiers de la mettre en état de défense, oubliant, dans le calme de la paix, que les destinées d'un empire tiennent quelque fois à l'existence d'un parapet. Heureusement que Bou-Maza, qui a constamment fait preuve d'une grande intelligence du caractère arabe, et des moyens à mettre en action pour le conduire à l'accomplissement de ses desseins, se trompa cette fois complètement et s'y prit fort mal pour exécuter son entreprise.

Au lieu de montrer aux Arabes, les véritables difficultés qui les attendaient; au lieu de leur parler du canon qui allait les faucher comme l'herbe d'un pré, et d'enflammer leur fanatisme et leur courage, de manière à les mettre à même de surmonter la résistance qu'ils allaient rencontrer, il leur dit au contraire : que par la puissance divine qui était en lui, les portes de la ville s'ouvriraient d'elles-mêmes, et qu'au lieu de les conduire à un combat, c'était au pillage des richesses des chrétiens qu'il les conviait. C'est donc sous l'influence d'une promesse trompeuse,

qu'il rassembla la foule qui devait envahir et ravager la ville. Cette foule désordonnée, vint entourer Orléanville de tous côtés et offrit à ses habitans un spectacle plus bizarre que terrible.

Il semblait que tous les douars dont la ville est le centre avaient rayonné vers ce point dans l'ordre de leur campement. Beaucoup d'hommes sans armes s'avançaient résolûment, convaincus qu'ils n'avaient qu'à remplir leur burnous de douros et à se retirer. Des enfans, des femmes même se faisaient remarquer dans les groupes, et donnaient à cet ensemble le caractère d'une réunion qui s'apprêtait pour une fête. On eut dit que nous étions à la fête du tâm, et que toutes les populations voisines s'étaient donné rendez-vous pour venir la célébrer dans Orléanville même.

On prévoit aisément le succès qu'obtînt une pareille manifestation. Quelques coups de canon et l'arrivée aussi heureuse qu'inespérée d'un bataillon du 64e, que M. le Maréchal, dans ses sages prévisions, avait envoyé de Milianah, suffirent pour dissiper en un instant cette multitude agissant sans ordres et sans consistance. Mais cette attaque insignifiante n'en eut pas moins un retentissement fâcheux. Orléanville, le cœur de la subdivision et le siège de son commandement, avait été entouré et insulté par les rebelles. Ceux-ci, bien qu'ils ne se fissent pas illusion sur le ridicule de leur défaite, éprouvaient, au souvenir de ce qui s'était passé, quelque chose d'analogue à ce que ressent un poltron qui, sans engager la lutte contre un ennemi dangereux, a pourtant osé s'exposer à ses coups. C'était quelque chose qui ressemblait à une profanation, et l'exaltation de ses fanatiques ne devait que s'en accroître. Et en effet, depuis ce moment, des groupes nombreux vinrent se promener assez près de la ville et la mettre dans un état complet de blocus. Le commandant Tripier, alors commandant supérieur, fut obligé, pour dégager les

abords de la place et lui donner en quelque sorte de l'air à respirer, de faire quelques vigoureuses sorties dans la plaine, et d'en balayer les avenues avec la grosse artillerie restée dans l'arsenal.

La crise insurrectionnelle atteignit alors son paroxisme ; toutes nos communications furent interceptées, même à nos courriers, et ce fut alors que nous commençâmes à travers le pays une course au clocher qui dura jusqu'au 9 juillet sans reprendre haleine, c'est-à-dire l'espace de trois mois.

Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail de ces opérations militaires, qui ne peuvent offrir d'intérêt qu'à ceux qui y ont pris part. Le but de cet écrit n'est pas, ainsi que nous l'avons fait pressentir en commençant, de raconter la série des faits dont nous avons été témoin, mais bien d'exposer de notre mieux l'enseignement que nous pouvons en retirer. Les seuls détails qu'il était bien important de donner, sont ceux qui ont rapport à la naissance et à la propagation de l'insurrection, et c'est pour cela que nous les avons exposés assez longuement, et en essayant même d'imprimer à notre narration quelque chose de la couleur du moment. Maintenant que la révolte marche à pleine voile à travers le pays, nous ne pouvons suivre ainsi toujours son sillage; car nous risquerions fort de ne pas nous arrêter de longtemps et de dépasser bien vite, dans le simple récit des évènemens, les limites que nous avons dû nous imposer. Nous allons maintenant étudier avec soin certains traits du caractère arabe, jusqu'à ce jour cachés, et essayer d'expliquer avec leur secours les causes de cette grande agitation qui a succédé tout-à-coup au calme général. Mais avant d'entamer cette étude intéressante, il est bon de dire quelques mots qui expliquent la propagation de cette agitation à travers toute l'Afrique qui nous est

soumise, et aussi qui fassent connaître, par quelques traits, la nature de la résistance que nous avions à combattre, et les moyens que nous employions pour la vaincre.



CHAPITRE V.

Trahison générale de nos agens. — Impossibilité d'atteindre Bou Maza. — Goum de l'ordre public. — Fuite de Bou Maza ; son krezena est enlevé par l'agha de l'Ouersenis.



Au commencement, et dans le premier élan de l'exaltation publique, le chérif put réunir des forces considérables et nous livrer des combats réguliers. Malheureusement l'issue de ces combats le dégoûta bientôt de se présenter ainsi à nous face à face, et si ce n'est dans le cas où, par une circonstance particulière, il se trouvait avoir un très-grand avantage numérique, il renonça à ce genre de lutte. Il employa alors contre nous les moyens dont

Abd-el-Kader s'est long-temps servi avec succès, et qui, dans l'état actuel de la constitution arabe, sont de terribles moyens de résistance. Il fit la guerre aux tribus pour les forcer à la faire contre nous. Il frappa de terreur, par d'horribles supplices, ceux qui nous gardaient quelque fidélité dans la débâcle générale. Tous nos kaïds, tous nos agens, devinrent autant de traîtres, qui l'instruisaient de nos mouvemens et même de nos projets les plus secrets. Dans toute la subdivision, il ne resta guère plus que deux hommes auxquels nous pûmes nous fier : El Hhadj Hhamed, l'agha de l'Ouersenis, et si Mohhamed, l'agha des Sbehhas ; deux serviteurs dévoués et intelligens, qui ont payé de leur vie les bons services qu'ils nous ont rendus (1). Tous les Arabes qui nous entouraient devinrent des agens du chérif ; et ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que, connaissant leur trahison, il nous fut impossible de les châtier, sous peine de faire en quelque sorte le vide autour de nous, et d'errer à l'aventure sans guide et sans renseignemens.

Quand le chérif eut à peu près renoncé à nous combattre directement, le colonel de St-Arnaud ne songea plus qu'à le surprendre par des marches rapides et secrètes. Nous nous mîmes alors à faire souvent du jour la nuit, et réciproquement. Nous poussâmes des pointes d'une hardiesse inouïe à travers les montagnes, et il arriva plus d'une fois à notre infanterie de faire vingt lieues en vingt-quatre heures pour atteindre le chérif, qui, prévenu à temps par ses espions de notre camp, avait fui bien loin avant notre arrivée. La manière dont cet homme était renseigné et servi par nos propres agens, dut nous faire renoncer à le surprendre ainsi, à moins d'un hasard heureux.

(1) Voyez la note 3.

Ainsi donc, après avoir essayé de tous les moyens pour atteindre et vaincre notre ennemi, nous en fûmes réduits à frapper les tribus, à les forcer à venir à nous et à combattre le chérif, malgré la terreur qu'il leur inspirait, et malgré le prestige attaché à sa personne. Nous fûmes donc conduits à faire des grazias sur les tribus hostiles, et à les mener à nous par la terreur, seule manière d'agir qui, dans ces circonstauces critiques, pût faire impression sur ce peuple à demi sauvage.

En effet, c'était la marche la plus logique à suivre. Qu'était-ce en résumé que Bou-Maza ? Était-ce un sultan venu d'un empire lointain à la tête d'une armée formidable, tantôt combattant nos soldats, et tantôt soumettant le pays à son autorité ? Non, certes, Bou-Maza ne pouvait être, à nos yeux, que la représentation incarnée du fanatisme arabe. C'était le chef appelé et proclamé par la voix du peuple ; ses soldats étaient ces hommes que nous voyions fuir à notre approche, et qui, après avoir mis leurs femmes et leurs troupeaux en sûreté, se joignaient à ses bandes et nous tiraient des coups de fusil. Le seul moyen de détruire Bou-Maza était d'anéantir ses soldats et ses ressources, c'est-à-dire les tribus qui lui étaient soumises. A l'emploi de ce moyen, nous en joignîmes un second, qui nous paraissait devoir produire une réaction favorable dans l'opinion publique.

Quel que fût le prestige attaché à la personne de Bou-Maza, cet homme en définitive ne représentait jamais qu'un chef de parti, puisque, dans le peuple arabe lui-même, il rencontrait encore une certaine hostilité. Cela posé, il devenait peut-être possible, à côté de ce parti, d'en créer un autre qui luttât contre lui, en réunissant les élémens, épars çà et là, de la résistance que le chérif rencontrait quelquefois dans les tribus. Ce parti, aux yeux des Arabes, devait se composer des partisans de l'ordre et de la

paix ; à nos yeux, des partisans de notre domination ; quelle que fût la manière de l'envisager, le but était le même.

Au moment où après une assez longue lutte, les principales tribus de la subdivision furent amenées à composition, nous profitâmes de cet heureux retour de l'opinion publique pour constituer une force exclusivement arabe, destinée à agir bien plus par une grande manifestation extérieure, que par les coups qu'elle devait porter. En convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis ou plutôt des amis de la tranquillité, nous parvînmes à réunir à grand'peine environ 500 chevaux. Ce goum commandé par El Hhadj Hhamed et Si Mohhamed, les seuls hommes sur lesquels nous puissions compter, promena ses grands drapeaux dans le pays, sous la protection de notre colonne, nous aida assez bien dans quelque grazias, et produisit en effet une très-bonne impression parmi les Arabes, en leur montrant que nous avions encore quelques partisans. Du reste la tendance générale des esprits, après cette lutte et cette tourmente de trois mois, était à la paix. Bou-Maza sentit qu'il avait pour le moment tiré du pays toute l'énergie qu'il pouvait mettre à son service, et craignant un revirement fâcheux d'opinions et la balle d'un assassin, il se sauva avec quelques cavaliers fidèles vers le sud, emportant pour tous débris de sa grandeur, ses drapeaux pliés dans un sendok (1) et son krazena (2) portés par deux mulets. Il eut malheureusement pour lui, la mauvaise idée de traverser dans sa fuite, le pays de l'agha de l'Ouersenis. Notre fidèle serviteur, qui le guettait au passage, se mit à sa poursuite, et, après une course inouïe de douze lieues à travers les montagnes, parvint à l'atteindre à

(1) Caisse, malle.
(2) Trésor.

l'instant où il pénétrait chez les Beni Tigrerin. Hhadj Hhamed démonta ou tua les quelques cavaliers qui suivaient sa mauvaise fortune, et fit main basse sur son krazena, dont ses mekrazenis se partagèrent les douros. Quant au chérif, monté suivant sa coutume sur un excellent cheval, il fut impossible de l'atteindre. Il se sauva à travers des chemins de chèvres dans la direction des Beni Tigrerin, et quelques jours après, des cavaliers venus du sud, nous donnèrent comme certain qu'il avait été assassiné par les gens mêmes de cette tribu. Cette nouvelle se confirma de jour en jour, et sous son heureuse influence, le pays sembla retourner avec bonheur à des idées de paix, oubliées dans les dernières agitations. Les Arabes parurent renaître à une nouvelle vie, et la joie d'un pareil évènement devint générale.



CHAPITRE VI.

Résurrection de Bou Maza. — Mort de l'agha de l'Ouersenis et de celui des Sbehhas. — L'insurrection gagne toute l'Afrique. — Intervention d'Abd-el-Kader.



Il était impossible, en voyant la bonne tournure que prenaient nos affaires, et l'heureux revirement qui s'opérait dans l'opinion publique, de ne pas jeter un regard de satisfaction vers l'avenir, et de ne pas penser que toute cette grosse tempête s'était enfin calmée, et que le règne de la paix allait enfin revenir. Les tribus rentraient dans l'ordre, revenaient sur leur territoire, exécutaient nos ordres avec beaucoup de zèle et se pressaient à payer l'ar-

riéré de l'achour, comme aux beaux jours de leur complète soumission. Tout donc faisait présager des jours meilleurs, et tendait à faire admettre que la crise était en effet finie. Voyons maintenant comment le chérif écrasa, comme par un coup de foudre, l'édifice de nos belles espérances.

L'agha El Hhadj Hhamed, qui en passant près de Mazouna avec son goum, avaït arrêté le mariage de son fils avec la fille d'un riche habitant de la ville, voulut profiter du retour de la paix, pour aller chercher lui-même la fiancée avec toute la pompe convenable. Après avoir réuni un goum d'environ cent-cinquante chevaux, il partit escorté de toutes les grandes familles du pays, qui avaient voulu lui faire honneur en assistant aux fêtes de la noce. Il arriva le 16 juillet au soir à Mazouna, où il fut parfaitement reçu. La fiancée fut remise aux femmes de la famille qui l'accompagnaient, et le lendemain de bonne heure, il se remit en route.

Un peu avant d'arriver à l'Oued Meroui, il vit venir vers lui un goum considérable, et qui marchait en bon ordre. Il crut que c'était le goum des Sbehhas conduit par l'agha Si Mohhamed, qui venait, ainsi qu'il en était convenu, faire la fantasia (1) devant le cortège de la nouvelle mariée. Dans cette conviction, il fit former la haie à ses cavaliers, afin de permettre à ceux qui venaient, de faire la fantasia entre leurs deux lignes. Le prétendu goum des Sbehhas, se précipita alors au galop dans le vide préparé devant lui, et quand il fut bien mêlé à l'autre, il fit une décharge générale de ses armes, chargées à balle, sur les cavaliers de l'agha, au cri de Mohhamed ben Abd-Alla. C'était en effet le chérif, qui par une marche de nuit de 20 lieues peut-être, était

(1) Jeux que les Arabes exécutent à cheval.

venu du fond des Flittas, où il avait rallié de nouveaux partisans, intercepter la route à celui qui l'avait chassé honteusement du pays. Le cri de trahison répondit aussitôt à celui de Mohhamed ben Abd-Alla ; la cavalerie de l'agha, surprise ainsi et en quelque sorte coupée en deux par la brusque attaque de l'ennemi, se débanda aussitôt après avoir fait une inutile décharge de ses fusils chargés à poudre pour les jeux de la noce. Elle se précipita aussitôt vers le passage étroit et difficile de l'Oued Meroui, où elle rencontra une embuscade de 4 ou 500 fantassins de Sbehhas, et c'est là qu'elle fut décimée, sans qu'il lui fût possible de faire une honorable défense. Quelques braves cavaliers isolés firent des prodiges de valeur, mais la masse du goum songea plutôt à fuir qu'à combattre. L'agha, qui était resté le dernier à côté de sa fille, mourut noblement en la défendant, après avoir chèrement fait payer sa vie. Une vingtaine de cavaliers restèrent morts dans le lit de l'Oued Meroui, le reste se sauva à la débandade poursuivi par tous les Sbehhas soulevés, et ne s'arrêta qu'à Orléanville. Le chérif enleva toutes les femmes, un nombre considérable de mulets et de chevaux de transport, et après cette étonnante résurrection, qui se manifestait par la mort de notre serviteur le plus dévoué, il alla s'établir à Sidi-Aïssa ben Daoud, dans la plaine de Mtaougrits.

La même nuit, il avait essayé d'enlever si Mohhamed, l'agha des Sbehhas, qui, occupé à la krelaça (1) du zekkets (2), avait couché dans un douar des Keteïtia avec une dizaine de ses mekrazenis (3) et un égal nombre de spahis qui lui avaient été donnés comme auxiliaires. Enveloppé de tous côtés, cette petite poi-

(1) Perception d'un impôt ou d'une amende.
(2) Impôt sur les bestiaux.
(3) Cavaliers de l'autorité.

gnée d'hommes intrépides, parvint à se dégager du cercle de feu qui l'entourait. Malheureusement le courage et l'audace ne les rendirent pas invulnérables ; sept d'entre eux restèrent morts, et les autres furent à peu près tous blessés. Si Mohhamed, dans ce grand péril, ne perdant pas un instant sa présence d'esprit, eut encore l'adresse de sauver 800 douros de l'impôt du zekkets. Il plaça le sac qui les contenait sur le guerbous (1) de sa selle, et s'ouvrit un passage à travers les assaillans, avec son sabre et le poitrail de son cheval qui était d'une force remarquable. Ce pauvre agha, le seul homme dévoué qui nous restât, après El Hhadj Hhamed, ne fit du reste que retarder de quelques jours le triste sort qui l'attendait. Deux mois plus tard, n'osant plus l'attaquer en face, des émissaires de Bou-Maza le tuèrent lâchement par derrière d'un coup de tromblon au marché du Kremis.

On comprend aisément l'effet que la réapparition de Bou-Maza produisit dans le pays. On le croyait mort, et il revenait plein de vie ; on pensait qu'il n'avait plus de partisans, et il se présentait avec des forces considérables. Il ne fut bientôt plus question dans les conversations arabes, que d'un grand camp qu'il avait amené de l'ouest. Son premier coup écrasait celui qui avait osé le poursuivre lui et les siens ; il était impossible de ne pas reconnaître dans cet évènement miraculeux les effets de la protection divine. Tout ce qui venait de se passer, ne put donc qu'augmenter encore le prestige du jeune sultan et la terreur qu'il inspirait. Heureusement que notre établissement d'Aïn Meran, et les opérations aussi énergiques qu'audacieuses de la colonne légère qui fut laissée en ce point, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Allonville, vinrent à propos arrêter ses succès et l'obliger à se

(1) Pommeau de la selle arabe.

retrancher dans le fond du Dhara. Ne pouvant alors agir directement contre nos tribus, il les agita par ses lettres et ses émissaires. Mais le colonel de Saint-Arnaud avait alors des forces suffisantes; nous étions partout, et la terreur que nous pûmes inspirer finit par réduire une seconde fois les tribus et les maintenir sous notre autorité. Enfin, après une pointe très-hardie du lieutenant-colonel d'Allonville, chez les Achacha, dernier refuge du chérif, celui-ci abandonna le pays et retourna chez les Flittas.

Cette tribu, qui n'a jamais été bien soumise, n'attendait qu'une bonne occasion pour éclater. La présence de Bou-Maza, qui, comme nous l'avons dit, n'était que la représentation de la volonté et de la tendance des Arabes en ce moment, les décida aisément à proclamer la guerre sainte, c'est-à-dire pour nous, la révolte. Un autre chérif venu du sud, nommé Moulé Mohhamed, et qui s'était plusieurs fois abouché avec Bou-Maza, auquel il avait fourni quelques contingens des contrées où il avait été reconnu, se chargea de soulever les Keraïches, les Hhalouya et tout le pâté de l'Ouarsenis. En même temps une foule de saints personnages qui se disaient impirés de Dieu, et aussi chérifs, mais tous reconnaissant la suprématie de Bou-Maza, se mirent à circuler dans le pays, prêchant la révolte et annonçant partout que notre règne avait cessé. Ces hommes mystérieux qui sortaient on ne sait d'où, dont les noms nous étaient presque tous inconnus, qui marchaient ainsi obéissant à une impulsion unique, et se prêtant un mutuel secours, furent les brandons qui étendirent l'incendie des bords de la Moulouïa jusqu'au pic de l'Aurès. L'insurrection qui jusqu'alors avait semblé resserrée dans les limites d'une province, prit des proportions colossales et étreignit l'Algérie tout entière. Enfin Abd-el-Kader, le héros

de l'indépendance arabe, long-temps oublié dans les sables du Shhara et les montagnes du Rif, Abd-el-Kader, à qui nous croyions avoir fermé le Tell pour toujours, profitant de l'élan général de ce peuple qu'il regarde comme le sien, déboucha tout à coup sur nos frontières de l'est, et vint jeter dans les évènemens tout le poids de sa force et de son prestige. La nouvelle de son intervention et des malheurs qui avaient frappé nos braves soldats près de Lalla Magrnia, se répandit avec une rapidité électrique, et toutes les tribus, même celles qui avaient été hostiles à l'émir, comprenant instinctivement que, dans ce moment solennel de l'indépendance nationale, il leur fallait une unité, un drapeau, se tournèrent vers lui, comme le seul homme qui pût réunir et coordonner les élémens épars de leur résistance. C'est dans ces crises extraordinaires, dans ces violentes agitations des masses, que le besoin de l'unité se réveille tout-à-coup en elles avec une vive énergie, et c'est cette grande passion qui sert alors de pavois aux hommes de génie que Dieu a désignés pour guider ces violentes aspirations des peuples vers leurs destinées. Abd-el-Kader apparaissant tout-à-coup comme un puissant renfort dans la lutte qui s'engageait, dut donner une nouvelle vigueur à la révolte et étendre encore ses proportions. Le Shhara, jusque-là notre tributaire, et que la nécessité devait réduire à une vassalité forcée envers nous, répondit aussi à l'appel général, et l'insurrection arriva enfin à gagner l'Algérie tout entière et même les régions que leur éloignement et leur position à notre égard semblaient mettre en dehors de l'agitation générale.

Nous avons maintenant fini d'exposer la naissance et la propagation de la révolte, qui devint générale dans nos possessions du nord de l'Afrique. Nous avons peut-être été un peu long dans

les détails de cette narration, mais cette longueur était une nécessité. Un sujet aussi important pour nous ne pouvait pas être traité à la légère, et il était nécessaire à la logique de ce travail que cette grande manifestation de tout un peuple, qui retrouve tout-à-coup son ancienne énergie pour secouer le joug de la domination étrangère, fût suivie pas à pas dans son essor. La longueur d'un récit est certainement un défaut; mais n'oublions pas que, dans les choses de ce monde, pour transformer un défaut en qualité et même un vice en vertu, il suffit quelquefois de les déplacer en les changeant de milieu.

Nous allons maintenant entrer dans l'examen des causes qui ont pu amener cette révolte, et pénétrer aussi avant que possible dans le mystère du caractère et des tendances du peuple que nous voulons dominer.



DEUXIÈME PARTIE.



EXPLICATION DES CAUSES

QUI ONT AMENÉ

LA RÉVOLTE.

CHAPITRE PREMIER.

La révolte a-t-elle eu pour cause un vice radical dans notre manière de gouverner? — Exposition de notre système de gouvernement dans la subdivision d'Orléanville.—Digression.— Parallèle entre les systèmes de gouvernement de nos devanciers et le nôtre.—La révolte a-t-elle été produite par les sourdes menées d'Abd-el-Kader?

Au début de ces recherches, trois questions se présentent naturellement à l'esprit. La révolte a-t-elle été produite par un vice radical dans notre manière de gouverner les Arabes? Est-elle la conséquence des sourdes menées d'Abd-el-Kader? Enfin ne tient-elle uniquement qu'à une particularité du caractère arabe lui-même? Examinons successivement chacune de ces questions, et voyons les réponses qu'elles comportent.

Quand le général Cavaignac fut appelé au commandement de la subdivision d'Orléanville, il trouva le pays fatigué des désordres passés, et souffrant encore des sacrifices que l'émir lui avait imposés pour soutenir la guerre. Les trois hommes qui avaient été les intermédiaires de son despotisme, Ben Zitouni, Djilali ben Seïhha et Bel Kobzili, étaient encore avec lui, et leur manière d'agir ne faisait pas prévoir un accomodement possible avec eux. En l'absence des grands chefs qui avaient les traditions du gouvernement dans le pays, et dont le concours, s'il eut été sincère, aurait pu être d'une grande utilité, le général dut songer à se créer d'autres agens capables de l'aider dans la grande affaire qu'il allait entreprendre. Pensant avec raison , que la première condition de ces agens était d'être à nous et de nous servir aveuglément, il les choisit parmi les hommes qui se rallièrent tout d'abord franchement à notre cause, et qui, étant à la fois ambitieux, assez mauvais musulmans, et d'assez grande tente, nous offraient de bonnes garauties de fidélité, et nous promettaient en même temps d'acquérir, avec notre secours, l'influence nécessaire à leur commandement. Son but était d'arriver à se former ainsi des auxiliaires assez influens d'eux-mêmes pour n'être pas repoussés par l'opinion publique, mais ni assez forts, ni assez prétentieux pour croire qu'ils étaient quelque chose sans notre secours, et qu'ils pourraient s'en passer en quoi que ce fût. Tout en leur laissant une très-grande considération extérieure, indispensable à l'homme qui exerce une autorité quelconque sur les Arabes , il voulut qu'ils comprissent bien que cette considération était en quelque sorte notre œuvre, et qu'elle les abandonnerait du jour où nous retirerions d'eux notre doigt protecteur. En résumé, il voulut tenir entre ses mains toutes les guides de l'attelage délicat qu'il avait à conduire, afin de pouvoir lui donner telle direction

qui lui paraîtrait bonne, tout en maintenant ses moteurs sous un joug suffisamment sévère.

Nous n'avons pas à discuter pour le moment la valeur d'un pareil système, ni à dire s'il était long-temps à l'avance arrêté dans l'esprit du général, et conforme à ses opinions particulières sur les choses de ce pays ; mais ce qui ressortira sans doute de ce qui précède, c'est qu'il fut, en quelque sorte, commandé par les circonstances locales. Loin de nous la pensée de livrer ainsi à la publicité les idées qui n'ont pu nous être communiquées que dans les épanchemens d'une conversation presque intime ; car les hommes de la portée et de la valeur du général Cavaignac fuient les étalages de système dont nous sommes si prodigues aujourd'hui, et, au lieu de passer leur temps à repousser telle idée, ou a prôner telle autre, ils l'occupent à agir, aimant beaucoup mieux la grande logique des actes que celle des discours. Notre intention n'est que d'exposer en deux mots ce qui fut fait, nous trouvant relativement trop petit pour aller au-delà.

Monsieur le Maréchal-Gouverneur, qui n'est l'ennemi d'aucun système, et qui a le mérite rare d'essayer volontiers d'une idée qui lui paraît bonne, même quand elle ne vient pas de lui, voulut bien accepter celle du général, et en autoriser l'application. En suivant cette donnée, nous parvînmes à n'avoir, dans toute la subdivision, qu'un seul agha et des kaïds. L'agha fut El Hhadj Hhammed, le même dont nous avons rappelé les services et raconté la mort tragique. Il commanda depuis les Sendjes jusqu'à l'Ouersenis. Toutes les autres tribus, en dehors de cet aghalik, furent directement gouvernées par l'autorité française, par l'intermédiaire de leurs kaïds et des mekrazenis des bureaux arabes d'Orléanville et de Tenez.

Après sept ou huit mois de vigoureuses opérations dans l'Ouer-

senis et dans notre Dhara, la subdivision arriva enfin à un état de calme et de paix vraiment satisfaisans. C'est alors que l'avantage de l'organisation à laquelle nous avions été conduits, commença à se faire sentir. Les Arabes, voyant bien que les ordres donnés par leurs chefs venaient directement de nous, leur obéissaient avec un zèle remarquable. Les chefs, comprenant qu'ils n'étaient rien sans nous, faisaient tous leurs efforts pour nous satisfaire, et ne volaient leurs administrés que d'une manière supportable. Ceux-ci, du reste, n'ayant plus peur de leurs kaïds, ne se gênaient pas pour réclamer contre eux et pour crier bien fort quand on les écorchait un peu.

Afin de nous mettre le plus en contact possible avec le peuple, l'habituer à nous, et lui faire comprendre notre justice, deux jours de la semaine furent désignés dans chaque cercle pour recevoir et régler les réclamations de tous ceux qui se présentaient. Les kaïds et les kadis assistaient à ces grandes réunions, où il n'était pas rare de voir jusqu'à deux cents Arabes, venir, de tous les points, pour y vider leurs débats et réclamer à l'occasion contre es exactions de leurs chefs.

La confiance dans notre justice devint telle, que bien souvent les parties opposées, dans une cause purement judiciaire, se refusèrent de comparaître devant le medjèles, disant d'un commun accord, qu'elles avaient plus de confiance dans notre manière de juger que dans celles de leurs kadis. Quelquefois des djemas de 4 ou 500 personnes réunies sur une hauteur voisine de la ville, faisaient prévenir le chef du bureau arabe qu'elles avaient à lui parler, et le priaient de venir écouter leurs plaintes, et toute cette masse tumultueuse, après s'être bien égosillée pour la défense de ses intérêts, se retirait calme et silencieuse, et l'air satisfait de la décision qui avait été prise à son sujet.

Voyant la misère de ce peuple que la guerre avait appauvri, le général leur fit prêter en 1844, environ 3,000 quintaux de grains, et cette mesure produisit un effet des plus heureux dans le pays. Sans compter la richesse que cette avance attira dans nos contrées, on ne saurait croire les bénédictions qu'elle nous valut. Il ne fut plus question que de la magnanimité des Français, et à en croire nos obligés, cet acte de bienfaisance établissait entre nous et eux un lien indissoluble. Tout ce que la manifestation extérieure peut exprimer de reconnaissance, de dévouement et de respect, ces gens là nous le témoignèrent.

Quant à la police et à la discipline des tribus, il était, nous le pensons, difficile d'obtenir un résultat meilleur que celui auquel nous étions parvenus, et cela sans efforts.

Nous avons dit que deux jours de la semaine, il y avait, au centre de chaque cercle, de grandes réunions où se vidaient les débats incessans qui agitent les Arabes et les arment les uns contre les autres. Ces réunions étaient précédées d'un rapport de tous les kaïds. Chacun d'eux avait un registre particulier, sur lequel il écrivait ses actes publics, les nouvelles en circulation dans sa tribu et celles qu'il recueillait au marché. Ce registre était visé chaque fois par le chef du bureau arabe, qui notait dans son journal ce qu'il trouvait digne de fixer l'attention du commandant de la subdivision. Tout kaïd, avant de venir au grand rapport, tenait chez lui un rapport particulier de tous ses cheikhs, et apprenait d'eux certains détails qu'il aurait pu ignorer, sur les affaires de leurs fractions. De cette manière, peu de choses échappait à la connaissance de l'autorité française.

La sécurité des grandes routes et des communications secondaires était aussi complète qu'elle peut l'être en pays arabe, c'est-à-dire dans un pays où la bonne moitié des habitans a exercé,

avant notre occupation, la profession de bandits de grand chemin.

Au mois de janvier de 1844, un agent d'une compagnie pour l'exploitation des mines, était allé, sous l'escorte de quelques mekrazenis, étudier le minerai de plomb que les Beni-Hindel exploitent depuis long-temps au sud de l'Ouersenis. A son retour, il ne tarissait pas d'éloges sur la manière dont l'avaient reçu les montagnards, qu'il appelait de bonnes gens, n'ayant pas vu les griffes que cachaient leurs pattes de velours. Quelques mois avant l'insurrection, l'artillerie avait envoyé cinq hommes chez les Réhhats, tout près de l'Ouersenis, pour exploiter quelques chênes verts et débiter des manches de pioches. Ces hommes s'étaient établis dans un douar, où ils avaient été traités on ne peut mieux, et avaient même reçu tous les jours une copieuse diffa (1) de moutons, à laquelle nos soldats sont extrêmement sensibles. Mais il y a un fait qui mérite d'être mentionné avant les précédens, et qui montre encore mieux l'état de sécurité dont jouissait le pays.

Un Arabe qui portait une charge de chevrons de gourbis (2) qu'il allait vendre à Orléanville, fut obligé de l'abandonner sur la grande route du Tsigraouts, par suite de la mort de son âne qui périt de fatigue. L'agha el Hhadj Hhamed, à qui les voisins demandèrent la permission de prendre les chevrons abandonnés, défendit expressément qu'on y touchât, et les chevrons restèrent ainsi un mois, exposés à la cupidité publique, sans que personne osât les prendre pour les besoins de son gourbi. Nous étions pourtant en hiver, et ce produit des montagnes est à cette époque

(1) Repas offert aux hôtes.

(2) Cabanes recouvertes en chaume, qui servent d'habitation aux gens des montagnes.

vivement recherché par les Arabes, pour réparer leurs Méchetas (1) et se mettre à l'abri de la pluie. Un mois après, le Kabile qui les avait laissés, sachant qu'ils étaient encore à leur place, vint les reprendre et les vendre au marché d'Orléanville, revenant à peine de l'étonnement que lui causait un pareil phénomène.

Pour donner à notre communication avec Ténès, qui est la grande artère de la subdivision, encore plus de sécurité, il fut créé une série de postes arabes qui la dominaient et la gardaient dans toute son étendue. Chaque poste avait un gourbi, dans lequel logeaient les hommes de garde; une sentinelle veillait toujours à sa porte et ne cessait de regarder la route. Tout Français qui se trouvait attardé sur cette route était obligé de passer la nuit dans le premier poste qu'il rencontrait, après le coucher du soleil. Le chef des Assès (2) lui montrait un écrit du commandant de la subdivision qui lui ordonnait de s'arrêter là. Cette police si essentielle de la route était parvenue à un degré de perfection auquel nous ne pensions pas pouvoir arriver. Les hommes de garde en étaient venus à sortir en armes et à se placer sur un rang quand ils voyaient passer des troupes, à la manière de nos postes francais. Ainsi donc, la tranquillité générale, l'obéissance complète à nos ordres, la satisfaction publique qui se manifestait à chaque instant en signes non équivoques, l'augmentation graduelle de la richesse, tout faisait présager qu'une ère de paix allait enfin s'établir dans ce pauvre pays si long-temps agité, et que la guerre ne devait plus obstruer la large voie de progrès dans laquelle il était entré.

Ce que nous disons de la subdivision peut aussi s'appliquer à

(1) Habitation d'hiver.
(2) Hommes de garde.

toutes les contrées du pays occupées par nous, car bien qu'il ait pu exister, d'une province à l'autre, quelques différences dans le système gouvernemental, et il n'en est pas moins certain que partout nous avons à peu près produit un égal bien, et que partout où nous avons gouverné, la paix, la richesse publique, et la satisfaction générale, ont entouré notre drapeau. Et il ne pouvait pas en être autrement. La civilisation actuelle, qui n'est heureusement pas, le dernier état de notre société, ni la dernière forme du progrès humain, porte néammoins en elle certains bienfaits, qui doivent presque instantanément frapper des peuples aussi imparfaitement organisés que le peuple arabe et encore embourbés dans la fange de la barbarie.

Les deux colonnes qui doivent soutenir l'ordre social le plus élevé auquel nous puissions prétendre, sont la paix et la justice dans le sens le plus large de ces deux mots. Dans la civilisation actuelle, nous avons bien ces deux colonnes, mais elle n'ont pas la solidité convenable, et sont encore dans un état imparfait. Nous avons bien la paix, mais d'une manière périodique et alternant avec la guerre; nous avons bien la justice, mais il faut le reconnaître, nous en avons la forme plus que la réalité; nous avons la loi et les magistrats qui l'appliquent, c'est beaucoup, mais ce n'est pas suffisant. Malgré cela, notre paix et notre justice, pour le peuple auquel nous avons affaire, doivent paraitre des bienfaits inappréciables, quelle que soit la manière de les lui communiquer.

Avant notre conquête, et surtout après notre entrée à Alger, ce malheureux pays était livré à des tourmentes et des désordres dont il est difficile de se faire une juste idée. Les tribus se ruaient les unes contre les autres, et s'exténuaient dans des luttes incessantes. Le sang appelait le sang, tout tourbillonnait et roulait

dans un désordre épouvantable. Comme il n'y avait pas de bras assez puissant pour calmer la tempête et faire justice, chacun se la faisait comme il l'entendait, et, suivant le penchant de la nature, par la voie des représailles. L'homme volé, quels que fussent ses premiers bons sentimens, devenait voleur, et le parent de celui qui tombait sous les coups d'un assassin, devenait assassin lui-même. Dans cet horrible bouleversement des conditions les plus indispensables à l'existence des sociétés, l'Arabe était passé de l'état de bandit à un état voisin de la bête fauve. Le vol et l'assassinat étaient une chose si naturelle, que l'on citait dans les tribus les hommes qui se distinguaient le plus dans l'exercice de ces crimes, et qu'on les entourait d'une certaine considération. Les choses en étaient venues à un tel point, qu'on peut vraiment se demander si, sans notre intervention providentielle, ce malheureux peuple ne se serait pas détruit lui-même. Les dettes de sang étaient devenues si nombreuses, que,dans quelques localités, comme chez les Beni-Menna, certaines fractions de tribus, étaient emprisonnées dans un cercle de vengeance, qui ne permettait pas aux gens qui la composaient de sortir de leur territoire, à moins que ce ne fût de nuit et en prenant de grandes précautions. On ne saurait croire la quantité de fractions de tribus, et même de tribus entières, que notre domination a délivrées de la prison que leurs ennemis formaient autour d'elles, et auxquelles nous avons rendu la vie de la circulation.

Il est vrai de dire que, sous le gouvernement des Turcs, l'état des Arabes était un peu moins mauvais que celui dont nous venons de donner une pâle idée. Les Turcs, qui avaient parfaitement compris la sauvage férocité de ce peuple, s'étaient bien gardés de se jeter dans des spéculations philanthropiques à son égard. Ils avaient frappé fort partout, et avaient enfin dominé par la terreur. Ce

système, qui ne peut être adopté que comme transitoire, mais qui, d'après le caractère et les traditions de nos devanciers devait être admis par eux, comme le dernier terme du mode de gouvernement à suivre, avait fini par établir un certain ordre et une certaine tranquillité parmi les Arabes. Mais ceux-ci n'en étaient pas moins écrasés sous un despotisme de fer, et réduits à un état de servage peu compatible avec leur indépendance native.

Le gouvernement des successeurs de Krer-ed-Din pourrait se définir en quelques mots. C'était une hiérarchie militaire, dont chaque membre pillait celui qui était au-dessous de lui, et était, à son tour, dévalisé par celui qui le dominait d'un rang, jusqu'au peuple qui, n'ayant rien au-dessous de lui, se pillait lui-même et supportait en outre le poids de toutes les exactions supérieures. En d'autres termes, dans ce système, c'était les agens du gouvernement qui tendaient à s'attribuer le monopole de tous les crimes, dont le peuple était la dernière victime. Chacun avouera sans peine que, quoique nous n'ayons pas pu encore réaliser complètement notre forme de gouvernement, nous n'avons pas eu de peine à obtenir un résultat bien supérieur à celui des Turcs.

Quand à Abd-el-Kader, n'ayant pas eu le temps de constituer son unité d'action, et ayant employé la grande partie de son génie et de son infatigable activité à essayer de faire un peuple de toutes ces masses confuses et hostiles qui couvrent l'Algérie, il ne put acquérir assez de puissance ni agir assez longtemps pour calmer les désordres sans nombre que la chûte de ses devanciers avait amenés dans le pays. Pour arriver à calmer, il fut obligé de frapper, ainsi que l'on fait pour séparer les acteurs d'une lutte trop acharnée; et on nous accordera sans peine que ce ne sont pas ces coups redoublés qui ont amélioré l'état du pauvre peuple. Nous aussi, nous l'avons frappé, mais c'est pour

le vaincre, et une fois la victoire assurée, nous avons pu lui donner des jouissances de paix et de justice qui dépassaient tout ce que sa tradition lui racontait.

En entrant dans le détail de notre système de gouvernement, nous avons montré qu'il était avantageux au peuple conquis, et surtout qu'il avait été parfaitement apprécié par lui et jugé favorable à son bonheur et à ses intérêts. En décrivant ensuite en quelques mots, l'état dans lequel il gémissait avant notre occupation, nous avons fait voir qu'il avait gagné à notre domination, et, qu'en comparant le passé au présent, les progrès qu'il découcouvrait dans son état et dont il avait conscience, ne pouvaient que lui faire présager des jours encore meilleurs. Il doit donc rester bien démontré que ce n'est pas notre manière de gouverner ce peuple, ni les souffrances qu'il a subies sous notre joug, qui l'ont enfin exaspéré et jeté tout-à-coup dans la révolte.

Voyons muintenant si l'on peut dire que cette révolte est le fruit des sourdes menées de notre éternel ennemi, d'Abd-el-Kader. Cette question est celle des trois à laquelle il nous est le plus facile de répondre. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans de longues considérations sur les projets de l'émir et sur les mystères de son action sur le pays. Nous n'avons qu'à transcrire ici la traduction d'une lettre qu'il a écrite, au commencement de l'insurrection à Bel-Kobzili, qu'il considérait encore, comme le le chef de la partie de la subdivision que touche le Dhara, bien qu'il eût enfin obtenu l'aman de M. le Maréchal, et qu'il fût venu à Alger. Ce document précieux fut trouvé par l'Agha-si-Mohhamed, sur les vêtemens d'un homme qu'il tua de sa main, parce que tout le monde le désignait comme un émissaire de l'émir. En voici la traduction dont nous garantissons la fidélité. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici l'original lui-même ; mais

il a été envoyé à M. le Maréchal dans les archives duquel il doit être en ce moment.

« A notre bien aimé le plus cher de ceux qui sont devant nous, » le glorieux, le vertueux, le juste, El-Hhadj-Mammar-Bel- » Kobzili, que Dieu te garde et le salut soit sur toi, ainsi que la » miséricorde et la bénédiction de Dieu. Après m'être informé » de toi et de l'état dans lequel est ta famille, je prie » Dieu qu'il lui accorde tout ce que tu peux désirer ; je te dirai » de prendre patience et de redoubler de vigilance, car le ser- » vice de Dieu est difficile, mais sa récompense est grande.

» Il nous est parvenu qu'il y a dans ton pays, un homme » qui proclame la guerre sainte et prétend au commandement » à ton préjudice ; nous n'avons pas de nouvelle certaine à son » égard. Il faut que tu examines quel est son état, et que tu » m'informes exactement de ses projets et de la marche qu'il » suit, ainsi que de sa manière d'être avec le peuple; car celui » qui suit la vérité ne se cache à personne. Nous nous sommes » réjouis de sa prise d'armes, mais nous craignons que ses pro- » jets soient construits sans fondement et qu'ils ne puissent » s'accomplir. Je prie Dieu de jeter ses regards sur ses ins- » trumens.

» Si le porteur de la lettre veut se reposer, envoie-nous un » courrier à toi, pour nous porter la réponse le plus prompte- » ment possible.

» Que Dieu te bénisse, je suis bien, je loue Dieu et le glorifie. »

Il est impossible, en lisant attentivement cette lettre, de ne pas reconnaître que l'émir n'est pour rien dans la révolte purement religieuse, qui a éclaté dans le Dhara, et, de-là, a gagné presque toutes nos provinces. Abd-el-Kader, qui a eu à lutter contre des

rivaux presque autant que contre nous, s'émeut à l'idée d'un homme qui proclame la guerre sainte. Il charge Bel-Kobzili de voir ce que c'est, et de lui donner des nouvelles certaines, à ce sujet, le plus promptement possible. Cette dernière recommandation prouve qu'il est dominé par l'inquiétude que lui cause le nouveau propagateur de la foi musulmane. Il veut connaître ses projets, savoir surtout s'il voudra bien le reconnaître pour sultan, ou si, au contraire, il se dispose à lutter contre lui, le cas échéant. Il est donc bien manifeste qu'il n'est pas le moteur de cette grande agitation qui secoua le pays. Mais avec son habileté ordinaire, il a su en tirer parti, et l'escamoter en quelque sorte au profit de sa puissance et de son prestige.

Quand l'insurrection a été bien vivace, sur beaucoup de points, ses émissaires, dans notre subdivision, Ben Zitoun i, Ben Seïhha, Djilali Bel Chergui, Bel Kobzili, lui ont écrit pour lui apprendre le véritable état des choses, et l'engager à venir au plus vite; et c'est alors qu'il s'est décidé à recommencer une lutte qui, dans ses projets, ne devait pas être sitôt renouvelée. Cette fois, comme en 1839, c'est encore le sentiment national qui l'a débordé et forcé à agir avant l'heure qu'il avait marquée dans son esprit; et cette précipitation, vraiment providentielle pour notre domination, pour la deuxième fois nous a facilité la victoire.

La révolte n'étant le produit, ni de notre vice en matière de gouvernement, ni des menées secrètes d'Abd-el-Kader, elle ne peut donc être que le résultat d'une tendance fatale du peuple arabe, qui le condamne à la guerre sainte et au désordre d'une manière périodique. C'est cette vérité malheureuse que nous allons maintenant essayer de démontrer.

CHAPITRE II.

De la tradition arabe et du caractère qu'elle imprime au peuple. — Tradition du Moule-Saâ. — Prophéties. — Sidi-el-Boukrari. — Ben-el-Benna-el-Tlemceni. — Sidi-Aïssa-el-Lagrouati. — Sidi-el-Akredar.



La religion musulmane, ainsi que toutes les religions du monde, se transmet à travers les générations, par les livres sacrés et par la tradition. Mais comme le peuple arabe est, depuis sa décadence, dans un état profond d'ignorance, même sur les choses qui importent le plus à l'existence des sociétés, la tradition doit, dans la transmission du dogme et des croyances religieuses, jouer chez lui un rôle bien plus important que l'écriture. Chez

un peuple primitif ou sauvage, qui n'a encore goûté d'aucun bienfait de la civilisation, l'histoire se confond avec la tradition ; et c'est ainsi que les vieux âges du monde ont redit les faits qui signalèrent les premiers pas de l'homme dans la voie de ses destinées, jusqu'à Moïse, le plus ancien et le plus grand des historiens. Après la découverte du livre, l'homme comprit que l'architecture était aussi une autre manière de communiquer l'idée et de raconter le passé ; alors tous les monumens prirent une forme, non-seulement belle, mais intelligente, et devinrent en quelque sorte les jalons de l'histoire. Plus tard, en fouillant dans les entrailles de la terre, il découvrit une nouvelle écriture qui lui raconta des faits plus vieux que la tradition, et qui lui fit presque atteindre les secrets de Dieu.

Ainsi donc, l'histoire complète d'une humanité arrivée au dernier terme de son progrès, doit se composer : du livre qui raconte les évènemens, de l'architecture, qui proclame leur authenticité et les jalonne à travers les temps, et, enfin, de la géologie qui remonte aux premières causes, et expose les faits accomplis même avant la venue de l'homme.

Chez le peuple arabe, l'histoire est loin d'avoir ce degré de perfection, et la tradition l'emporte encore chez lui sur l'Ecriture. Dans certaines contrées de la Kabilie et du Dhara, le livre est à peine connu, et les générations se transmettent les idées les plus absurdes et les plus bizarres sur leur origine et leurs destinées.

Mohhamed ayant fait une religion qui est à la fois la règle de conduite de l'homme envers Dieu et envers son semblable, il en résulte que la religion est chez les Arabes la science morale universelle. Un taleb (1), un savant, est un homme à consulter pour

(1) Savant, lettré.

les affaires particulières comme pour les questions religieuses. Il règle les consciences et aussi les débats judiciaires. Il est à la fois prêtre, magistrat et gouvernant. Cette vérité est si bien répandue parmi les Arabes, qu'un taleb qui n'a aucun emploi dans le makrezen (1), ne peut se refuser, dans bien des cas, à exercer les diverses fonctions auxquelles son instruction peut l'appeler. Si le kadi de la tribu est un peu loin, le taleb le plus voisin est prié de venir consacrer un mariage, et il lui arrive souvent d'être arrêté en plein chemin, par deux plaideurs, dont l'impatience ne peut attendre le medjélés prochain, et qui le supplient de régler leurs contestations aussitôt et en plein champ.

On voit, d'après cela, que le savant étant à la fois le régulateur des intérêts divins et des intérêts matériels, doit exercer une grande influence sur le peuple. Il en exerce une très-grande aussi sur la tradition ; il est pour l'ignorant la vérité incarnée. L'homme grossier qui, par sa position, n'est à la portée d'aucune instruction, recueille les mots qui sortent de sa bouche, comme des oracles venus d'en haut. On redit, parmi le peuple, certaines paroles des savans ; ces paroles passent de bouche en bouche, et arrivent enfin à se mêler à la tradition toutes défigurées. Mais comme la tradition est tout pour l'ignorant, elles acquièrent alors une importance, à laquelle elles ne pouvaient pas prétendre, et à laquelle leur propagateur même ne visait pas. C'est ainsi que la tradition s'alimente et même quelquefois se modifie.

Toute la science arabe repose sur trois livres : le Koran, qui contient les paroles de Dieu communiquées par l'ange Gabriel ; Sidi-el-Bou-Krari, qui redit les paroles du prophète ; enfin, Sidi-Krélil, qui expose et explique la loi et qui procède des deux

(1) Gouvernement.

premiers. Voilà la base de toute connaissance. En dehors de ces trois livres sacrés, les Arabes en comptent beaucoup d'autres ; mais ils n'ont pas l'importance des trois premiers, et sont sujets à contestation. Ils sont à l'islamisme ce que les écrits des Pères de l'Église sont au catholicisme excellens à lire et à consulter, sans être pourtant doués de l'infaillibilité. Ces trois livres sacrés sont connus des vrais savans, des gens de loi ; un kadi surtout ne marche jamais sans un Sidi-Krélil, mais la plupart des tolbas de montagne n'en savent pas les premiers mots. Toute leur instruction consiste à écrire quelques actes et quelques lettres qu'ils ne peuvent déchiffrer eux-mêmes, et à savoir mieux que le vulgaire les merveilles de la tradition. Ils ont encore une science que partagent avec eux les savans les plus élevés : ils sont médecins et écrivent des djedouels (1) pour préserver de toutes les maladies. Ainsi, non seulement ils guérissent les maux actuels, mais ils préviennent les maux futurs, le tout à l'aide de quelques formules écrites.

La majorité des tolbas, vivant donc dans une ignorance profonde, il en résulte qu'ils ne peuvent rien enseigner de sensé au peuple, et que celui-ci ne sait que ce que la tradition et la superstition la plus grossière lui apprennent. Examinons maintenant les croyances populaires qui ont le plus d'importance pour nous, et qui nous sont les plus hostiles.

La croyance la plus extraordinaire et qui a le plus d'influence sur l'avenir du peuple, et sa manière d'être est celle du Moule-Saâ, c'est-à-dire le maître de l'heure, ou mieux, le dominateur du moment.

Les Arabes vivent constamment dominés par la crainte de l'ar-

(1) Talismans.

rivée d'un envoyé du ciel, désigné par eux sous le nom de Moule-Saâ, qui doit renverser tout ce qui existe, jeter l'humanité dans d'horribles bouleversemens, et établir, pendant quelque temps seulement, une certaine félicité publique, comme compensation à tous les désastres qu'il aura produits, à tous les flots de sang qu'il aura fait répandre. Cette idée effrayante de l'avenir est appuyée sur des prophéties incontestables, et tout Arabe, quel que soit le degré de ses lumières, y croit aussi sincèrement que le plus fervent catholique peut croire à tel point essentiel de son dogme, à la Trinité, par exemple.

Ces prophéties sont de deux sortes : les unes sont écrites, et ne sont généralement connues que des savans; les autres sont simplement transmises par la tradition, et quoique souvent d'origine très-incertaine, sont bien plus répandues et ont bien plus de crédit que les premières.

Sidi-el-Boukrari est le premier des écrivains sacrés qui annonce en termes généraux, mais pourtant suffisamment clairs, l'arrivée d'un homme extraordinaire qui changera tout ce qui existe. Voici cette prédiction telle que la donnent les tolbas.

ياتى رجل من بعضى اسمه على اسمى واسم ابيه على
اسم ابى واسم امّه على اسم امّى يشبهنى فى الخلق لا فى
الخلفة يملى الارض قسطا وعدلاً ۞

« Un homme viendra après moi. Son nom sera semblable au mien ;
» celui de son père semblable au nom de mon père, et le nom de sa
» mère semblable à celui de la mienne. Il me ressemblera par le
» caractère, mais non pas par les traits du visage. Il remplira la terre
de justice et d'équité. »

Rappelons-nous d'abord que Sidi-el-Boukrari ne fait que répéter les paroles de Mohhamed, et qu'ainsi c'est le prophète lui-même qui parle dans cette prophétie. Aussi jouit-elle d'une autorité et d'un crédit immenses : tout musulman y croit comme à son existence. Il est donc bien établi à ses yeux, qu'il est constamment sous le coup d'un bouleversement qui peut éclater au moment où il s'y attendra le moins. Cette prophétie ne dit pas, en termes positifs, que cet homme qui viendra après le prophète bouleversera tout, mais les commentaires des savans le disent d'une manière certaine, et puis, en y réfléchissant bien, la chose ressort du sens même des paroles.

Il est dit que le Moule-Saâ, car c'est lui qui est ainsi désigné, s'appellera du nom du prophète, et que le nom de son père sera le même que celui du sien. Il s'appellera donc Mohhamed-ben-Abd-Alla, puisque le père du créateur de l'islamisme se nommait Abd-Alla. Ceci explique pourquoi tous ceux qui, dans la révolte, ont prétendu au rôle d'envoyé de Dieu, de Moule-Saâ, se sont fait appeler Mohhamed-ben-Abd-Alla. Ce nom était le premier signe de leur mission divine, et, comme du reste, ils devaient, par leur nature même, être inconnus à tout le genre humain, on conçoit qu'ils devaient prendre de très-grandes précautions pour que leurs véritables noms fussent complètement ignorés, dans les lieux où ils exploitaient la crédulité publique. Il n'y a donc pas à s'étonner de toutes ces confusions qui ont régné longtemps sur Bou-Maza et ses émules. Il était en effet difficile de les distinguer, vu leur étonnante mobilité et l'identité de leurs noms.

Le prophète dit que l'homme qu'il annonce ainsi lui ressemblera par le caractère ; les savans en concluent qu'il sera d'humeur fort conquérante, qu'il exterminera bien des peuples et ruinera bien des dynasties. Ce commentaire est, en effet, fort

rationnel; ils ajoutent que puisqu'il doit remplir la terre d'équité et de justice, il faudra d'abord qu'il détruise toutes les iniquités qui y règnent maintenant, et, par suite, mette à mort les auteurs de ces iniquités. Cet autre commentaire, qui est aussi admissible que le premier, implique bien des exécutions sanglantes, bien des têtes coupées. Les hommes iniques, pour les musulmans, sont non-seulement ceux qui commettent des crimes que poursuivent les lois, mais encore ceux qui ne suivent pas les préceptes religieux. Or, comme toutes les générations qui se sont succédées, depuis que l'étendart du prophète flotte, ont toutes enfreint les saints préceptes, et ont commis toutes les abominations possibles dans le sens religieux, malgré les avertissemens des saints personnages qui, de temps à autre, venaient leur reprocher leurs péchés et essayer de les ramener au droit sentier, chacune d'elles a dû vivre et s'éteindre constamment, dominée par un sentiment de terreur, en regardant son avenir. La génération actuelle, ne valant pas mieux que les précédentes, et même au dire de tous les tolbas, valant beaucoup moins qu'elles, doit être tout autant, sinon davantage, dominé par la peur de la vengeance divine.

La prédiction de Sidi-el Boukrari a besoin de certains commentaires, et ne dit rien sur l'époque de l'arrrivée du Moule Sâa. En voici une qui est beaucoup plus implicite, qui donne plus de détails, et qui détermine l'époque de son avènement; c'est celle de Ben el-Benna el Tlemceni.

عام سبعين من القرن الثالث عاشر يخرج رجل اسمه
محمد بن عبد الله من بلاد سوس الاقصا وعدده ستة
وعشر ماية فيطون يدخل مرّاكش وياتى الى فاس

ثم يقدم الى تلمسان وياتى الى وهران ويخليها ويقدم
الى بلاد الجير وهي الجزاير وينزل في متيجة ويبقى
اربعة اشهور ويخلى الجزاير ويقدم الى تونس ويبقى
فيها اربعين عام ويموت

« Dans la soixante-dixième année du treizième siècle, un homme, » nommé Mohammed ben Abd-Alla, sortira du pays de Sous-el- » Akci. Il aura avec lui 1,600 tentes ; il entrera dans la ville de Ma- » roc et ira de là à Fez, il s'avancera ensuite sur Tlemcen, et ira » jusqu'à Oran, qu'il détruira. De là, il marchera sur le pays de la » Chaux, qui est Alger; il campera dans la Metidja, et y restera qua- » tre mois ; ensuite il détruira Alger, ira à Tunis, y restera qua- » rante ans, et mourra. »

On le voit, celle-ci est beaucoup plus claire. L'envoyé du ciel doit venir dans la soixante-dixième année du treizième siècle de l'hégire, qui est celui que comptent maintenant les musulmans. Nous sommes dans la 62e année de ce siècle ; c'est donc dans huit ans, c'est-à-dire en 1854, suivant l'ère chrétienne, que cet instrument de Dieu accomplira sa terrible mission (1). Ben-el-Benna ajoute quelques détails sur la personne même de Moule Sâa. il sera jeune, beau de figure ; il aura des petites lèvres fines, un nez un peu retroussé et un signe particulier au front, à peu près comme une lentille. Il sera, en outre, très instruit et très-versé dans

(1) Sans ajouter plus de foi qu'il ne convient à ces sortes d'indications, nous pensons qu'il sera sage de nous tenir sur nos gardes quand le moment prédit par Ben el-Benna, pour l'arrivée du Moule Sâa, sera venu.

les saintes écritures. Il est impossible d'en dire davantage, puisque le signalement y est (1).

Mais en voici une autre, de Sidi Aïssa el Lagrouati, qui a un caractère plus menaçant et plus lugubre, et qui, pour cette raison, doit avoir probablement plus de poids aux yeux des Arabe :

برح يا برّاح انا شوفت منام البارح ∴ هذا الهوم
الجاى فرح فاتت كُل فرايح ∴ ماشافه عيان الرجل ولدد
يسمح ∴ راه يجينا باى على يد الروم فلبه فاسح ∴ يفوم
لمولاى زين النسب فالبه ناصح ∴ زهاى ونهاى من
حاكوم صالح ∴ برح فول اهداوا من سار دواوا حطّوا
شقّ السبخة المالح ∴ فوق فهر رساوا رومهم من وهران
رحوا ∴ يستعدل السلطان طوع العربان فتال الخيان
سيو فالناس إلا يدبح ۞

« Publie, ô crieur, publie ce que j'ai vu hier en songe.
» La calamité qui viendra est un mal qui surpassera tous les maux
» imaginables ; les yeux n'ont rien vu de pareil, l'homme abandon-
» nera son enfant. Il nous viendra un bey soumis aux chrétiens.
» Son cœur sera dur ; il se lèvera contre mon maître, d'origine no-
« ble, dont le cœur est doux, qui est beau et prudent, et dont le com-
» mandement est juste.

(1) Nous n'avons pas pu nous procurer le passage de Ben el-Benna, qui donne ce curieux détail ; mais nous pouvons affirmer que le signalement du Moule Sâa existe dans la tradition.

» Public, dis : Tranquillisez-vous ; ce qui est arrivé les a dispersés : ils se sont réfugiés derrière l'étang salé, ils sont montés sur la cime dn Kahar ; leurs chrétiens ont quitté Oran.

» Le sultan sera juste et équitable il soumettra les Arabes ; il sera le destructeur des traîtres, un glaive exterminateur pour eux. »

Cette prophétie, ainsi qu'on le voit, a quelque chose de celles de Jérémie, et, comme elles, s'expriment avec un certain mystère, et a besoin de quelques explications pour être bien comprise.

La calamité dont il est question est celle que la guerre que nous avons faite, pour établir notre domination, a dû nécessairement amener dans le pays ; seulement, elle est décrite là avec une exagération toute orientale. Mais il ne faut pas en vouloir à Sidi Aïssa ; un saint musulman comme lui ne pouvait pas s'exprimer d'une autre manière à notre égard.

Le bey soumis aux chrétiens est Sid el Aribi, notre kralifa de la Mina. C'est l'opinion des tolbas qui connaissent cette prophétie et en expliquent le sens. Et il ne le faut pas se le dissimuler, elle est de nature à inquiéter sérieusement ce kralifa, quoiqu'il en puisse dire, et quelles que soient les preuves de fidélité qu'il ne cesse de nous donner chaque jour. Sid el Aribi est jeune encore ; il est à l'âge où un Arabe, qui est surtout dans une position aussi brillante que la sienne, se moque un peu de la religion, et traite assez légèrement ses préceptes, à la manière de nos grands seigneurs d'autrefois. Mais il y a de fortes présomptions pour que ces paroles sacrées réveillent tôt ou tard en lui ses scrupules religieux, et appellent dans son âme le remords et le repentir. Il est à craindre, en effet, que cette prophétie ne se dresse un jour, tout-à-coup devant lui, comme une menace du ciel, et qu'alors il n'es-

saie de se faire pardonner les péchés dont il s'est couvert en nous servant. C'est, du reste, un moment de crise que subissent tous les Arabes dans leurs vieux jours, quand, suivant la loi de la nature, ils commencent à pencher vers la tombe. C'est à ce moment qu'ils sont le plus dangereux ; car un puissant moyen d'expiation étant de faire du mal aux chrétiens, ils sont alors dans de fort mauvaises dispositions envers nous, et sont capables de tous les crimes. Nous ne voulons pas dire pour cela que Sid el Aribi nous trahisse ouvertement un jour ; bien que l'évènement ne fût que très-ordinaire, telle n'est pas notre pensée ; mais il peut très-bien se faire qu'après un certain temps de bons services, il nous salue poliment et aille à la Mecque prier le prophète d'intercéder pour lui et de lui obtenir le pardon de ses péchés. Il ne faut pas nous étonner d'un fait aussi naturel ; les hommes de toutes les religions, depuis le fétichisme jusqu'au catholicisme, ont un moment sur leur déclin, où, devenant peu à peu indifférens aux intérêts de ce monde, ils tournent leurs regards vers cet autre monde mystérieux où ils vont bientôt entrer, et comme la condidition essentielle de tout être vivant est de rechercher le bonheur par tous les moyens possibles, ils s'ingénient de leur mieux pour y obtenir les meilleures places. Mais revenons à notre prophétie.

Le bey soumis aux Français s'élèvera contre celui que Sidi Aïssa appelle son maître, et qui n'est autre chose que le Moule Sâa. Ces paroles ont eu une grande portée dans la crise insurrectionnelle, et ont donné à Bou-Maza un titre à son identité avec l'envoyé du ciel prédit ; ses partisans ont dû les exploiter à son profit avec beaucoup de succès. Et en effet, on sait que Sid el Aribi a combattu d'abord le chérif avec énergie, et qu'il ne lui a cédé le terrain qu'après avoir fait tous ses efforts pour le repousser.

Les paroles qui suivent, ont un à-propos encore plus frappant, et ont dû produire une très-grande sensation, surtout au moment où les évènemens semblaient leur donner raison.

Il est dit que ce qui s'est passé a dispersé les infidèles, qu'ils se sont réfugiés derrière l'étang salé, et de là sur la cîme du Kahar. Or c'est à peu près ce qui a eu lieu. Après l'abandon de son goum, notre kralifa s'est retiré, avec les tribus qui lui restaient fidèles, sur la Mina, sous la protection de notre établissement de Sidi bel Hhacel, et derrière l'étang salé des Akerma. Il ne lui restait plus qu'à continuer sa retraite jusque sur le Djebel Kahar entre Oran et Arseu, pour accomplir la prophétie de point en point. On comprend l'influence immense qu'elle dût donner au chérif, au moment, où après avoir repoussé le général de Bourjoly, des Flittas, où la faiblesse de sa colonne ne lui permettait pas de tenir plus long-temps, il vint se promener en triomphateur dans la plaine du bas Chélif, après avoir en effet rejeté les chrétiens et leurs serviteurs musulmans, derrière cet étang salé dont parle la prophétie. Tous les cavaliers de son goum, alors immense, durent s'attendre à voir d'un instant à l'autre, les infidèles qu'ils tenaient ainsi bloqués, fuir devant eux et se réfugier en toute hâte sur la cîme du Kahar. Ce moment est l'apogée de la carrière de cet homme extraordinaire. La confiance qu'il inspirait alors était telle, qu'il pût conduire ses soldats au pillage des propres douars de Sid el Aribi et de toute la zemala qui l'avait suivi dans sa mauvaise fortune, et cela, sous le canon même de Sidi bel Hhacel, et presque sous les yeux de notre colonne campée à Grelizan.

Il n'y a pas à en douter, la prophétie de Sidi Aïssa el-Lagrouati, a dû être appliquée à Bou-Maza avec succès, et lui-même a dû en tirer un très-grand parti. Mais celle de Sidi el Akredar el Kre-

loufi, que nous allons donner, quoique moins authentique, peut-être que les précédentes, a cependant dû avoir, pendant la révolte, une plus grande portée qu'elles toutes, attendu qu'elle s'applique d'une manière parfaite à Bou-Maza lui-même.

Voici les paroles de Sidi el Akredar :

ياتى شريف حسنى يقوم خلف الواد يقتل
الفرانصة بعساكر الظهرة ۞

« Il viendra un chérif de la race de Hhassem, il s'élèvera derrière
» le fleuve, et tuera les Français avec les soldats du Dhara. »

Cette prédiction, comme on le voit, s'applique on ne peut mieux au chef de la révolte du Dhara. Le fleuve qui est désigné ici est le Chélif, et cela se devine aisément, en voyant dans les paroles qui suivent, que le chérif dont il est question doit tirer ses soldats du Dhara. A la vérité il doit être Hasseni, c'est-à-dire issu de Hhassen le cinquième kalife, fils d'Ali et de Fatima, une des filles du prophète, mais comme il était fort difficile de vérifier la généalogie de Bou-Maza, cette dernière condition importait peu.

Nous pourrions, sans peine, continuer plus long-temps l'énumération et l'examen des prophéties qui ont cours parmi les Arabes, car elles sont très-nombreuses et très-variées. Mais ce travail, qui serait pourtant plein d'intérêt, nous mènerait trop loin, et n'ajouterait pas, du reste, grande clarté à la question qui nous occupe en ce moment. Nous avons cité celles qui nous ont paru les plus importantes, soit par la publicité dont elles jouissent, soit par le crédit que le peuple leur accorde, et la signification qu'elles ont pour nous. La liste de toutes les autres serait vraiment trop

longue, car on peut dire que chaque localité a son prophète. Chaque Kouba (1) que l'on voit blanchir à l'horizon, renferme presque toujours les cendres d'un saint homme, dont les paroles, recueillies par la tradition, sont considérées, dans le pays, comme des oracles, comme autant d'indications pour ce qui doit s'accomplir dans l'avenir. Tous les peuples dans un état imparfait, se sont toujours occupés de l'avenir autant que du passé. De là les sibylles, les augures de l'antiquité et autres manifestations de l'inquiétude de l'esprit humain. Toutes ces infirmités que subit l'intelligence humaine dans son développement, sont choses fort naturelles, et subsisteront dans chaque société, tant que la raison de l'homme ne sera pas arrivée à un point tel, que tout en lui découvrant l'ensemble général de ses destinées véritables, elle puisse le convaincre, d'une manière certaine, que la connaissance des faits individuels lui est définitivement interdite et ne peut-être que le secret de Dieu.



(1) Petite construction surmonté d'un dôme Pointu qui sert de tombeau à un saint, ou à perpétuer un souvenir sacré.

CHAPITRE III.

Digression sur les religions et les prophéties en général. — Sens résumé des diverses prophéties citées. — Caractère qu'elles impriment au peuple. — Connues et admises par les Arabes de toutes les conditions. — Parallèle entre Abd-el-Kader et le Moule-Saâ. — Croyance de l'émir dans le Moule-Saâ



Toutes les religions ont cela de commun, que chacune d'elles tient à prouver son origine divine. Et cela se conçoit : la religion étant la règle de conduite de l'homme envers Dieu, le code des devoirs de la créature envers le Créateur, doit nécessairement s'appuyer plus ou moins sur une révélation divine. Il n'appartient en effet qu'à Dieu d'indiquer quel est le culte qui lui convient, et quelles sont les obligations qu'il impose aux hommes pour ob-

tenir ses grâces et ses récompenses. Un homme qui viendrait dire à un peuple à l'état d'enfance : Voilà ce que Dieu demande de vous, et quiconque enfreindra les préceptes que je vous donne, attirera sur lui la vengeance céleste, cet homme ne serait pas écouté. Qu'il soit un imposteur ou un envoyé du ciel, il doit dire : Voici les paroles de Dieu même, qu'il vous communique par ma bouche, et comme celui qui a une mission divine doit participer à la puissance de Dieu, il devra faire des miracles pour constater l'origine de sa mission. Le christianisme, l'islamisme et bien d'autres religions encore en sont là. Dieu nous garde de vouloir établir un parallèle entre la révélation du ciel, qui a constitué la civilisation chrétienne et replacé définitivement l'humanité dans la voie de ses véritables destinées, et ce dogme confus et barbare, qui ne prêche que la lutte et le désordre, et qui a conduit le pauvre peuple qui le porte à cet état d'abaissement où nous le voyons aujourd'hui ; telle n'est pas notre pensée. Seulement, nous voulons faire remarquer en passant que si le christianisme n'avait que ses miracles pour constater son origine divine, l'islamisme pourrait lui répliquer d'une manière victorieuse ; car il n'existe pas, que nous sachions, une croyance humaine qui en soit plus richement dotée. Les miracles, chez les Arabes, sont les évènemens les plus ordinaires ; il n'y a pas de marabout un peu en renom qui n'en ait fait par centaines. Bou-Maza, qui nous occupe en ce moment, en a exécuté un grand nombre devant la foule qui le suivait. On a vu la queue de son cheval s'illuminer tout-à-coup dans le combat, et lancer des balles sur l'ennemi avec la détonation des armes à feu. A la vérité, nous sommes obligés d'en convenir, nous n'avons pu, malgré tous nos efforts, trouver aucun témoin oculaire de ces faits merveilleux, qui voulût bien nous les attester. Nous en avons entendu un grand nombre nous

dire qu'ils les tenaient de gens dignes de foi, ayant eux-mêmes joui du privilège précieux d'assister à ces manifestations de la mission divine du chérif; mais toutes nos recherches n'ont pu nous faire rencontrer un seul de ces êtres privilégiés.

Toutes ces assertions merveilleuses peuvent pourtant s'expliquer d'une certaine manière. Il se passe dans ces maladies de l'intelligence humaine, quelque chose d'analogue à ce qui se remarque dans certaines maladies des yeux. Quand les yeux sont malades, ou privés pour un moment de la lumière, il leur semble voir, suivant l'impression du moment, des formes étranges et inattendues; de même dans l'enfance des peuples, l'intelligence de l'homme, vivant comme au milieu des ténèbres, perçoit à chaque instant des idées et des faits en dehors des lois communes. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire et de plus inexplicable, c'est le merveilleux de ces prophéties qui, au milieu du vague et de l'ambigu, qui est le propre de ces sortes d'indications dans nos livres sacrés, comme dans les autres, contiennent pourtant des vérités incontestables. Sans doute, on pourra dire qu'elles sont faites après coup, quoique, pour quelques-unes, la chose ne soit pas admissible, mais, dans tous les cas, il y aura encore à expliquer comment l'antiquité toute entière, avec sa civilisation, ses philosophes avancés, présente des phénomènes aussi étranges. Comment expliquer le livre mystérieux de la Sybille de Cumes, déposé au Capitole, qui contenait les destinées de la république, et que le grave sénat de Rome faisait consulter dans les cas difficiles pour éclairer ses décisions? Que dire aussi du philosophe Senèque, qui n'était rien moins qu'un inspiré du ciel, et qui pourtant, dans sa tragédie de Médée, prédit avec la clarté du prophète Daniel la découverte de l'Amérique? Est-ce le résultat d'un pur hasard, où bien Dieu permet-il, en effet, à quelques hommes ex-

ceptionnels, doués d'une grande puissance d'investigation, ou d'une conviction profonde, de soulever les coins du voile qui couvre ses décrets, comme pour les récompenser de leur zèle à rechercher la vérité, quelle que soit la voie, fausse ou vraie, qu'ils suivent pour l'atteindre? Toutes ces questions ne peuvent, quant à présent, nous jeter que dans le vague et l'incertain, et leurs réponses, si elles sont un jour révélées à l'intelligence humaine, sont dans les secrets d'une science plus élevée que la nôtre.

Quoi qu'il en soit des prophéties dont nous avons expliqué le sens, qu'elles soient vraies ou apocryphes, elles n'en ont pas moins une influence immense sur les croyances et le caractère du peuple, et comme telles elles méritent toute notre attention. Peu nous importe, en effet, qu'elles soient authentiques ou non ; l'important pour nous, c'est qu'elles soient considérées comme telles. Nous ne pouvons avoir l'intention d'engager une discussion religieuse avec les Arabes, ni prétendre leur démontrer, à l'aide de notre logique et de nos documens historiques, qu'elles sont absurdes ; nous perdrions notre peine. Toute discussion à ce sujet n'aurait qu'un résultat certain : ce serait de les convaincre encore davantage que nous sommes des impies et des ignorans en matière religieuse ; car, à leur point de vue, il n'en peut être autrement. Ces prophéties sont crues par eux et admises comme des indications certaines de l'avenir ; voilà ce qui est essentiel, voilà ce qui est important pour nous. Maintenant, résumons succinctement leur sens général, et voyons la conséquence que nous devons en tirer.

La première de toutes et la plus incontestable, celle de Sidi el Boukrari, établit, en termes positifs, qu'un homme viendra, après le prophète, à une époque indéterminée, pour renverser tout ce qui existe, et constituer un ordre nouveau. Tous les

Arabes, quel que soit leur genre d'instruction, ont donc suspendu sur la tête comme une autre épée de Damoclès, la menace de l'arrivée d'un être extraordinaire qui bouleversera leur état, leur fortune, et jusqu'au gouvernement existant. C'est là la croyance capitale. Cette croyance, ainsi qu'il est facile de le conclure, ôte à l'Arabe toute confiance dans la durée de la condition dans laquelle il vit, et le jette dans une incertitude incessante sur son avenir.

D'autres prophéties donnent des détails plus circonstanciés sur la venue de celui que le peuple désigne sous le nom de Moule-Sâa. Ainsi, celles de Ben el Benna et de Sidi Aïssa el Grouati indiquent, à elles deux, l'époque de son arrivée, le signalement du personnage, les divers actes qu'il doit accomplir, mais elles ne s'accordent pas sur le détail des évènemens. Aussi, tel qui admet les paroles de Sidi-el Benna, peut rejeter celle de Sidi-Aïssa. Il en est de même des autres que nous avons citées et de celles qui circulent parmi les masses et que nous n'avons pas reproduites. Mais ces contradictions et ces opinions contraires qui circulent sur le Moule-Sâa, ne font qu'ajouter encore à l'incertitude de l'avenir et faire redouter davantage les bouleversemens prédits. Ainsi, celui qui croit aux paroles de Ben el Benna n'est, en définitive, pas bien sûr de n'être pas dans l'erreur, et pense quelquefois que Sidi el Akredar, ou toute autre prophète, pourrait bien avoir raison sur le premier. De cette manière, un Arabe quelconque, quelle que soit du reste sa conviction à ce sujet, doit, à la première nouvelle qu'il reçoit de l'arrivée du Moule Sâa, frémir de tout son corps et l'admettre comme vraie ; car le fait de l'avènement est évidemment plus fort que ses opinions particulières. En admettant même que, dans sa pensée, le Moule-Sâa dût venir dans un autre temps, il pense alors qu'il s'est trompé,

et que telle prophétie qu'il avait rejetée jusque-là comme fausse, est vraiment la bonne, puisqu'elle est confirmée par le fait.

Il résulte donc bien, des idées que nous venons d'émettre, que les Arabes n'ont aucune confiance dans la stabilité de l'ordre social dans lequel ils vivent, et que, bien au contraire, ils s'attendent à tout moment à une brusque révolution qui doit le changer de fond en comble. Il en résulte aussi, et ceci est le fait capital, que les Arabes n'ont aucune confiance dans la durée de notre domination, et que, loin de là, ils ont la conviction intime que nous serons, tôt ou tard, rejetés hors de leur territoire, comme l'ont été les Espagnols. Ayant constamment dans la pensée que nous pouvons quitter leur pays d'un jour à l'autre, il leur est impossible de nous faire une soumission sincère; et en ceci l'intérêt religieux s'accorde avec l'intérêt matériel ou terrestre. Car, non-seulement ils commettent une impiété en se soumettant à l'autorité des chrétiens, mais encore ils attirent sur leur tête toutes les vengeances du terrible Moule-Sâa. Ainsi, la soumission des Arabes envers nous ne peut être, dans le fond de leur pensée, qu'une suspension d'armes.

Après avoir combattu de toute leur énergie pour repousser notre domination, ils se rendent enfin quand les forces viennent à leur manquer, mais ils conservent l'espérance bien arrêtée, que le joug qu'ils sont obligés d'accepter ne pèsera pas long-temps sur eux, et qu'un jour viendra où ils pourront le secouer, avec le secours du ciel, puisque leurs propres efforts sont impuissans. Quelles que soient les protestations de dévouement dont ils nous accablent, voilà ce qui reste dans l'intimité de leur esprit, et toute leur politique envers nous est basée sur l'éventualité d'un renversement prochain de notre autorité. On voit, d'après cela, que leur soumission à notre pouvoir ne peut-être considérée par

eux que comme essentiellement transitoire, et ne peut-être par conséquent que très-peu sincère. L'obéissance à nos ordres est pour eux une condition de l'armistice et pas autre chose.

On pensera peut-être que ces curieuses prophéties, qui donnent à l'Arabe cette déplorable inquiétude de l'avenir, ne sont connues que des gens qui ont reçu une certaine instruction, et sont ignorées par le commun du peuple. C'est une erreur, elles sont aussi répandues que possible. Les Medhhas, sorte de chanteurs historiens, qui ne redisent dans leurs chants sévères, que les faits du passé et les promesses de l'avenir, se chargent de les colporter et de les livrer à la curiosité publique. Dans les marchés, dans les fêtes, à la porte de la tente d'un chef, dans les camps, ils racontent les merveilles prédites aux oreilles du peuple assemblé autour d'eux. Les Arabes aiment essentiellement les merveilles et les prodiges, chacun d'eux, on peut le dire, a les contes des *Mille et une Nuits* dans la tête, bien qu'il n'en ait jamais entendu un mot; les paroles du Medhha sont recueillies par eux comme des oracles et entrent dans leur esprit comme l'air dans le vide. Ils en causent entre eux, les commentent à leur manière, et y ajoutent presque toujours des variantes qui sont très-loin de calmer leur exagération ordinaire. Ainsi, la croyance du Moule Sâa est aussi populaire que possible.

Les Arabes qui nous sont réellement dévoués, et il en existe pourtant, quoique le nombre en soit fort restreint, y croient aussi sincèrement que les autres, et dans leurs momens d'abandon et de franchise, ils l'avouent sans détours. Quand on leur demande comment avec une pareille conviction, ils peuvent se dévouer ainsi à notre cause et braver les vengeances qui les attendent, ils répondent qu'ils nous servent ainsi avec zèle et dévouement, parce qu'ils sont convaincus que nous sommes trop

grands et trop justes pour les abandonner lâchement aux poignards de leurs ennemis, les purs musulmans, quand nous abandonnerons le pays.

Il y a bien aussi une autre idée qui les soutient; c'est qu'il peut fort bien se faire que le Moule Sâa, ne vienne pas de leur temps, et les incertitudes qui règnent sur l'heure de sa venue, leur permettent cette espérance. Hhadj Hhamed, l'agha de l'Ouersenis et Si Mohhamed l'agha des Sebehhas, les deux seuls serviteurs vraiment dévoués que nous eussions dans la subdivision, et qui, pour cette raison, ont été assassinés, répondaient franchement ainsi quand on leur posait la question : si le Moule Sâa vient avant notre mort, eh bien! nous partirons avec vous quand vous quitterez le pays.

De tout ceci résulte une conséquence fort grave; c'est que nous ne pouvons avoir des Arabes dévoués qui nous servent avec zèle, et qui soient incapables de nous trahir, que parmi ceux qui sont disposés à nous suivre, quand les temps seront venus, où nous devons être chassés de l'Afrique et retourner chez nous. Il ne faut pas s'étonner d'après cela, si le nombre de ces serviteurs fidèles est si restreint. En prenant pour base ce que nous connaissons dans la subdivision d'Orléansville, ce nombre n'atteint certainement pas le chiffre de trente pour toute l'Algérie, et encore, pourquoi ne pas le dire franchement? ne donnons nous un chiffre si élevé que pour ne pas choquer trop violemment l'opinion publique, et pour éviter le reproche d'exagération qui nous serait très-sensible.

Mais on dira peut-être qu'il doit y avoir chez le peuple arabe, comme chez tous les peuples du monde, des hommes d'une intelligence supérieure, qui devançant leur génération dans sa marche vers l'avenir, doivent se rire de ces croyances populaires,

comprendre la grandeur de notre mission et avoir foi dans la durée de notre domination.

Nous ne pensons pas que l'état d'abaissement dans lequel se trouve en ce moment le peuple arabe, comporte de pareilles exceptions. Si Mohhamed, l'agha des Sbehhas, qui était sans contredit un des hommes les plus avancés de la génération arabe actuelle, et qui pouvait à juste titre passer pour un esprit fort, puisqu'il avait projeté d'aller visiter la France, habillé à la française, ne pouvait pas lui-même soulever ce couvercle de plomb qui pèse sur toutes les têtes arabes. Quand on le mettait sur le chapitre du Moule Sâa, il commençait la conversation sur le ton de la plaisanterie; on voyait qu'il faisait un effort pour secouer la vieille foi traditionnelle, mais à mesure qu'il citait ses prophéties, sa figure prenait insensiblement un air plus grave, et finissait par atteindre l'expression qui se manifeste devant quelque chose de mystérieux et de sacré. Alors il ne plaisantait plus, son intelligence était étouffée sous ses croyances de taleb, et il terminait en disant : Tout cela est pourtant vrai; et puis après une pause, quand son insouciance et son audace avaient repris le dessus, il ajoutait : Eh bien! tant mieux, si le Moule Sâa vient de notre temps, j'aurai au moins la certitude de voir la France.

On ne secoue pas, en effet, facilement la croyance qui vous a servi de lange au berceau, surtout quand cette croyance vous suit dans la virilité et préside à tous les développemens de votre intelligence. Nous autres qui sommes élevés de manière que l'instruction que nous puisons nous-mêmes dans le monde, dans l'examen de la réalité, écrase immédiatement celle que nous avons reçue dans notre jeune âge, c'est-à-dire pendant le temps où notre esprit acceptait tout ce qu'on lui donnait, nous avons peut-être de la peine à comprendre cette permanence de convic-

tion chez l'Arabe ; elle est néanmoins la conséquence des conditions dans lesquelles il vit. Chez lui, les idées de l'enfance sont celles qu'il retrouve dans le monde à chaque âge de la vie, et l'instruction qu'il acquiert dans l'âge mûr ne fait que les fortifier. Aucune lumière oblique et inattendue ne vient éclairer ses erreurs, et il meurt vieillard avec ses convictions de jeune homme.

Abd-el-Kader, qui est incontestablement le premier homme de la génération arabe actuelle, par son intelligence, son savoir et son audace, croit sincèrement au Moule Sâa, et cette croyance vient souvent le troubler dans les rêves de son ardente ambition. Il sait qu'il n'est en réalité que le représentant de la force matérielle, le Moule Drâ (1), et ne compte sur l'assistance divine qu'au titre de combattant pour la foi. Il sait bien qu'il ne passe pas, aux yeux du peuple, pour un envoyé du ciel, mais seulement pour le chef choisi par lui, dans le but de donner de l'unité aux élémens épars de sa résistance. C'est le représentant de la nationalité arabe qui lutte contre le conquérant et défend sa religion et son pays. A ce titre, il est saint aux yeux des Arabes et mérite tout leur respect et tout leur dévouement ; mais il est soumis à la loi générale qui domine tout chef d'état dans un gouvernement mal constitué. Ses actes sont commentés et jugés par l'opinion publique, et s'ils deviennent trop iniques ou trop oppressifs, il peut, comme tant d'autres avant lui, se faire écraser sous la souveraineté populaire. Aussi, bien des tribus et bien des grands chefs du pays ne se sont pas fait scrupule de lutter contre lui, quand, sous le prétexte de la défense de la religion et du pays, il ne visait qu'à satisfaire son ambition et ses intérêts particuliers. La révolte contre son autorité, quand elle touche à l'op-

(1) Drâ, bras ; moule drâ, le maître du bras, l'homme de la force.

pression, est donc une chose toute naturelle, et qui n'entraîne pas nécessairement la vengeance du ciel. Il n'en est pas ainsi pour le Moule Sâa : celui-ci est l'envoyé de Dieu, c'est l'instrument qu'il choisit pour accomplir ses volontés, et quiconque s'oppose à lui, assume sur sa tête, non-seulement le châtiment des hommes, mais encore la damnation éternelle.

Le Moule Saâ peut commettre tous les actes les plus iniques, il peut même violer les lois et les préceptes religieux, il peut tout changer, tout bouleverser dans les choses de l'ordre moral, comme dans celles de l'ordre matériel, aucune voix ne peut s'élever contre lui, et protester contre ses injustices ou contre ses impiétés, ce serait un sacrilège, car il n'agit que sous l'inspiration divine, et Dieu, évidemment, a le droit de tout refaire et de tout changer. Nous en avons eu un exemple dans ce qui s'est passé sous nos yeux. Bou-Maza, commettait journellement des actes reputés irréligieux et très-répréhensibles. Il mangeait et buvait pendant le Ramadam ; il priait peu et priait aux heures qui ne sont pas prescrites; il prenait des femmes dans les grazias, avait commerce avec elles et ne s'en cachait pas. Il a dévalisé et fait bâtonner Si bel Hhassem, marabout très vénéré de Kalâ, dont il était jaloux, après l'avoir traitreusement appelé sous prétexte de se concerter avec lui ; il a répondu à des gens qui lui réclamaient justice, que pendant quatre ans il abolissait la justice, et que ce n'est qu'après ce temps qu'il la rétablirait ; il a commis enfin toutes les infamies et toutes les impiétés qu'un homme peut commettre au point de vue du musulman, et personne n'a osé protester contre lui. Tout cela a été trouvé fort naturel, et aux yeux de la majorité même, toutes ces infractions aux lois et à la religion étaient une preuve de plus de sa mission divine. C'est une des faiblesses de l'homme; quand une conviction profonde le pénètre,

il arrive souvent que ce qui pourrait la combattre, tend au contraire à la fortifier chez lui.

D'après les considérations qui précèdent, on doit voir qu'il existe une grande différence entre Bou-Maza et Abd-el-Kader. Le premier est le représentant de la volonté divine, le second le représentant de la volonté des hommes; celui-ci doit être par conséquent bien au dessous de celui-là dans l'opinion publique. Il y aurait donc à s'étonner beaucoup de ce que l'envoyé du ciel, le Moule Saâ, ait fait sa soumission au Moule Draâ, l'homme de la force brutale, si les circonstances particulières dans lesquelles ces deux personnages se sont rencontrés ne l'expliquaient suffisamment.

Si Abd-el-Kader et Bou-Maza s'étaient rencontrés dans un pays loin de nous, et où nous ne pouvons agir; dans le Shara, ou bien même dans le Maroc, nul doute que le premier n'eût été vaincu par le second. Une lutte se serait infailliblement engagée entre les deux héros; le peuple eût été pour Dieu, comme toujours, et l'aristocratie, pour le représentant de ses intérêts, c'est-à-dire pour le sultan ; dans ces conditions, il n'y a pas à douter de quel côté eût été la victoire. Le chérif eût bien certainement accompli les prophéties, et Abd-el-Kader, s'il n'avait pas perdu sa tête, eût été forcé de la courber devant lui. Mais devant la grande affaire de la guerre contre les chrétiens, il devait en être autrement. Ces deux hommes ne pouvaient pas en venir aux mains sous nos yeux, sans nous faire la partie trop belle; ils ont compris parfaitement, quelles que fussent les antipathies secrètes qu'ils avaient l'un pour l'autre, qu'il leur était plus avantageux d'unir leurs efforts contre nous, que de les user dans une lutte de rivalité qui eut amené la ruine des deux. Ils devaient donc d'abord s'unir pour nous combattre, quitte ensuite à se disputer le champ de bataille quand il

serait resté en leur pouvoir. Mais, demandera-t-on, pourquoi est-ce Bou-Maza qui a fait sa soumission à Abd-el-Kader, et non pas Abd-el-Kader qui l'a faite à Bou-Maza? La chose est toute naturelle. Bou-Maza, qui avait déjà usé une grande partie de ses forces et de son prestige dans sa lutte contre nous, quand Abd-el-Kader est venu chez les Beni Ouragr, ne pouvait pas raisonnablement se présenter à lui avec le titre de Moule-Saâ; son cortège d'ailleurs ne se prêtait guère à ce rôle en ce moment. Il est venu simplement se soumettre à la seule autorité constituée que les vrais Arabes reconnaissent, et comme ses affaires allaient assez mal alors, il a voulu tirer une nouvelle force de la sanction qu'Abd-el-Kader donnerait à son commandement, et a accepté avec reconnaissance le titre de kralifa, quoique bien au dessous de ses prétentions. Au résumé, c'est nous, qui en gênant son essor et en obsurcissant son prestige, l'avons forcé à se soumettre à l'émir.

Beaucoup de personnes ont pensé jusqu'à ce jour, que toute la question de la conquête se réduisait à vaincre Abd-el-Kader; que celui ci, une fois anéanti, ou repoussé pour jamais du Tell, les Arabes viendraient enfin à nous, et que le calme le plus profond succédant à la guerre, nous n'aurions plus à nous occuper que de la colonisation et de l'exploitation du pays. C'était certainement une illusion bien séduisante, mais c'en était une bien grande.

Ainsi que nous venons de le démontrer, la résistance d'Abd-el-Kader n'est qu'un fait isolé dans la longue résistance que les Arabes opposeront fatalement à notre domination. Quand Abd-el-Kader ne sera plus, un homme venu du désert, du Maroc ou de la Kabilie, viendra, un livre à la main, traînant après lui une invasion de fanatiques, nous culbuter comme un ouragan jusqu'aux portes d'Alger, si nous ne nous tenons pas sur nos gardes. Abd-el-Kader est le représentant de la pure aristocratie religieuse, qui lutte

contre nous, en attendant que l'envoyé du ciel arrive. Son temps est marqué ; il doit quitter le premier rang et se soumettre de gré ou de force dès que le Moule Saâ paraitra.

On pense peut être que ce que nous avons dit de la conviction particulière de l'émir à se sujet, est exagerée, mais un fait seul, en montrera la parfaite exactitude.

Quand Abd-el-Kader apprit l'avènement du chérif dans le Dhara, il ne put contenir son impatience, et écrivit immédiatement à Bel Kobzili la lettre que nous avons transcrite. Celui-ci lui répondit probablement en lui apprenant le véritable état des choses ; il dit sans doute que ce chérif se donnait pour le Moule Saâ et que plusieurs prophéties justifiaient ses prétentions. Abd-el-Kader, dont toute l'inquiétude secrète est précisément l'arrivée de cet être mystérieux, consulta aussitôt ses livres saints pour s'assurer si, en effet, cette heure fatale pour lui était enfin sonnée. Il est probable que les paroles de Ben el Benna furent celles qui le frappèrent le plus, à cause sans doute du rapprochement des dates; il y lut le signalement que nous avons donné, et aussitôt dépêcha deux talebs fidèles pour le vérifier sur la personne même de Bou-Maza. Ces deux messagers rencontrèrent le chérif chez les Cheurfa, au milieu de son camp, ils lui dirent qu'ils étaient envoyés par Abd-el-Kader et lui exposèrent franchement le but de leur mission. Le chef de la révolte se prêta de bonne grâce à l'examen qu'ils firent de ses traits, et découvrit son front comme s'il avait été sûr du résultat qu'ils allaient obtenir. Les deux talebs écrivirent le signalement, se retirèrent, et l'apportèrent à marche forcée à Abd-el-Kader. Celui-ci après l'avoir lu attentivement, sembla revenir d'une anxiété cruelle, et déclara que Bou-Maza n'était pas le Moule-Saâ prédit. Et en effet, la figure du chérif ne correspondait pas parfaitement au portrait donné par Ben el Benna ; il lui manquait

la chose essentielle, le signe naturel au front. Il avait bien un tatouage bleu en forme d'étoile, que les Arabes appellent ouchem, mais il lui manquait la mara, ou signe inhérent à la peau. Le croirait-on? l'absence de cette mara était une des raisons qui faisaient douter certains talebs sur la vérité de sa mission.

Ces détails que nous venons de donner pourront paraître étranges, mais nous répondrons à ceux qui seraient étonnés de voir le sultan des Arabes dominé par de si puériles croyances, de remonter par la pensée vers la fin du 15e siècle, et de se rappeler ce qu'il y avait dans la tête du souverain du peuple, qui devait produire Voltaire, Mirabeau et Napoléon. Nous croyons utile de faire cette observation, parce que nous autres enfans d'une philosophie et d'une révolution qui ont régénéré le monde, nous avons de la peine à admettre le fanatisme et la superstition la plus grossière chez un peuple, dans une condition au-dessous de la nôtre ; et la preuve de cela, c'est que dans nos relations avec ce peuple, nous ne faisons jamais attention à la différence morale énorme qui nous sépare de lui, et qu'avec nos belles idées de liberté et d'égalité devant la loi, nous sommes disposés à le traiter sur le même pied que nos propres concitoyens. Du train dont vont les choses, nous ne serions pas étonnés de voir d'ici à peu, nos provinces arabes représentées à notre tribune nationale par quelques grands chefs indigènes, dont les votes à coup sûr ne seraient pas pour l'occupation étendue. Mais revenons à la question ; nous reprendrons plus tard cette digression quand le moment sera venu.



CHAPITRE IV.

Notre conquête est annoncée par les prophéties. — Paroles de Sidi el Akredar. — Idées des Arabes sur leur avenir. — Origine et aliment du mépris de l'Arabe pour le Chrétien. — Fausseté de ses relations avec nous. — Un trait de son caractère.

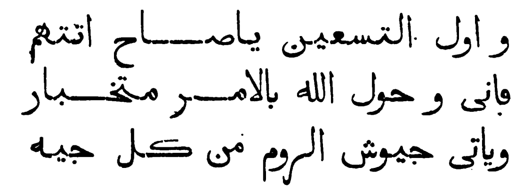


Les Arabes ont des idées parfaitement arrêtées sur leur avenir, leurs livres les en instruisent; ils savent ce qu'ils deviendront et comment ils finiront. On peut dire d'eux qu'ils ont l'histoire de leurs destinées, et qu'ils s'occupent beaucoup plus de cette histoire que de celle de leur passé. Plusieurs de leurs marabouts ont annoncé notre conquête, et les hommes instruits prétendent

savoir les détails des opérations que nous devons faire dans le pays (1).

Le plus remarquable des écrivains sacrés qui parlent de nous, est sans contredit Sidi el Akredar. Ce qu'il dit est vraiment curieux et mérite d'être cité. Nous élaguerons, bien entendu, dans cette citation, tout le nuageux ordinaire aux prophètes, pour ne rapporter que les versets les plus clairs et qui parlent de nous d'une manière certaine. Sidi el Akredar, n'a rien à envier, pour le lugubre et le ténébreux, au chantre des malheurs de Sion, et ce qu'il dit des calamités qui doivent fondre sur le peuple arabe, peut dignement figurer à côté des lamentations de Jérémie. Le lecteur nous saura sans doute gré de lui faire grâce des passages obscurs et lugubres, pour ne lui présenter que ceux qui méritent de fixer notre attention par leur clarté et le rapport qu'ils ont avec notre domination.

Voici ces passages tels que les talebs nous les ont donnés :



(1) Cette croyance dans un avenir parfaitement défini, est du reste conforme en tous points aux principes du dogme du fatalisme. L'idée fondamentale de ce dogme, c'est que tous les événemens de ce monde s'enchaînent suivant certaines lois qui sont le secret de Dieu. Tout ce qui doit arriver étant arrêté d'avance, il est naturel que le musulman attribue aux saints personnages qui reçoivent des inspirations du ciel, la faculté de découvrir une partie de ces lois qui régissent les choses humaines. De là, la confiance sans bornes qu'il accorde aux prophéties ; de là aussi la consolation qu'il trouve dans ce mot stupide et ennemi de tout progrès : *mekelsoub, c'était écrit.*

تضيق بنا تلك المهـابة والفرا
وياتون بالاجنـاد من كُل جية
رجــالا ور كبا يشفــون الجرا
وينز اعلى الجــر بخيش كانه
ضرام لهيـــب اوشرار قطايرا
وتاتى جيوش الــروم من نحو ارضهم
سيفد مهم سهم مـــلك مومرا
وتاتى بلاد الفرنج يا صاح كلها
بلاراحة تـرجى ولا الا مرينـصرا
يسيل بها سيلا عظلمـــا كاوهم
كثايب رمـــل بالـريح تبعثوا
ومن صورها الشـــر فى تدخل
ترا الروم تاتى پى الفوارب كلها
وفس فسيس الـــروم والامر مشهرا
هنـــاك ترا الروم ترشيش نـرعهم
هناك تطلب ارض الفروان وان تخبر

اذا جاش جيش الروم والامر مشهرا

وذاك من بعد خروج الروم للجزاير

وياتون اليهـــا وينعبر فوا اخرا

ويملكون عر بانها بامر الله مقدرا

يكون بنات الملك في دار صبره

ويظهر ثاير جبل الذهب من بعده

ويملك سنين كيف شاء الله وقدرا

تضيق بـه المعمور من كل فا طن

من المشرق ثم المغرب يا صاح لوترا ۞

« Leur arrivée est certaine dans le premier du 90e, car par la puissance de Dieu je suis instruit de l'affaire. Les troupes des Chrétiens viendront de toutes parts; les montagnes et les villes se rétréciront pour nous. Ils viendront avec des armées de toutes parts; fantassins et cavaliers, ils traverseront la mer.

» Ils descendront sur la plage avec des troupes semblables à un incendie violent, à une étincelle volante.

» Les troupes des Chrétiens viendront du côté de leur pays; certes, ce sera un royaume puissant qui les enverra.

» En vérité, tout le pays de France viendra. Tu n'auras pas de repos et la cause ne sera pas victorieuse. Ils arriveront tous comme un torrent pendant une nuit obscure, comme un nuage de sable poussé par les vents.

» Ils entreront par sa muraille orientale.

» Tu verras les Chrétiens venir tous dans des vaisseaux.

» Les églises des Chrétiens s'élèveront, la chose est certaine; là » tu les verras répandre leur doctrine.

» Si tu veux trouver protection, va dans la terre de Kaïrouan, si » les troupes des Chrétiens s'avancent, et c'est une chose certaine. » Et cela après l'expédition des Chrétiens contre Alger, ils vien- » dront à elle et se répandront de nouveau. Ils domineront ses » Arabes par l'ordre tout puissant de Dieu; les filles du pays seront » en leur pouvoir.

» Après eux paraîtra le puissant de la montagne d'Or; il règnera » plusieurs années selon que Dieu voudra et ordonnera. De tous » côtés les lieux habités seront dans l'angoisse, de l'Orient à l'Oc- » cident; en vérité, si tu vis, tu verras tout cela. »

Comme on le voit, ces paroles annoncent d'une manière positive notre arrivée, et donnent des détails curieux sur ce que nous ferons. L'époque de notre invasion est la seule chose qui ne puisse pas s'accorder; car, en s'y prenant de toutes les manières, soit que l'on compte par année, soit que l'on compte par siècles, il est impossible d'obtenir l'année 1345 de l'hégire où nous sommes entrés à Alger. Les savans disent, à cette objection, qu'il faut qu'une erreur ait été commise par les copistes qui ont reproduit le manuscrit de Sidi-el-Akredar; car il ne peut pas leur venir un seul instant dans la pensée que ce soit Sidi-el-Akredar qui ait lui-même commis l'erreur.

Nous devons occuper complètement le pays, la chose est certaine. Nous pénétrerons dans Alger par la muraille orientale; c'est bien ainsi que la chose a eu lieu; nous bâtirons des églises et nous répandrons notre doctrine; les efforts de M. Dupuch sont là pour donner raison à cette partie de la prophétie; les filles du pays seront en notre pouvoir; quiconque a traversé la rue de la Casbah sait que la chose n'est que trop vraie.

Les divers renforts venus de France, après nos premières opérations, sont aussi clairement annoncés. Il est donc impossible, à un bon musulman, de ne pas considérer ces paroles comme réellement inspirées par Dieu. Quant aux petites inexactitudes qui s'y rencontrent de temps en temps, le vrai croyant a pour elles une réponse toute prête : les copistes se sont trompés. Quand le sens devient si obscur qu'il est impossible de le saisir, il se dit humblement que Dieu lui a refusé les lumières nécessaires pour le comprendre, et c'est probablement ce que Newton et Bossuet se sont dit aussi, quand leur génie échouait devant l'Apocalypse.

Après nous, arrivera le puissant de la montagne d'Or, qui doit nous chasser et nous renvoyer dans notre pays. Ce puissant de a montagne d'Or, ainsi qu'on l'a déjà deviné, n'est autre chose que le Moulé Saâ, le sultan exterminateur des infidèles et le régénérateur de la foi. Sidi el Akredar annonce aussi plusieurs autres puissans, qui doivent venir pendant notre occupation lutter contre nous et nous créer des embarras. Ces soutiens de la foi musulmane, qu'il désigne sous le nom de *Tsaïr* (puissant, fort), doivent se soutenir entre eux, produire, en nous combattant, de grands bouleversemens dans le pays, et attirer sur lui de grandes calamités. Cette partie de la prophétie, que nous ne reproduisons pas parce qu'elle est trop obscure, se rapporte parfaitement à la crise passée. Bou-Mazà, tous les chérifs qui ont paru, et Abd-el-Kader même, seraient ces Tsaïrs annoncés. Ceux qui pensaient d'abord que Bou-Maza était le Moulé Saâ, se consolent maintenant en disant qu'il est un simple Tsaïr, et leur foi dans les prophéties n'en est pas ébranlée.

Ainsi donc, notre domination est prédite et doit durer un certain temps qui n'est pas défini. Les opinions des savans varient

sur sa durée, et tous se livrent à de profondes recherches pour éclairer leurs convictions à ce sujet. Tous ces fanatiques attendent dans la solitude et loin de notre contact impur, les yeux fixés sur leurs livres, l'heure qui doit sonner notre défaite et notre expulsion.

Le Moulé Saâ, après nous avoir chassés, nous succède dans le gouvernement du pays. Son règne doit durer 5, ou 7, ou 9 ans, suivant le dire des talebs. Après quelques années de paix et de prospérité générale qu'il aura produites, en compensation des calamités qui auront payé son avènement, d'autres calamités, encore plus grandes que toutes celles qui auront frappé le peuple arabe, viendront fondre sur lui. Jadjoudjaoumadjoudja paraîtra alors. Jadjoudjaoumadjoudja est un peuple innombrable de sauvages que Sidna Kornin a enfermés entre deux montagnes de pierre, et qu'il a scellés sous un grand couvercle de fer. Quand ce couvercle de fer aura été suffisamment rouillé par le temps, les prisonniers, qui ne cessent de le secouer, finiront par vaincre la résistance qu'il leur oppose et feront irruption dans le pays. On verra alors une dévastation à nulle autre pareille : quand ils passeront près d'un fleuve ou d'un étang, ils en boiront toute l'eau d'un trait et le mettront à sec ; quand ils traverseront un champ ou un verger, ils en mangeront non-seulement tous les fruits, mais encore toute la végétation de quelque nature qu'elle soit. On comprend qu'en agissant ainsi, ils réduiront bientôt le pays à n'être plus qu'un désert. La calamité sera alors arrivée à son comble. A ce moment, Jésus-Christ, que nous avons la naïveté, au dire des talebs, de croire mort, et qui a été seulement enlevé au ciel, descendra sur la terre et exterminera tous les Jadjoudjaoumadjoudja. Leurs cadavres couvriront le sol, et comme, en pourrissant, ils produiraient infailliblement la peste, Dieu enverra du

ciel d'énormes oiseaux qui auront pour mission de les enlever et de les jeter bien loin dans la mer. Le Christ règnera alors dans toute sa majesté et fera goûter aux Arabes une félicité jusque là inconnue. Malheureusement, ce bonheur ne durera pas longtemps : Sidna Aïssa, après un règne de courte durée, ira mourir à la Mecque, et après lui, les hommes périssant sans se reproduire, la race humaine s'éteindra insensiblement et la fin du monde arrivera. Voilà la croyance générale des Arabes sur leurs destinées. On voit que c'est un produit confus de quelques passages de la Bible. Jadjoudjaoumadjoudja ne peuvent être que Gog et Magog, jouant ici le rôle de l'Antéchrist, qui, suivant le prophète Daniel, doit couvrir la terre de crimes et d'impiétés et précéder le deuxième avènement du Christ.

Avec de pareilles idées, l'Arabe ne doit espérer aucun bonheur sur la terre et doit trouver tout naturel le sanglant désordre dans lequel il vit. Ceci est un trait funeste et capital de son caractère, car il nous ôte presque l'espoir de nous l'attacher par le bonheur que la domination d'un peuple civilisé comme le nôtre doit nécessairement lui apporter. Les Arabes, ainsi que tous les êtres vivans, aspirent au bonheur de toutes leurs forces ; mais qnand ils l'ont goûté quelque temps et qu'une cause légère de désordre vient les agiter, on dirait qu'ils se rappellent tout à coup leurs terribles destinées, et ils s'y précipitent aveuglément, comme poussés par un instinct fatal. Dans ses rapports avec nous, ces tendances déplorables tirent un nouvel aliment de la haine et du mépris traditionnels que tous les musulmans nourrissent contre les chrétiens.

Il est impossible que le principe musulman, qui a disputé la domination du monde au principe chrétien, ne conserve pas pour lui une répulsion invincible. Cette répulsion, en quelque

sorte originaire, n'a pu que grandir dans le cours des siècles, toutes les fois que les peuples qui les représentent ont été en contact.

Les Arabes, dans les premiers élans de leur foi primitive, sont venus nous envahir, et, sans la vigueur de l'homme de génie qui gouvernait alors la France, il est probable que douze siècles plus tard nous ne serions pas venus recommencer la lutte dans leur propre pays. La raison qui les avait poussés sur nous, l'enthousiasme de la foi, produisit la grande crise des croisades, la plus extraordinaire qui ait agité le monde chrétien. Huit échecs successifs, en deux siècles, nous forcèrent à la retraite, et le christianisme, retiré dans ses limites naturelles, dût renoncer à la lutte, comprenant en quelque sorte instinctivement, que la religion qui proclame la fraternité des hommes, ne pouvait pas, sans renier son principe, se propager à travers le monde à grands coups d'épée. Le christianisme renonça aux croisades, et créa des missions ; il entra dans les voies évangéliques qui lui étaient tracées. L'islamisme prenant sa retraite pour une défaite complète, osa, plus tard, venir l'attaquer presque chez lui, et commença cette guerre de corsaires, qui est la plus grande honte que la chrétienté ait eu à subir. On vit alors des états puissans comme la France, l'Espagne, et qui le croirait, l'Angleterre, qui aspire à la souveraineté des mers, payer un tribut annuel au chef de ces corsaires, au pacha d'Alger. Charles-Quint, l'empereur puissant, qui commandait aux deux Mondes, veut secouer le joug honteux qui pèse sur la chrétienté tout entière, et il échoue misérablement devanl le repaire des forbans.

De cette époque néfaste date le mépris du musulman pour le chrétien, mépris, osons l'avouer, justement mérité. Avant, c'était la haine : dans les luttes précédentes, les défaites et les suc-

cès s'étaient équilibrés des deux parts, l'expulsion de l'Espagne avait contre-balancé nos croisades; mais notre honteuse faiblesse devant ces voleurs de mers qui emmenaient nos pères esclaves à Alger, mais le rôle mesquin et timide de l'occupation espagnole, durent ajouter infailliblement le mépris à la haine, et c'était justice. A cette époque de honte pour nous, les Arabes parlaient des chrétiens comme ils parlent à présent des nègres, leurs esclaves, et probablement avec plus de dédain ; car le nègre, s'il est vil, est au moins musulman. Nous étions les égaux des juifs, et, en effet, dans l'esprit des Arabes, le terme de roumi a été et est encore, pour bien des gens, tout aussi injurieux que celui d'ihoudi. L'agha Ben Zitouni a voulu, sous nos yeux, frapper une amende de cinquante douros à un homme des Sendjes, qui avait osé l'appeler chrétien, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous sommes parvenus à lui faire comprendre toute l'impertinence de son indignation.

A cette époqne malheureuse, les petits enfans jouaient sous lenrs tentes avec les débris de certains objets français, pillés par les corsaires et répandus ensuite dans le pays par les colporteurs arabes ; et quand ces enfans demandaient d'où leur venaient ces jouets, leur mère leur répondaient qu'ils avaient été pris aux chrétiens, et leur première pensée était un mépris pour ce peuple qui se laissait ainsi prendre tout ce qu'il avait. L'homme, au berceau, commençait donc à nous jeter le dédain, et à mesure qu'il grandissait, les préjugés religieux développant peu à peu ce premier germe, finissaient par produire l'antipathie et la haine à leur plus haut degré.

Maintenant, pendant notre domination, où bien des causes qui inspiraient ces sentimens hostiles ont disparu, d'autres circonstanees viennent, dans le secret de la tente, nous rendre odieux et

défigurer notre caractère. L'Arabe, quoique fort malheureux en cet endroit, est pourtant fort jaloux sur ses droits conjugaux. Le sentiment de la pudeur, qui est le parfum de la femme civilisée, étant inconnu à la femme arabe, il essaie de contenir ses déréglemens par la terreur. Pour se préservér de ses voisins, il ne compte que sur son fusil ; mais pour se préserver de nous, il tâche de nous rendre un objet d'horreur. Il raconte donc à sa volage moitié que nous buvons du sang comme des tigres, que nous égorgeons les femmes et les petits enfans, et que nous mangeons leurs membres tout crûs. La moitié n'en croit peut-être rien, mais l'enfant qui écoute ouvre toutes ses oreilles, et ne perd pas un mot de tout ce qui se dit. Ces horribles mensonges se gravent dans son esprit, et lui laissent une impression tout aussi fâcheuse que le jouet dont nous parlions tantôt. Pour lui, nous sommes les ogres de nos fables, et il ne faut pas s'étonner qu'il se sauve à notre approche en poussant des cris de terreur.

C'est ainsi que l'Arabe, tout en voulant préserver sa tente d'un affront qui, quoique extrêmement commun, n'en est pas moins fort affligeant, perpétue dans ses enfans les sentimens d'hostilité et d'antipathie qni l'animent contre nous. Il obtient ainsi deux résultats qui lui sont également chers ; le secret dela famille et la transmission de la haine du nom chrétien.

Dans sa nature et dans ses relations avec les siens, l'Arabe ment toujours et ne dit la vérité que par accident, et en quelque sorte par hasard. On doit juger, d'après cela, quel doit être le genre de nos relations avec lui. Nous trahir et nous mentir sont, non-seulement deux choses qui sont dans son caractère, mais deux actes extrêmement louables devant sa conscience. Il est fier d'une mauvaise action commise contre nous, comme un Français peut l'être, d'un trait d'esprit ou d'un acte de bra-

voure. Dans ses relations avec nous, il ne peut donc apporter que perfidie et trahison, et l'histoire de nos seize années d'occupation est là pour le témoigner d'une manière éclatante. Malheureusement, il est dans notre caractère d'être extrêmement confians et de croire assez volontiers à ce qu'on nous dit ; c'est un grand défaut, parce qu'avec les Arabes, la première qualité indispensable à quiconque a des relations avec eux, est de ne jamais croire un mot de ce qu'ils racontent. Il faut, pour découvrir la vérité au milieu du déluge de mensonges dont ils l'inondent, employer la méthode connue en topographie, sous le nom de méthode de recoupement. Ce n'est qu'en prenant plusieurs indications diverses, et partant de sources étrangères qu'on peut, à l'aide de leur coïncidence, s'assurer de l'exactitude d'un fait.

Un Arabe, que l'on consulte sur la meilleure route à prendre, commence à se consulter lui-même sur celle qui lui convient le mieux, et, pour le plaisir de manger une figue de Barbarie, ou de boire une jatte de leben dans un douar ami, il ne se fait pas le moindre scrupule de jeter une armée entière dans des ravins inextricables, et dont elle a beaucoup de peine à se tirer.

Nous pensons avoir maintenant suffisamment fait apprécier la largeur de l'abîme qui nous sépare de l'Arabe, et nous allons, par un dernier trait, essayer d'en sonder toute la profondeur.



CHAPITRE V.

Des confréries religieuses. — Exemple de quelques influences religieuses. — Hostilités entre l'ordre des Moulé Taïéb et celui des Moulé Abd-el-Kader. — El Hhadj el Arbi, chef des Moulé Taïéb. — Un mot sur le Maroc. — Un mot sur Shhara et la Kabilie.



La population du nord de l'Afrique se divise en plusieurs confréries religieuses. Les plus importantes et les plus nombreuses sont celles de Moulé Taïéb et de Moulé Abd-el-Kader. Le chef de la première, el-Hhadj el-Arbi, a son siége à Ouezan, ville du Maroc, à 22 lieues environ de Fez ; le chef de la seconde a le sien à Alexandrie, la capitale même de l'Egypte. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de l'organisation et des statuts de ces di-

verses confréries, ce travail serait trop long et demanderait une étude particulière ; nous allons seulement nous occuper du rôle qu'elles jouent dans la lutte du peuple arabe contre ses conquérans, et de l'action qu'elles exercent sur lui dans ses rapports avec eux.

Ce qui distingue ces confréries au point de vue religieux, c'est d'abord le dzeker (1), c'est-à-dire les paroles qui doivent être dites sur le chapelet, puis le nombre et la variété des prières, et enfin certaines pratiques de piété particulières. Le dzeker est donné aux krouans (2), membres de la confrérie, par leurs chefs respectifs ou par leurs correspondans, que les Arabes appellent moukedam (3). Ce dzeker est un secret, ainsi que les instituts de l'ordre; c'est, en quelque sorte, le mot d'ordre des krouans et ne doit être divulgué par eux sous aucun prétexte.

Ces confréries prétendent n'avoir aucune relation avec les choses politiques, et affichent, à cet égard, la même hypocrisie que les membres de la société de Jésus dans notre pays. Elles prétendent que les affaires de ce monde ne les regardent point, et tout en feignant de ne pas s'en mêler, elles y prennent la part la plus active qu'elles peuvent. C'est l'histoire de toutes les institutions religieuses; elles commencent par ne s'occuper que du ciel, et finissent par viser à l'envahissement de la terre. Il ne faut pas trop en vouloir aux hommes de religion de rechercher avec ardeur le gouvernement des autres; la plupart d'entre eux agissent probablement dans un but louable. Croyant être les seuls à connaître la vérité, et à suivre les voies tracées par Dieu, il est bien naturel qu'ils es-

(1) vient de dzeker, mentionner.
(2) Krouan, pluriel de kro, frère.
(3) De kedem, s'avancer, el-moukedam, celui qui est avancé à la place d'un autre, le représentant.

saient de diriger eux mêmes les sociétés dans leurs marches vers l'avenir. Il n'est pas extraordinaire que les gens qui croient représenter Dieu, désirent dominer partout, et à notre sens, Grégoire VII, sans compter son génie, avait sur ses prédécesseurs l'avantage d'être beaucoup plus logique qu'eux tous. Malheureusement, les personnes et les institutions qui ont la prétention de représenter la divinité, en arrivent à se mettre si bien à sa place, dans les choses de ce monde, que l'opinion publique, qui reconnait la supercherie, finit par les écraser ou les repousser suivant la résistance qu'elles opposent. C'est donc une tendance générale, inhérente à la nature humaine, et les confréries arabes, malgré leur apparente humilité et leurs protestations à ce sujet, se mêlent au contraire aux affaires de cette terre avec beaucoup d'ardeur. Du reste, comme la lutte contre les chrétiens est une affaire essentiellement religieuse, on ne peut guère, en bonne justice, leur reprocher d'y prendre une part active.

Les membres des confréries religieuses ont des relations intimes avec les zaouïas (1) de marabouts, bien qu'ils diffèrent de beaucoup de ceux-ci. Les marabouts, quoique de race sainte, peuvent néanmoins aller à la guerre, commander des hommes armés, porter eux-mêmes des armes, comme notre kralifa Sidi el Aribi, par exemple, tandis que les krouans d'une confrérie ne doivent jamais aller au combat, et ne peuvent porter des armes que par exception, et quand ils craignent pour leur vie. Il n'ont, du reste, jamais besoin de se défendre ; respectés par tout le monde, ils peuvent, sans crainte, visiter deux camps ennemis. Leur faire du mal est un sacrilège qui attire aussitôt sur la tête du coupable la vengeance du ciel. Il perd un œil, il devient

(1) Réunion, douar de marabouts qui prennent ainsi le nom de zouas.

sourd, il se casse une jambe, il lui arrive enfin nécessairement un malheur, dont la gravité dépend de la sévérité du saint qui le punit.

Beaucoup d'entre eux sont savans, et s'adonnent à l'éducation des enfans. D'autres, d'un ordre plus élevé, n'apprennent plus à lire; ils se livrent à des travaux plus difficiles ; ils expliquent les livres saints aux jeunes gens qui ont déjà vaincu les difficultés de la lecture et qui recherchent une instruction plus étendue.

Ceux qui se livrent ainsi à l'instruction publique ont une influence immense; ils ajoutent au prestige que tout homme religieux et savaut a devant les Arabes, l'ascendant du maître qui instruit. Si Bel-Kassem, notre kadi à Orléanville, qui est un petit moukedam de la confrérie de Moulé Abd-el-Kader, est dans cette condition, et joint au titre de savant, de kadi et d'instituteur, une grande influence sur la tribu des Beni-Rached, qui est la sienne. Pendant le gros de l'insurrection, le jour où toutes les tribus se ruèrent sur Orléanville à la suite de Bou-Maza, Si Bel Kassem, sur le seuil de son gourbi, arrêta d'un geste les hommes armés de sa tribu, quc leur kaïd, Ben Samets, conduisait au rendez-vous général. Si Bel-Kassem est du reste un des Arabes les plus avancés de la vallée du Chélif ; il n'a jamais cru que Bou-Maza fût le Moule Sâa, et a, sur ce dernier, des idées particulières qu'il a puisées dans ses livres, et qui le rassurent pour toute sa vie durant. C'est cette circonstance, il n'en faut pas douter, et non pas son amour pour nous, qui l'a engagé à nous servir ainsi.

Ben-Marabout, le cheikh des Bessenes, qui, dans l'ordre de Moulé-Taïéb, joue le même rôle que Si-Bel-Kassem dans celui de Moulé Abd-el-Kader, mais dans un rang beaucoup plus élevé, puisqu'il correspond directement avec l'empereur du Maroc et avec Hhadj-el-Arbi, exerce sur les Beni-Ouragr la même in-

fluence que Si-Bel-Kassem sur les Beni-Rached. Quand Abd-el-Kader était sur les limites mêmes de sa tribu, et la menaçait d'une invasion prochaine, Ben-Marabout a osé venir en plein marché protester contre celui qu'il appelait le Moule Drâ, le sultan de la force brutale, et déterminer les Beni-Ouragr à le combattre, s'il pénétrait sur leur territoire. Mohhamed-Bel-Hhadj, l'agha des Beni-Ouragr, qui avait bonne envie d'aller à l'émir, précisément parce que celui-ci avait voulu lui couper la tête, et qu'il avait grand'peur de lui, n'a pu résister aux ordres de Ben-Marabout, qu'il appelle son seigneur, et dont il baise le bas du burnous quand il l'approche, tout agha qu'il est. C'est qu'en effet Ben-Marabout est le représentant de la race des marabouts de Bessenes, qui sont seigneurs des Beni-Ouragr, et ajoute à l'autorité que sa dignité de moukedam lui donne, celle qui s'attache à la distinction de sa naissance. Ceci explique maintenant les oscillations et les incertitudes sans nombre qu'a manifestées le vieux Mohhamed-Bel-Hhadj, entre nous qu'il aime fort peu et qu'il ne craint pas, et Abd-el-Kader, qu'il déteste, mais dont il a grand peur. Nul doute qu'il serait allé à lui sans la manifestation de Ben-Marabout, qui lui-même avait reçu des instructions dans ce sens, par le chef de son ordre, Hhadj-el-Arbi.

Les membres des confréries qui, comme nous l'avons déjà dit, sont presque tous savans, conservent le dépôt sacré des livres et des traditions. Ils expliquent le sens mystérieux des prophéties, et convaincus de leur vérité, ils attendent avec confiance que le moment de notre expulsion soit venu. Dans la conviction que cet évènement s'accomplira un jour, ils se gardent de toute communication avec nous, voulant avant tout paraître sans reproche devant le Moulé Saâ. Leurs intérêts matériels peuvent en souffrir, mais ce sacrifice ne peut être qu'une cause de satisfaction

devant leur conscience. Ces hommes sont nos plus dangereux ennemis ; la réputation de pureté et de sainteté qui les entoure, leur donne un grand ascendant sur les autres ; et comme ils n'emploient leur autorité et leur crédit qu'à nous combattre sourdement dans l'opinion publique, ils nous font un mal d'autant plus dangereux que nous en ignorons la source. Ils nous étreignent de toutes parts dans un vaste réseau de haine et de conspiration : ce sont eux qui font parler les derouiches (1) contre nous, qui, suivant les circonstances, répandent telle ou telle prophétie qui nous est hostile ; ce sont eux qui font circuler tous ces bruits menteurs sur nos actes, qu'ils défigurent, et sur nos quelques revers dont ils décuplent l'importance. Ils font passer, avec une rapidité extraordinaire, les lettres incendiaires de l'émir ; c'est à eux que ses courriers arrivent, et ceux-ci reçoivent toujours, pour leur peine, une bonne diffa (2) et de bons douros. Ces lettres sont du reste des sources considérables de bénéfices pour ceux qui les apportent. Bien des fanatiques, dans leur enthousiasme religieux, les paient jusqu'à dix douros. Tous ces courriers mystérieux qui nous échappent et qui nous glissent entre les doigts comme des anguilles, réalisent à ce métier des sommes considérables, et ont de plus l'avantage d'être bien reçus partout. Nos chefs indigènes, les plus élevés, et même ceux sur la fidélité desquels nous comptons le plus, font comme les autres, et croiraient commettre une profanation en arrêtant, ou seulement en recevant mal, le messager porteur du saint cachet de celui qui combat pour la religion.

Ce sont les membres de ces confréries qui font arriver à desti-

(1) Derouiches, fanatiques qui renoncent aux richesses et acceptent la pauvreté pour se livrer plus librement au service de Dieu. Ils sont généralement inspirés et prophétisent.

(2) Diffa, hospitalité, cadeaux et repas que les Arabes offrent à leurs hôtes.

nation, les secours que les fidèles envoient à l'émir, ou à tout autre défenseur de la foi qui lutte contre nous; et ces secours sont plus considérables que nous ne pourrions le penser. Enfin, ce sont eux, en un mot, qui centralisent les correspondances, les offrandes, qui alimentent la haine du chrétien, qui sont l'âme des conspirations, et qui, un beau jour, quand la lutte s'engage contre nous, apparaissent tout-à-coup au milieu des groupes hostiles, comme des étendards jusques là cachés, qui nous semblent flotter au vent pour la première fois.

C'est ce que nous avons eu l'occasion d'examiner, dans la grande agitation dont nous avons été témoins. Des hommes qui nous étaient inconnus, ont surgi soudain de l'obscurité dans laquelle ils échappaient à nos regards, sont venus tout d'un coup aux hautes charges du parti de la révolte, et ont été, à notre grand étonnement, entourés aussitôt du respect de la foule, et investis de l'autorité la plus absolue. Ces hommes, tels que Oulid-el-Hhadj-Saïd, chez les Beni-Rached, el Hhadj-Bou-Ali, chez les Medjadja, Bou-Touala, chez les Ouled-Kosseïri, Abd-el-Kader-Bel-Kobeli, chez les Mediouna, et tant d'autres qu'il serait trop long de citer, dont nous ignorions même les noms, sont venus au-devant de Bou-Maza, dès qu'il a paru, armés de toutes pièces, donnant à croire qu'ils étaient préparés depuis long-temps à la lutte qui allait s'engager. Celui-ci les a reçus comme de vieilles connaissances, leur a donné l'investiture de kralifa, et ces hommes, jusque là perdus dans la foule, ont joui aussitôt de pouvoirs extraordinaires, et se sont mis à commander comme s'ils n'avaient jamais fait que ça dans leur vie; puis, à l'aide de leurs affidés et de leurs frères, ils ont répandu l'insurrection dans le pays avec la rapidité de l'incendie.

Il est inutile de le dire, ces confréries religieuses sont hostiles les unes aux autres; nous avons eu des exemples de cette hosti-

lité, même dans nos sociétés chrétiennes ; l'homme n'étouffe pas complètement ses passions, quand il revêt le froc. Ainsi, celle de Moulé-Taïéb, qui domine dans le Maroc, et celle de Moulé-Abd-el-Kader, qui devient plus puissante en s'avançant vers l'est, luttent entre elles, suivant leurs moyens et suivant les circonstances. Le père d'Abd-el-Kader, el Hhadj-Mahhidin, était le grand moukedam de la seconde, et cette circonstance peut expliquer l'antipathie et l'inimitié qui séparent l'émir de el Hhadj-el-Arbi, et, par suite, de l'empereur lui-même. Peut-être bien qu'au fond de cette répulsion que l'état constitué du Maroc éprouve pour lui, y a-t-il autant de haine de moines que de haine de rivaux.

El Hhadj el Arbi, le chef des Moulé Taïéb, exerce une influence immense sur les populations du Maroc et sur celles de l'Algérie. C'est un saint, c'est, pour les musulmans, le représentant de Dieu sur la terre. On raconte qu'il a une mule qui sert à ses ancêtres et à lui depuis plus d'un siècle, et qui ne marque jamais plus de quatre ans. Il a le don de miracles, et les fidèles ne tarissent pas sur les merveilles qu'il exécute journellement. Du fond de sa petite ville d'Ouazan, il correspond avec le Maroc et l'Algérie, tient toutes les consciences suspendues à ses ordres, et remue tous les fils secrets qui agitent le peuple arabe. Il peut, d'un mot, produire bien des commotions et des boulversemens. C'est lui qui désigne le successeur à l'empire, et le nouveau sultan vient recevoir l'investiture de ses mains. Comme on le voit, il jouit de tous les immenses priviléges de notre papauté chrétienne, à l'époque où elle était assez puissante pour mettre le pied sur la tête d'un empereur.

Par une circonstance fort heureuse pour nous, il est l'ennemi religieux d'Abd-el-Kader, et nous avons connu une lettre qu'il adressait à Ben Marabout, dans laquelle il le combattait de toutes

ses forces, mais avec beaucoup de sens et de raison. Il disait que ce n'était qu'un chef de soldats, incapable de lutter contre nous et de rien constituer; qu'il ne faisait que le malheur des Arabes, et que Dieu s'était retiré de lui à cause de ses iniquités. Il ordonnait à Ben Marabout de lutter contre son influence de tout son pouvoir, ajoutant que notre heure n'était pas encore venue et que tous ses efforts pour nous expulser, n'aboutiraient qu'à des désordres sanglans et ruineux pour le pays.

Ces instructions de El Hhadj el Arbi, expliquent maintenant la conduite vraiment extraordinaire de Ben Marabout devant l'émir. Celui-ci, indigné de cette opposition, ordonna à Bou Maza, quand il lui donna l'investiture, de chercher par tous les moyens possibles à s'emparer de la personne du moukedam des Moulé Taïéb, et de lui trancher la tête. Bou Maza se serait volontiers acquitté de cette mission, mais les occasions lui ont manqué, et peut-être aussi les difficultés de l'entreprise l'ont-ils arrêté.

Dans un gouvernement comme celui du Maroc, où la politique touche à chaque instant à la religion, il est impossible que El Hhadj el Arbi n'ait pas une grande influence sur les décisions de l'empereur. Et cette circonstance explique, en dehors de la haine que Moulé Abd-er-Rhhaman éprouve pour l'homme qui vient ainsi établir une autorité rivale à côté de la sienne, les bonnes dispositions qu'il a manifestées à notre égard, dans nos relations avec lui, depuis la bataille d'Isseli. Ces bonnes dispositions ne peuvent être que sincères pour le moment.

Tout le monde comprend maintenant parfaitement cette question du Maroc, qui nous a d'abord paru fort obscure. Il est évident, pour tous ceux qui ont un peu réfléchi sur le caractère d'Abd-el-Kader et sur le rôle qu'il prétend jouer, que dans ses projets d'avenir, il ne songe à rien moins qu'à détrôner l'empereur

lui-même, en soulevant son propre peuple à l'aide du levier puissant dont il dispose : le fanatisme religieux. La deïra de l'émir est le noyau d'un nouvel état, qui des montagnes du Rif, rebelles à l'autorité de Moulé Abd-er-Rhhaman, doit lutter à la fois contre celui-ci et contre nous, et s'agrandir graduellement sur les débris qu'il formera autour de lui. L'idée est, sans contredit très-hardie, et pourrait bien réussir de l'autre côté de la Moulouïa; l'empereur le sait fort bien. Dans un état aussi mal constitué que le sien, où l'équilibre de la paix n'est jamais qu'instable, une faible secousse peut amener des catastrophes terribles. Devant une si cruelle perspective, il comprend que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de s'unir à nous contre l'ennemi commun. Mais, comme il est le chef légitime de l'islamisme et qu'il doit conserver dans toute sa pureté le dépôt sacré de la foi, et respecter, aux yeux de la foule, jusqu'aux scrupules qu'elle impose, il ne peut guère s'allier à nous d'une manière ostensible, et faire, en quelque sorte, marcher ses soldats à côté des nôtres.

L'empereur du Maroc ne peut-être l'allié des chrétiens sans ruiner son crédit, et surtout dans une entreprise ayant pour but d'anéantir le seul homme qui tienne encore l'étendard du prophète et suive rigoureusement les préceptes du Koran. Quand on est souverain d'un état musulman, on ne lutte pas impunément contre le vétéran de l'armée qui combat pour l'intégrité de la foi. Toute manifestation publique indiquant une communauté de vues entre ce souverain et des chrétiens, ne peut que lui être funeste, et grandir le crédit du rival qui se présente au peuple pur de leur contact. L'empereur comprend fort bien les difficultés de sa position, et elles expliquent parfaitement les irrésolutions de sa conduite à notre égard.

On a décidé Moulé Abd-er-Rhhaman à envoyer une ambassade à Paris; à notre sens cette manifestation lui sera défavorable aux yeux de son peuple, et Abd-el-Kader saura, sans nul doute, en tirer un parti avantageux pour sa cause. Nous ne devons, en bonne politique, n'avoir que des relations secrètes avec l'empereur, et éviter de tous nos moyens, de communiquer avec lui publiquement. Il faudrait, si la chose était possible, que nos deux armées en poursuivant l'émir, eussent l'air de se rencontrer et d'agir dans le même but, en quelque sorte par hasard, et chacune d'elles étant supposée opérer indépendamment de l'autre. Au résumé, une alliance publique avec l'empereur du Maroc, pendant tout le temps qu'Abd-el-Kader durera, ne peut que ruiner l'influence du premier et augmenter d'autant celle du second.

Quand à une alliance secrète, nous devrions l'alimenter de tous nos moyens. Nous devrions, pour profiter efficacement des dispositions actuelles de l'empereur, entretenir auprès de lui et auprès de el Hhadj el Arbi, des agens particuliers, dont la mission serait, tout en n'affichant aucun caractère officiel, d'amener Abd-er-Rhhaman à agir suivant nos vues. Il serait peut-être plus important d'avoir un agent auprès de el Hhadj el Arbi, qu'auprès de l'empereur, et dans le cas où l'absence d'hommes capables de remplir des fonctions aussi délicates, nous forcerait à n'en employer qu'un, nous pensons qu'il vaudrait mieux le placer auprès du premier qu'auprès du second. Ces agens de l'alliance secrète prépareraient les voies à l'alliance publique qui ne peut avoir lieu qu'à la mort d'Abd-el-Kader. Nous devons le plus tôt possible entrer en relations avec cet empire menaçant qui touche notre frontière de l'ouest, car une invasion de ses populations indisciplinées et avides de désordres, est une chose inévitable. Toute notre politique doit avoir pour but, de reculer cette crise aussi

loin que possible dans l'avenir; quant à l'éviter, nous ne pouvons pas nous flatter d'y parvenir.

Un jour viendra, sans nul doute, où un autre envoyé du ciel arrivera, suivi de ces masses turbulentes et fanatiques, que Bou-Maza faisait mouvoir d'un geste, et produira de nouvelles et terribles commotions. Tous les Arabes s'y attendent; leurs prédictions et un vague pressentiment, leur annoncent que leur délivrance sortira de l'empire de l'islamisme, et dans cette espérance, leurs yeux, hors des heures de la prière, se tournent plus souvent vers le Maroc que vers la Mecque. Soyons en bien convaincus, un terrible ouragan nous viendra de l'ouest; tâchons seulement d'être assez forts pour lui résister quand il éclatera ; et pour cela, reculons le moment de son explosion le plus que nous pourrons. Dans ce moment, la haine que l'empereur éprouve pour Abd-el-Kader le comprime suffisamment; mais quand Abd-el-Kader ne sera plus, la digue qui retient toutes ces passions hostiles qui s'agitent sourdement contre nous, au-delà de la Moulouïa, finira par se rompre, et nous subirons alors un débordement qui pourrait être funeste, si nous ne sommes pas sur nos gardes. A notre sens, la bataille d'Isseli n'est que le glorieux prélude des sanglans débats qui agiteront nos frontières de l'ouest. Il est donc d'une importance capitale de nous ménager habilement, et cela le plus tôt possible, une certaine action sur le chef de l'empire qui nous menace, afin de retarder par tous nos moyens, la crise que son hostilité originaire envers nous doit nécessairement produire. Il est manifeste que si nous agissons sagement dans ce pays, elle nous trouvera d'autant plus forts qu'elle éclatera plus tard; nous devons donc mettre tous nos soins à la reculer aussi loin que possible.

On a dit que les populations du Shhara manquant de céréales,

cette circonstance devait nécessairement les placer dans un état de vassalité, à l'égard du souverain de la contrée qui les produit, c'est-à-dire du Tell, et qu'en conséquence, il leur était impossible de nous être hostiles; nous pensons qu'on n'a pas bien saisi toutes les difficultés de la question. Il est probable, au contraire, que l'absence de céréales dans le Shhara, et leur abondance dans le Tell, amèneront tôt ou tard un conflit entre les populations si inégalement partagées. Nous avons toujours vu dans l'histoire des individus comme dans l'histoire des nations, que la tendance générale de celui qui désire une chose, est de faire la guerre à celui qui la possède, quand il ne peut pas l'obtenir à l'amiable. Le premier sentiment de celui qui n'a rien, est un sentiment d'hostilité envers celui qui a ; et cette vérité acquiert une plus grande force chez un peuple qui ne comprend pas la vie sans la lutte.

Les populations du Shhara arrivent chaque année de leur mer de sable pour acheter des grains sur la frontière du Tell; elles y sont reçues de la manière la plus inhospitalière. Chaque petit cheikh exige de la caravane qui passe sur son territoire, une rétribution vexatoire et la pille autant que ses forces le lui permettent. L'habitant du Tell, fier des richesses que la nature lui donne, traite avec hauteur celui du Shhara qui en manque et qui est obligé d'avoir recours à lui. On retrouve là tous les vilains essors des passions humaines. L'homme qui possède est hautain, et l'homme qui demande, humble en apparence, nourrit dans son cœur la haine et le désir de la vengeance. Nous n'avons jamais eu occasion d'étudier d'une manière particulière ce qui se passe dans ces contacts des populations shhariennes et telliennes, mais nous ne croyons pas nous tromper en assurant qu'elles doivent faire naître entre elles de grandes antipathies. Le Shharien doit être humble devant le Tellien, mais il doit le détester très-cordialement.

Les conditions et les sentimens de ces deux peuples étant ainsi, supposons qu'un chérif, un de ces envoyés du ciel prédits par Sidi el-Akredar, se manifeste un jour à l'Agrouat, à Grardaïa ou dans tout autre lieu du sud, et qu'en proclamant la guerre sainte, il parvienne à attirer à lui toutes ces contrées qui échappent à notre autorité. Il est évident pour tout le monde, que le premier appât qu'il offrira aux Shhariens, après la gloire de combattre pour la religion, sera de vider tous les silos du Tell. Il leur dira : que le moment est venu de se venger des humiliations qu'ils ont subies de la part des impies qui servent les chrétiens, et de les réduire à la condition de leurs fermiers ; que le grain produit par le Tell appartient de droit aux purs musulmans qui n'ont jamais été souillés par la domination chrétienne, et que Dieu a condamné leurs anciens ennemis à le cultiver pour eux.

Or d'après les sentimens de sourde haine, que tout Shharien doit garder dans son cœur, il n'y a pas à douter que ce nouveau Bou-Maza parviendrait à traîner après lui toutes les populations du sud et à les jeter sur celles du nord, étonnées d'une lutte aussi inattendue. Ce chef de révolte aurait d'autant plus de chances de succès qu'il satisferait à la fois à l'intérêt de la religion, à la soif du pillage, et qu'il promettrait en outre une large satisfaction aux vieilles haines du Shhara pour le Tell. Une crise du côté du sud est donc une chose probable, mais nous pouvons la reculer et même l'atténuer un peu, en protégeant de tous nos efforts les caravanes qui viennent acheter nos grains, en veillant avec le plus grand soin à ce qu'elles soient parfaitement traitées et surtout à ce qu'elles soient le moins volées possible, par ceux auxquels elles ont affaire dans leurs voyages et dans leurs achats.

On a aussi dit que nous n'avions rien à craindre de la Kabilie. Nous avouons sans peine que le danger est moins grand de ce

côté que de tout autre, mais nous sommes loin de penser que les montagnards nous laisseront toujours tranquilles. On a dit que les Kabiles ne faisaient pas invasion dans la plaine; il est vrai que l'histoire en offre peu d'exemples, mais ce qu'ils n'ont pas fait sous les Turcs, ils peuvent bien le faire sous notre domination. Il faut s'attendre encore de ce côté à quelque chérif montagnard, qui viendra aussi faire la guerre aux chrétiens, et satisfaire en même temps à la haine des Kabiles pour les Arabes. Cette invasion est sans contredit la moins à craindre, car l'ennemi à pied qui nous attendra une fois dans une plaine, ne nous y attendra certainement pas une seconde fois.

Nous avons montré des dangers pour l'avenir dans l'ouest, le sud et le nord, heureusement qu'en portant nos regards vers l'est, nous pouvons dire que nous n'apercevons aucun nuage inquiétant. Nous avons là, de Tunis à Constantinople, une série de princes fort débonnaires, qui, en face des progrès de la chrétienté, ont l'air tout honteux d'être encore musulmans. Ils envoient les fils des grandes familles de leurs états étudier à Paris; il n'y a plus à nous inquiéter de leurs projets d'avenir et des tendances de leurs peuples. Ils ont mis le pied dans la voie du progrès, ils vont marcher tout seuls. Leur religion les gêne encore bien un peu, mais elle subira chez eux le sort de toutes celles qui ont trop comprimé le génie humain; un Luther musulman n'est pas une chose impossible.



CHAPITRE VI.

Du gouvernement des grands chefs indigènes. — Les deux faces des grands chefs indigènes. — Mécanisme de leur influence et de leur pouvoir. — Discrédit qui les atteint quand ils passent dans nos rangs. — Considérations générales. — Manière personnelle de juger la question d'Afrique.

Puisque nous avons pris le parti de parler franchement et de dire la vérité toute simple, disons un mot du gouvernement des grands chefs indigènes. Cet aperçu nous paraît indispensable pour compléter l'examen de la petite partie de la grande question d'Afrique, dont nous avons essayé de donner une idée exacte.

Nous avons créé des grands chefs indigènes dans le pays en calquant l'organisation d'Abd-el-Kader ; nous les avons investis

de grands pouvoirs, il est sage de nous rendre compte de l'usage qu'ils font de l'autorité qui leur est confiée et du rôle qu'ils jouent dans leur position délicate, entre les vainqueurs et les vaincus ; en d'autres termes, entre les deux races hostiles des chrétiens et des Arabes.

Un chef indigène a besoin, pour commander, de s'entourer d'une certaine clientèle, qui assure son influence et lui permette d'agir avec vigueur contre ceux qui seraient tentés de résister à ses ordres. Cette clientèle se compose de deux classes distinctes d'individus. La première comprend tous ceux qui lui sont attachés par les liens de la parenté ou par une vieille amitié qui les rend dévoués à sa personne et à sa famille ; c'est sa force morale ; la seconde est formée des gens armés, mekrazenis, askers et autres, qui servent la fonction plutôt que l'individu dans la perspective d'une certaine rétribution ; c'est sa force matérielle, celle qui frappe et punit. Ces deux forces réunies constituent ce que nous appelons son influence dans le pays qu'il gouverne. Pour conserver cette influence et l'étendre encore, résultat qui est le but de tous ses efforts, il est obligé à bien des concessions envers les agens qui la soutiennent. Si un homme de sa clientèle commet un crime grave, comme un assassinat, une trahison, circonstance extrêmement commune, il doit tâcher de la pallier et même de la cacher tout-à-fait à l'autorité française, qui ne peut pas admettre de pareils ménagemens. Il considère comme un devoir d'en défendre l'auteur, quand malgré ses précautions la connaissance du délit nous parvient. Il est donc de fait le défenseur obligé de beaucoup de gens qui nous sont hostiles, et qui conspirent contre nous et contre la tranquillité publique. Dans le fond de sa conscience, cet homme ne croit pas faire mal ; il ne fait que suivre la politique que son intérêt lui trace. Etouffer une

trahison ou un assassinat, ne peut pas être pour lui une affaire aussi grave qu'à nos propres yeux, parce qu'il a toujours vécu au milieu de ces crimes, et qu'ils sont aussi fréquens dans le pays où il est né que les rixes de rouliers et d'ivrognes peuvent l'être chez nous. C'est une chose qui pourra étonner les personnes qui n'ont pas vu les Arabes de près, mais un assassinat est une chose si ordinaire chez eux, qu'un pareil évènement ne produit, dans certaines tribus, guère plus de sensation qu'un délit de chasse en Lorraine. Les Sbehhas et les Beni-Ouragr se tuent les uns les autres de temps immémorial, et le meurtre d'un homme s'expie chez eux avec la modique somme de quinze douros ; le meurtre d'une femme ne se paie que dix. Pour notre compte personnel, nous ne connaissons dans ces contrées que bien peu d'hommes qui n'aient sur la conscience quelque crime grave (1).

On comprend d'après cela tout ce qu'il y a d'inique à faire juger les Arabes d'après nos lois. Qu'on nous pardonne la comparaison; c'est comme si les Arabes devenus nos vainqueurs, par une circonstance extraordinaire, voulaient nous juger d'après Sidi Krelil, et tuer, par exemple, l'enfant né d'une femme non mariée, ou commettre toute autre monstruosité contraire à nos idées et à nos mœurs. On ne songe malheureusement pas assez à l'énorme différence qui nous sépare de ce peuple, et cette inattention conduit souvent à commettre des actes qui nous nuisent beaucoup et qui augmentent encore la répulsion qu'il éprouve pour le chrétien. Nous voyons souvent la cour royale d'Alger se saisir de certains crimes commis par les Arabes, et leur appliquer notre code, avec l'austère intégrité que notre magistrature met dans ses actes publics ; mais si la cour royale se trouve un jour,

(1) Voyez la note n° 5.

par hasard, sans besogne, elle n'a qu'à faire arrêter le premier Arabe qui entre par une des portes de la ville, et lui faire son procès. Nous lui certifions que le plus novice des substituts, s'il veut bien s'éclairer des renseignemens du bureau arabe, pourra le faire condamner à la peine capitale, séance tenante, et cela quelle que soit l'éloquence de son défenseur.

Le peuple arabe, on ne saurait trop le redire, est un peuple dans un état de dégradation morale et physique qui dépasse toutes nos idées de civilisés. Le vol et le meurtre dans l'ordre moral, la syphilis et la teigne dans l'ordre matériel, sont les larges plaies qui le rongent jusqu'à le rendre méconnaissable dans la grande famille humaine. Il est impossible que ses chefs et ses grands ne participent pas un peu de cette dégradation, quelle que soit la richesse des vêtemens qui les recouvrent et la beauté des chevaux qui les portent. C'est une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue, afin de nous garder des illusions qui, en matière de gouvernement et de conquêtes, ne font ni le bonheur, ni la réussite.

Examinons maintenant les deux faces que le grand chef indigène doit montrer, suivant qu'il s'adresse à nous ou à ses administrés. Quand il nous parle, il lui est impossible de ne pas se montrer dévoué et fidèle. Comment admettre, en effet, qu'un homme que nous comblons d'or et d'honneurs, qui exerce une haute charge dans notre gouvernement, puisse nous faire vilaine figure et nous fournir matière à douter de lui? Bien au contraire, il fait de son mieux pour nous persuader qu'il est soumis à la moindre de nos volontés. A-t-on besoin d'un convoi de 500 bêtes, il en envoie 600 s'il le peut; a-t-on un courrier à expédier, il part en même temps qu'on en manifeste le désir. Il a toujours le visage riant, affecte une certaine humilité, quoique très-fier au

fond, ajoute à cette adroite politique le charme des belles manières, parfois une générosité éblouissante (1) ; enfin, étale à nos yeux toutes ces brillantes qualités de l'extérieur qui nous séduisent toujours, nous autres Français. Dans ses discours il affecte souvent un souverain mépris pour le peuple qu'il commande; il traite de fous les fanatiques qui nous font une guerre sourde; se rit des préjugés de race qui nous sont hostiles, et des prédictions qui annoncent notre ruine, et émet quelquefois sur notre civilisation, sur notre puissance, des idées très-avancées qui nous étonnent et qui nous font espérer d'avoir enfin trouvé un homme qui nous comprenne et qui se rende compte de la grandeur de notre mission. Voilà le côté par leqnel il nous séduit et par lequel il attire notre confiance. Voilà sa tactique envers nous; voyons maintenant sa tactique envers ses administrés.

Quand il est entouré de la djemâ, de ses kaïds, de ses divers agens et de certains fanatiques qui viennent encore à lui par un reste de vieille habitude, que peut-il leur dire quand la conversation vient à tomber sur nous ? A coup sûr, il ne leur dit pas que nous sommes un grand peuple, et que notre domination est un bonheur pour eux ; car s'il avait l'imprudence de faire l'éloge des chrétiens devant ces purs musulmans, il risquerait fort de produire un grand scandale et de perdre le crédit qu'il a auprès d'eux. Voici, au contraire, ce qu'il doit leur dire à la tournure de style près. « Dieu, pour nous punir, nous a envoyé les chrétiens, nous les avons combattus de toutes nos forces, et ils nous ont vaincus ; nous n'avons donc rien de mieux à faire, pour le moment, que de nous soumettre à eux. Vous savez tous que leur domination ne doit durer qu'un temps ; ayons donc la patience d'attendre en paix

(1) Voyez la note n° 6.

l'heure de notre délivrance, sans nous fatiguer dans des luttes qui, jusques-là, ne peuvent être que funestes pour nous. Sachons attendre; rappelons-nous que toute puissance vient d'en haut, et que Dieu qui les a amenés saura bien les chasser, quand il nous trouvera assez punis. » Ce discours varie nécessairement un peu avec les caractères de ceux qui le disent et de ceux qui l'écoutent; mais le fond en est toujours le même. Si Mohhamed, notre ancien agha des sbehhas, dont nous avons déjà parlé, qui avait par moment une franchise étonnante pour un Arabe, nous montrait quelquefois les fils secrets qu'il faisait agir pour constituer et étendre son influence. Le premier consistait à laisser, dans une parfaite impunité, un certain nombre d'individus très-hardis et très-audacieux,dont il avait une liste, et qui s'attachaient à lui par intérêt, et aussi entraînés par l'audace et le courage dont il leur donnait journellement des preuves. Il appelait ces hommes les plumes de ses ailes, et c'est en effet avec leur secours qu'il tenait tous les autres, et les faisait agir à son gré. Quant à ceux, plus scrupuleux, qui n'osaient pas se montrer ses auxiliaires, et qui souvent lui reprochaient les services qu'il nous rendait, il leur disait : Mes bons amis, je connais la pureté de votre conscience et votre haine pour les chrétiens, mais si vous avez un autre moyen d'agir avec eux sans risquer vos têtes, faites-moi le plaisir de me l'indiquer, et je le suivrai immédiatement. Si vous ne tenez pas à vos têtes et que vous préfériez mourir pour la grande gloire de la religion, jurez-moi de me suivre, et je vous conduirai à l'attaque de la première colonne française que nous rencontrerons, et qui, certainement, nous exterminera tous. Cette proposition ainsi dite, avec quelque esprit, réduisait au silence les plus fanatiques, et leur faisait comprendre un moment tout ce qu'il y avait d'absurde dans leur hostilité

systématique. Les plus purs croyans finissaient alors par rire et par avouer à Si Mohhamed, qu'il n'y avait réellement pas moyen de faire autrement jusqu'à l'heure marquée.

Le grand chef indigène, pour augmenter son crédit sur ses administrés, doit agir aussi de manière à leur faire croire qu'il leur rend de grands services auprès de nous. Il les effraie toujours de notre sévérité, leur parle souvent de grazias que nous avons voulu exécuter et qu'il a empêchées, de corvées dont il les a sauvés ou dont il a diminué les exigences. Un homme en dehors des siens a-t-il commis un délit, il le menace d'un châtiment terrible de notre part, et obtient, sous l'influence de cette peur, tout ce qu'il veut du coupable, et même jusqu'à la reconnaissance de l'avoir sauvé. Si nous avons besoin d'un convoi de 500 bêtes, il dit partout qu'on en avait demandé mille, mais qu'il a obtenu de réduire ce nombre de moitié. Quant à ses exactions de tous genres, le chapitre en serait trop long; car on pourrait faire un livre tout entier sur les divers procédés employés par nos grands chefs, sans exception aucune, pour se procurer de l'argent.

L'idée qui domine tout agent arabe, depuis le mekrazeni jusqu'au kralifa, c'est qu'il n'est en fonctions que pour un certain temps, et qu'il doit naturellement employer ce temps à faire sa fortune ou à réaliser les plus gros bénéfices possibles; en d'autres termes, il pille le plus qu'il peut le commun des gens, en attendant que son tour vienne aussi d'être pillé par celui qui le remplacera.

Quand on envoie un mekrazeni, une lettre à la main, pour exécuter une certaine mission dans les tribus, la chose qui le préoccupe le plus, ce n'est pas certes l'objet de sa mission dont il se soucie fort peu, mais c'est le bénéfice qu'elle pourra lui rapporter. Il compte le prix de sa lettre, sa petite diffa, et puis il

pense que le ciel sera assez généreux pour lui faire rencontrer quelque pauvre diable, qui aura assez l'air d'avoir fait une mauvaise action, pour qu'il puisse lui enlever son burnous et sa bourse sans craindre une trop grande volée de coups de bâton.

Quand nous envoyons un kralifa parcourir les tribus pour prélever un impôt, le même phénomène se présente, mais dans un ordre beaucoup plus élevé. Le kralifa profite de la force que lui donne la réunion de son goum et de ses gens, pour punir les récalcitrans qui, dans le courant de l'année, ont désobéi aux simples injonctions des mekrazenis. Il se fait donner une diffa dans chaque tribu, et la traite fort durement quand cette diffa n'atteint pas le chiffre qui lui convient. Il se fait payer fort cher l'aman (1) des gens qui ont été directement compromis envers nous par une trahison ou par tout autre crime ; il prend ensuite le plus qu'il peut de l'impôt, et verse ce qui reste à l'Etat. Il réunit ainsi des sommes considérables, et dont nous ne pouvons guère nous faire une idée. Si Mohhamed, qui est un des chefs indigènes les plus généreux que nous ayons connus, et qui, à notre connaissance, n'écorchait pas trop ses administrés, a laissé à son enfant, après six mois seulement d'exercice, une valeur de 30,000 francs au moins. Ainsi, cet agha aurait pu mettre, chaque année de côté, s'il avait vécu, une somme de 60,000 francs, en dehors des dépenses de sa tente et de son aghalik, qui, pourtant, est un des plus petits qui existent.

Un crime, qui nous paraît toujours un évènement déplorable, est, au contraire, pour le chef indigène, une source de joie, parce qu'il lui offre tout à coup un bénéfice à réaliser. Nous avons entendu Djilali ben Seïhha, nous dire fort crûment, que la

(1) Aman, confiance, équivalent à pardon.

désobéissance était une chose aussi nécessaire que la soumission ; car si la seconde nous procurait le calme et la paix, la première était la source de certains bénéfices qui n'étaient pas à dédaigner.

Nous n'avons pas l'intention de citer des faits, parce qu'en en ayant beaucoup à notre disposition, noùs craindrions d'abuser de ce moyen de démonstration, et aussi d'être entraînés beaucoup trop loin ; mais nous croyons pourtant utile d'en citer un, à l'appui de ce que nous venons de dire, sur la préoccupation qui domine un grand chef indigène, quand il prélève un impôt.

Tout au commencement de l'occupation d'Orléanville, le général Cavaignac envoya le chef du bureau arabe, avec un bataillon et un goum d'une cinquantaine de chevaux, pour faire rentrer une certaine quantité de paille dont notre cavalerie avait grand besoin. Le goum était commandé par Si Kaddour, nouvellement investi kralifa de l'agha. Ce Si Kaddonr était un personnage fort lourd et fort gros, mais qui ne manquait pas d'une certaine gravité et d'une certaine dignité dans les manières. Le chef du bureau arabe, encore novice en matière arabe, crut pouvoir compter sur l'aide de ce haut fonctionnaire, pour lui faciliter l'accomplissement de sa mission. Le kralifa répondit le plus gracieusement du monde, que l'affaire de la paille ne souffrait pas la moindre difficulté, et qu'il se chargeait d'en inonder Orléanville. Pendant quelques jours, au bivouac, sa tente ne désemplissant pas d'Arabes, avec lesquels il avait l'air de débattre des choses fort sérieuses, le chef du bureau arabe dût se féliciter d'avoir ainsi confié la négociation de l'affaire à un homme qui s'en occupait de si bon cœur. Dans cette conviction, il dormait tranquille et s'attendait à voir arriver, d'un moment à l'au-

tre, une légion de mulets pour enlever d'un coup toute la paille du pays. Mais quel ne fut pas son étonnement, quand, après quelques jours d'illusion, il acquit la triste certitude que le kralifa s'occupait de tout autre chose que de la paille, et passait son temps à régler la diffa qui lui était due pour son investiture. On comprend qu'il dut renoncer à le considérer comme un auxiliaire utile, et qu'il dut se mettre au plus vite à faire ses affaires tout seul. Si Kaddour ne fut pas le moins du monde outragé de n'avoir plus à s'occuper d'une opération aussi secondaire, il continua dans son coin ses petites manœuvres, et parvint, à l'aide de la peur qu'il sut inspirer en montrant nos soldats, à réaliser, pendant notre tournée, une somme fort satisfaisante.

Dans des momens de trouble, comme ceux que nous avons traversés, nos chefs arabes trouvent des occasions sans nombre de gagner de fort grosses sommes. Non-seulement ils pillent avec une rapacité sans égale, les propriétés de ceux qui sont avec l'ennemi, ce qui n'est pas un très-grand mal, mais encore, ce qui est fort grave, ils se font payer des sommes considérables par ceux qui, repentans de leurs premières hostilités, veulent retourner à nous et demandent notre pardon.

Le chef du bureau arabe envoie une lettre d'aman à un homme important du parti de la révolte qui implore notre indulgence ; il est fort étonné de ne plus entendre parler, ni de la lettre, ni du personnage qui l'a demandée. Cela tient le plus souvent à ce que le kaïd de ce dernier, prévoyant qu'une démarche directe envers l'autorité française, lui enlève toute chance de bénéfice, lui fait dire, en secret, que l'aman accordé n'est qu'un piége, et le repousse ainsi jusqu'à ce qu'il ait consenti à passer par ses toiles d'araignée.

Mais nous avons promis de ne pas étaler tous les moyens

d'exactions de nos agens, de crainte d'aller trop loin, et il faut nous arrêter. Ce qu'il y a de malheureux et de vraiment déplorable pour nous, c'est que la plupart de ces exactions sont faites en notre nom, sous l'influence de la peur qu'ils savent faire inspirer à notre force, et à l'aide de gros mensonges sur notre sévérité en cas de désobéissance. Car tous ceux qui ont agi et vu en Afrique savent fort bien, que s'il y a un reproche à adresser à notre manière de faire, c'est plutôt d'être trop indulgente que d'être trop énergique, eu égard à la sauvage férocité du peuple auquel nous avons affaire. Toute l'armée sait que M. le Maréchal duc d'Isly donne l'exemple d'une bonté et d'une magnanimité envers les Arabes, qui ne se démentent jamais et que tous ses lieutenans suivent de leur mieux. On s'apitoie volontiers sur le sort de ces hommes à demi bêtes fauves, qui luttent en désespérés pour l'indépendance de la barbarie et de tous les crimes, et on a l'œil sec devant les cadavres mutilés de nos braves soldats, qui combattent et meurent pour la sainte cause du progrès humain. Où donc est la justice, grand Dieu? Nous ne souhaitons pas aux dangereux philanthropes, qui crient bien haut contre les prétendues cruautés de l'armée, de tomber vivans entre les mains de ceux dont les malheurs ont le privilège exclusif de toucher leurs cœurs; ils se repentiraient bien vite de leur imprudente pitié et comprendraient trop tard que pour dominer des gens qui sont nés au bruit de la mousqueterie, qui, toute leur vie, ont vidé leurs débats à coups de fusils et n'ont jamais compris d'autre droit que celui du plus fort, il faut autre chose que de leur exposer les bienfaits de la paix, de l'agriculture et du commerce. Mais pourquoi s'étonner de ces inconséquences? Est-ce que de tout temps l'homme qui a parlé des choses qu'il ignore, n'a pas toujours été conduit à des divagations déplorables? Lais-

sons passer les faiblesses humaines, et devant le grand but que nous voulons atteindre, ne tenons compte que des reproches de notre conscience.

Ainsi donc, la politique générale de nos agens grands et petits est de rejeter tout l'odieux de leurs exactions et des châtimens qu'ils imposent, sur notre compte, et d'en recueillir tous les bénéfices. Comme on le voit, il leur est impossible d'agir d'une manière plus adroite, pour satisfaire leurs intérêts particuliers et pour nuire en même temps aux nôtres. Aussi dans les contrées qui sont trop loin de nos centres d'actions, pour que nous puissions agir d'une manière suffisamment directe, ceux qui gouvernent en notre nom, parviennent bien souvent à s'ériger en défenseurs de leurs administrés, et à nous faire passer à leurs yeux pour des espèces de Croquemitaines disposés à les dévorer, si leur sollicitude n'était pas là pour détourner notre voracité. Ceux qui obtiennent ce résultat sont sans contredit les plus habiles et doivent jouir de la plus grande influence, en même temps qu'ils font le mieux leurs affaires. On sera peut-être porté à trouver ces assertions un peu exagérées; elles sont pourtant, quand on y réfléchit bien, dans les conditions naturelles des choses humaines.

Que l'on nous suppose un instant envahi par les Russes ou par tout autre peuple, et qu'on se demande quels sont les hommes qui chez nous conserveraient le plus d'influence, et pourraient jouer le rôle délicat que nous imposons à nos grands chefs indigènes, dans le cas où le peuple conquérant adopterait le système que nous suivons ici, du gouvernement des Français par eux-mêmes (1). Seraient-ce ceux qui viendraient nous dire que la

(1) Il est bien loin de notre pensée de critiquer un pareil système, qui, dans toutes les conquêtes et particulièrement dans celle-ci, est le seul qui

domination étrangère est un bonheur, que ce que nous avons de mieux à faire est de nous y soumettre complètement, et d'étouffer dans nos cœurs les nobles sentimens que l'amour de la liberté inspire, ou bien ceux qui diraient de patienter quelque temps sous le joug, afin d'obtenir de réparer dans le calme de la paix, les désastres de nos défaites, pour éclater tout-à-coup comme la foudre, le jour où nous nous sentirions assez forts pour proclamer l'indépendance de la patrie, et marcher tous unis à sa conquête? La réponse n'est pas douteuse. Il est évident que les hommes qui, dans les revers, gardent encore l'espoir du triomphe et se présentent à la foule sous l'auréole de cette noble pensée, doivent attirer à eux la considération et l'estime publiques, tandis que ceux qui courbent honteusement la tête, et renoncent à toute idée de salut, ne peuvent obtenir que mépris et déconsidération.

On pensera peut-être que chez les Arabes qui sont essentiellement gens d'habitude et de tradition, l'influence est inhérente aux individus et les suit à travers leurs diverses transformations. Il y a en effet quelque chose de vrai dans cette assertion.

Un grand chef arabe, dont la famille a long-temps été puissante et a long-temps exercé le commandement, entraîne toujours avec lui un certain cortège de gens dévoués, même dans sa mauvaise fortune, surtout quand ce personnage appartient à la noblesse religieuse; mais ce cortège, s'il ne perd pas immédiatement de son nombre, perd aussitôt de sa valeur, quand celui

soit d'abord praticable. Sans doute on peut entrevoir dans un avenir très-éloigné, que nous parviendrons à gouverner directement la population indigène sans le secours d'aucun intermédiaire, mais nous ne pensons pas qu'il soit jamais venu à l'esprit de personne, que nous puissions, dès à-présent adopter un pareil mode de gouvernement. On trouvera plus loin la confirmation de cette idée.

qu'il accompagne passe à notre service. Tout homme influent qui vient à nous et qui s'enrôle en quelque sorte sous notre livrée, sent peu à peu son crédit se miner sourdement et arriver insensiblement à un état tel que la plus faible secousse peut le réduire en poussière. Tout chef qui nous sert subit cette malheureuse transformation. Ce qu'il y a de fort mauvais, c'est que, sentant son influence s'en aller, il emploie ponr la ressaisir des moyens qui nous sont funestes. Ces moyens consistent à se montrer hostile envers nous, à renchérir sur tout ce qui se dit de mal sur notre compte, à faire ostensiblement beaucoup d'aumônes aux marabouts en renom et à accomplir beaucoup d'actes de piété. Car un chef arabe qui veut ranimer son influence, prête à s'éteindre, n'a rien de mieux à faire que de la retremper au foyer de tous les préjugés et de toutes les passions qui nous font une guerre sourde.

Quand Bou-Maza a paru, nos chefs indigènes étaient pour la plupart dans la circonstance critique que nous venons de dire ; ils avaient presque tous trois ans de commandement, et pendant ce temps, les prétendus services qu'ils nous avaient rendus avaient miné leur crédit au point de leur rendre funeste la moindre réaction. A ce moment, les fanatiques qui s'étaient tenus à l'écart et qui n'avaient cessé de leur reprocher leur impiété, les victimes de leur cupidité ou de leur haine particulière, commencèrent à s'agiter autour d'eux et à s'ériger en défenseurs de la foi. Tous nos investis sentirent qu'une crise terrible se préparait pour eux ; ils crurent que les temps marqués pour leur châtiment dans les prophéties étaient arrivés, et ils furent tous saisis d'une grande terreur. L'instinct de la conservation les poussa alors naturellement à faire tous leurs efforts pour détourner l'orage. Ils écrivirent tous au chérif, à quelques rares ex-

ceptions près que nous avons signalées, pour lui dire qu'ils étaient repentans de nous avoir servi, et qu'ils demandaient à expier leurs fautes en combattant pour la religion qu'ils avaient trahie. Leurs démarches complétèrent l'unanimité des manifestations qui éclataient partout pour l'envoyé du ciel, et donnèrent à celui-ci une puissance immense. Dans toutes les lettres qu'on lui écrivait, on lui disait qu'il n'avait qu'à se présenter, que tous iraient à ses drapeaux. On ne lui demandait que d'assister de loin au combat, persuadé que sa présence seule donnerait la victoire aux fidèles. Il ne faut donc pas s'étonner que cet homme ait obtenu de si rapides succès : la trahison et la confiance publiques lui servaient de pavois (1).

Dans cette débâcle générale de nos agens, il y avait pourtant lieu d'espérer que les hauts fonctionnaires disposant de forces considérables, nous resteraient franchement fidèles et ne suivraient pas l'entraînement général; malheureusement il n'en a pas été ainsi. Nos grands chefs (2) ont subi la loi commune et ont courbé la tête devant les terreurs qui dominaient la foule ;

(1) C'est ce qui explique pourquoi Abd-el-Kader et Bou-Maza sont restés quelquefois simples spectateurs dans les combats que nous avons eu à soutenir contre les tribus révoltées. Leur inaction était le plus souvent une condition de leur arrivée et de la bénédiction divine qui les suit partout. Elle avait pour eux le double avantage, de compromettre encore plus leurs partisans, et de ménager le noyau d'hommes d'élite et de réguliers qui suivaient toujours leurs drapeaux.

(2) On comprendra sans doute la réserve qui nous fait taire les noms de ces grands chefs. Puisque nous avons besoin de ces hommes et que leurs services nous sont encore indispensables, il faut nous garder de toute manifestation qui pourrait leur faire admettre que nous doutons d'eux. C'est ainsi qu'il faut agir avec les Arabes; il ne faut jamais être les dupes de leur diplomatie machiavélique, mais il faut toujours avoir l'air de leur accorder la confiance la plus absolue, jusqu'au moment où on les fait garotter par un mekrazeni.

ils ont écrit au chérif et lui ont envoyé leurs ziaras. Leurs cachets montrés à la foule ont produit une très grande sensation, ont donné une confiance immense aux premiers soldats de la révolte, et en ont augmenté le nombre. Mais, comment se fait-il, que ces hommes qui ont d'abord montré de la sympathie pour Bou-Maza, l'ont ensuite combattu? Cette contradiction apparente s'explique facilement.

Dans l'incertitude de ce qui allait se passer, et dans la crainte que le chef de l'insurrection ne fut réellement le Moulé Saâ prédit, ils ont essayé de se le rendre favorable, et d'établir avec lui un pacte secret qui les mit à l'abri de ses coups. Mais quand le chef de l'insurrection, sans tenir compte de l'engagement tacite qui les liait à eux, est venu sur leur territoire et a manifesté publiquement l'intention de leur trancher la tête, ils ont fait naturellement ce que tout homme, qui ne veut pas se laisser tuer comme un mouton, fait alors; ils se sont battus contre le chérif pour défendre leurs existences, leurs fortunes et leurs familles, mais à coup sûr ils n'ont pas brûlé une amorce à notre intention. Du reste, leur défense n'a pu durer long-temps; trahis bientôt par leurs cavaliers, qui croyaient commettre une impiété en combattant Bou-Maza, ils ont été forcés d'abandonner leur pays à la dévastation, et de se sauver, eux et leurs familles, sous la protection de nos canons ou dans des asiles sacrés.

Quant aux aghas des Flittas Hhadj-Djefoul, Ould-el-Mecheri, à celui des Akerma Kaddour ben Sifi et tant d'autres dont il est inutile d'encombrer le papier, ils nous ont franchement tourné les talons et ont marché contre nous avec les drapeaux que nous leur avions donnés; nous n'en parlerons pas: il n'est pas besoin de démontrer que ceux-là nous ont trahis. Nous avons voulu seulement parler de ceux qui nous sont restés fidèles, afin de mon-

trer clairement quel a été le caractère de cette fidélité, et de détruire les illusions qui peuvent encore subsister à leur sujet.

Ces vérités pourront peut être paraître extraordinaires à certaines personnes, mais si elles ont daigné suivre avec attention tout ce que nous avons dit précédemment, elles reconnaîtront qu'elles sont la conséquence immédiate et forcée de ce que nous avons exposé des croyances du peuple arabe, et de la position difficile dans laquelle se trouvent placés les hommes qui sont chargés de gouverner en notre nom, et qui dans cette mission périlleuse risquent à la fois leur tête et leur salut.

On pourrait peut-être penser que ce qui vient de se passer donnera plus de confiance à ceux qui nous servent, et qu'en voyant notre triomphe, ils se décideront enfin à se donner à nous sans réserve; malheureusement c'est peut-être le contraire qui arrivera. Il se rappelleront toujours qu'après trois ans d'une profonde paix, une tourmente est venue et a tout renversé; ils n'oublieront jamais un instant que tous les grands qui ont succombé dans cette agitation, sont morts pour nous avoir servis; ils auront toujours devant les yeux les assassinats de El Hhadj Hhamed, de Si Mohhamed et de ce pauvre Ben Ouani, le plus intrépide et le plus dévoué de tous, sinon le plus intelligent, et dans la certitude du retour de pareils malheurs, ils se garderont bien de nous être trop dévoués, sachant que le dévouement à notre cause est dans ces crises terribles, un arrêt de mort pour eux (1).

(1) On dira peut-être que le triomphe éclatant de notre cause, dont ils auront été témoins, leur donnant une haute idée de notre force, les rassurera complètement sur l'avenir, mais pour peu qu'on réfléchisse, on verra qu'il n'en sera pas ainsi; car en admettant même qu'ils soient bien convaincus que la victoire nous restera toujours dans ces luttes, on ne leur ôtera

Nous avons long-temps cru que les hommes influens dans le parti qui nous combat, pourraient, en venant à nous, entraîner avec eux leur influence et la faire servir à notre avantage. Dans cette croyance nous avons employé des hommes que nous savions être franchement hostiles à notre cause, pensant que la confiance que nous leur accorderions, et les bienfaits dont nous les comblerions, finiraient par nous les attacher sérieusement et les transformer en auxiliaires puissans. Il était très sage en effet d'essayer de ce moyen. Nous avons dans ce but rendu à Ben-Zitouni, Djilali-ben-Seïhha et Bel Kobzili le commandement qu'ils exerçaient sous Abd-el-Kader. Ces trois hommes se sont présentés à l'instant où la révolte semblait se calmer et l'on pouvait penser qu'en partant de cette circonstance favorable, ils pourraient reconquérir leur ancienne influence et ramener la paix dans leurs tribus ; c'est le contraire qui a eu lieu. Ces trois hommes qui avaient joui d'un pouvoir immense, quand ils luttaient contre nous, ne trouvèrent partout que mépris et résistance quand ils se présentèrent avec notre livrée et qu'ils voulurent exercer leur autorité en notre nom. Leur présence sembla ranimer l'agitation qui prenait haleine un instant, et eux-mêmes, voués à la haine publique, furent obligés, pour sauver leur tête, de se réfugier sous les fossés d'Orléanville. Bientôt abreuvés de dégoûts et rongés par le remords, ils songèrent à nous trahir pour se laver de l'impiété qu'ils venaient de commettre en venant dans nos rangs. Djilali ben Seïhha passa à l'ennemi un certain jour où il nous avait prodigué les protestations de fidélité, et juré un dévouement éternel ; Ben Zitouni fut arrêté au moment où il allait

pas la pensée que notre triomphe, quelque prompt qu'il soit, ne pourra jamais sauver les hommes qui nous seront franchement dévoués, attendu que les premiers coups seront infailliblement pour eux.

suivre son exemple, et Bel Kobzili ne fut conservé à son poste, où il nous était vraiment utile, qu'à l'aide de beaucoup de ménagemens et de grandes concessions.

Bel Kobeli, l'ancien kralifa de Bou-Maza est encore un exemple frappant du discrédit qui atteint nécessairement tout homme s'alliant à nous. Cet homme qui commandait en maître dans les tribus, et d'un signe faisait trancher une tête, ce même homme, du jour où il a mis le pied dans notre camp, n'a plus osé dépasser tout seul les limites de nos avant-postes.

Nous savons fort bien que pendant la paix ce discrédit ne s'opère pas d'une manière aussi brusque ; non, il s'opère chaque jour et d'une manière insensible, il marche lentement, mais il arrive enfin et se manifeste à la première crise.

Nous venons de montrer des hommes influens réduits à rien en passant à notre service ; il nous serait facile d'en citer un grand nombre, qui de rien sont devenus de hauts personnages en nous combattant. Le plus curieux de tous ceux que la révolte actuelle à fait éclore, est un certain El Medebouhha des Sendjess. El Medebouhha était un simple voleur de grand chemin de très basse extraction ; il profita d'abord du désordre général pour donner à ses opérations un peu plus d'importance ; il s'associa dans ce but quelques gueux comme lui; mais comme il courait grand risque de se faire exterminer, lui et les siens, il eut un jour l'heureuse idée de déclarer publiquement, qu'il volait et pillait pour la plus grande gloire de la religion, et qu'il ne choisissait ses victimes que parmi ceux qui nous étaient dévoués. Aussitôt son rôle changea ; sa bande grossit d'une manière extraordinaire, et sentant son importance grandir, il vint offrir ses services à El Hhadj Cegrir, qui le reçut comme un auxiliaire précieux et en fit son lieutenant dans l'Ouersenis. Depuis El Mede-

bouhlha est devenu un personnage en grande renommée ; on parle de son camp, de ses soldats, et il est probable qu'il sera la souche d'une tente illustre.

De tout ce que nous venons de dire sur les chefs indigènes, on doit tirer cette conséquence naturelle : que toute influence arabe nous est hostile, et qu'elle ne peut s'étendre et même subsister qu'à la condition de persister dans cette hostilité, et de la manifester aux yeux du peuple. En d'autres termes, tout homme vraiment influent est nécessairement notre ennemi ; nous pouvons l'employer si la nécessité nous y oblige, mais nous ne devons jamais compter sur lui, quelles que soient les protestations de dévouement dont il nous accable, et les services qu'il nous rend ; en un mot, nous ne devons tolérer et employer que les influences que nous créons nous-mêmes ; c'est vers ce but que doivent tendre tous nos efforts.

Nous venons de dire franchement la vérité, sur la face du peuple arabe qui regarde la guerre. Ainsi que nous l'avons manifesté en commençant, notre intention n'est pas d'aller au-delà. L'exposition complète du caractère arabe, qui est généralement parfaitement inconnu, demanderait un travail de longue haleine, que nous entreprendrons peut-être un jour, mais que ni le temps, ni les circonstances ne nous permettent d'exécuter en ce moment. Toutes les choses de ce monde ont une logique et une raison d'être, que nous avons voulu montrer dans ce grand désordre qui a secoué l'Afrique. Nous avons voulu surtout détruire les illusions qui nous cachent le véritable état des choses, et montrer, dans toutes leurs inflexibles rigueurs, quelques-unes des difficultés qui nous attendent dans la glorieuse entreprise que nous avons commencée. Les difficultés peuvent effrayer une petite nation ; mais la nation qui porte le progrès et les destinées

du monde , a besoin de les voir dans toutes leurs nudités, pour savoir à l'avance comment elle doit les surmonter, et éviter, non pas le découragement, mais les retards que leur découverte successive pourrait entraîner. Les difficultés d'une entreprise sont les jalons qui conduisent à sa réussite; la première chose à faire avant de se mettre à l'œuvre, c'est de planter ces jalons.

D'après les quelques mots qui précèdent, on doit déjà comprendre que notre but, en montrant les obstacles, n'a pas été de décourager; loin de nous une pensée aussi honteuse ; sachant au contraire tout ce qu'il y a de grand et d'héroïque dans la nation qui propage la civilisation humaine, nous avons cru, en agissant ainsi, tendre au contraire à redoubler le courage et l'ardeur qu'elle déploie dans la grande œuvre qu'elle exécute. Les faibles se laissent décourager par les obstacles, mais les forts grandissent devant eux et se sentent une nouvelle vigueur.

Chacun juge cette question de l'Algérie à sa manière : les uns y voient la conquête de la Méditerranée, la création de nouveaux ports de mer, une augmentation de notre importance maritime ; les autres y voient une colonie nouvelle qui s'ouvre devant nos pauvres d'Europe, qu'une imparfaite répartition des ressources de cette terre, condamne à mourir de faim. D'autres encore considèrent l'Afrique comme un champ à exploiter dans leur intérêt particulier ; enfin quelques-uns n'y voient qu'une augmentation dans le budget, et crient lamentablement que nous sommes engagés dans une entreprise folle, et que nous obérons les contribuables. Ces deux dernières catégories de gens ne sont certainement pas les plus honorables ; mais elles existent, et leurs manifestations ont une influence qu'on ne saurait nier. Nous sentons le besoin de dire ici un mot sur notre manière personnelle d'envisager la question, manière qui est certainement

partagée par beaucoup de personnes, afin d'éloigner encore plus loin l'accusation injurieuse qu'on serait peut-être tenté de nous adresser, d'avoir voulu porter le découragement dans les esprits, en exagérant les difficultés de notre entreprise.

Nous avons une foi profonde dans le progrès humain. Nous pensons que les divers peuples de la terre, quelle que soit la diversité de leur langage, de leurs mœurs, de leurs croyances religieuses, tendent tous, sous l'action d'une force providentielle, à une unité complète. Quand les peuples en contact qui opèrent ce grand travail, sont encore assez peu avancés pour ne pas comprendre qu'ils ont plus d'intérêt à s'unir qu'à lutter, c'est la guerre qui les mêle, les unitarise et les conduit malgré eux vers leurs destinées. Jusqu'à une certaine époque, quoi qu'en disent certaines personnes qui ne voient jamais qu'un point dans un ensemble, et s'embourbent toujours dans les détails, le canon est la grande voix qui proclame la civilisation humaine, qui brise les barrières qui séparent les peuples, et les force à se communiquer par la brèche, les germes féconds que chacun d'eux porte en lui. Certainement le bien qui se produit dans ces contacts, coûte bien du sang, bien des larmes, bien des misères, mais où trouve-t-on sur cette terre un enfantement qui ne cause une douleur? Du milieu de ces ruines fumantes que la guerre laisse après elle, le génie de la création se réveille plus puissant que jamais, et semble dans ses nouveaux travaux profiter de l'expérience du passé. A notre sens, Napoléon a plus fait pour la liberté et la fraternité des hommes en promenant à travers l'Europe ses canons et son despotisme, que toute notre philosophie du dix-huitième siècle. Pourquoi? Parce qu'en montrant partout des ducs et des maréchaux de France sortis du sein du peuple, il a prouvé partout que le talent est la première noblesse, et qu'en mêlant

les peuples les uns aux autres, il les a forcés à se connaître, à s'apprécier et à se communiquer ce qu'ils ont de bon. Il faut moins s'effrayer du mot et mieux comprendre la chose ; la guerre a contribué puissamment à créer la civilisation actuelle. Que serait en effet l'Europe à l'heure ou nous écrivons, sans la grande tourmente impériale? Que serait la France avec ses idées avancées? Elle serait peut-être derrière la Loire, soumise au supplice de Prométhée, et la grande affaire du progrès humain serait encore remise en question. La guerre est donc la force qui pousse les peuples, encore dans l'enfance, vers des états plus élevés, et insensiblement vers leur destinée qui est l'unité. C'est ce qui explique pourquoi les premiers peuples ont appelé Dieu le Dieu des armées, et l'ont tous représenté comme prenant une part active à leurs sanglans débats. Jusqu'à une certaine époque, on peut même dire que les conquérans sont les grands apôtres de l'unité.

Nous sommes venus nous établir en Afrique et y faire la guerre, poussés par cette force providentielle qui a jeté les barbares sur l'empire romain, qui a produit les croisades et qui, au commencement de ce siècle, a promené nos bataillons dans toute l'Europe. Nous y sommes venus pour accomplir notre tâche dans la grande œuvre de l'unité terrestre, que l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique poursuivent dans les autres parties du monde. L'Europe, qui représente la civilisation, ne pouvait rester ainsi plus long-temps inactive devant l'Afrique qui représente la barbarie. Ces deux continens ne pouvaient pas demeurer ainsi éternellement en face l'un de l'autre, sans qu'un conflit ne les mît aux prises. Il fallait que le barbare vînt chez le civilisé, ou que le civilisé vînt chez le barbare. De bonnes gens qui ne voient pas plus loin que leur existence, diront qu'il n'y avait aucun danger

à ce que les choses demeurassent ainsi et qu'il était plus convenable de rester chacun chez soi. Nous ne sommes pas précisément de cet avis. Nous croyons que le continent européen ne peut pas dépasser de trop en civilisation le continent africain, sans courir des dangers capables de compromettre l'avenir de l'humanité.

La tendance générale de notre civilisation est de mettre l'ordre et le calme partout. Le progrès doit nécessairement nous amener à détruire les secousses politiques, à faire disparaître le paupérisme et assurer le règne de la plus parfaite justice. La société marche donc vers un état tel que la force brutale n'étant plus nécessaire pour la maintenir en paix, cette force, qui est maintenant représentée par l'armée, disparaîtra, et avec elle ce que nous appelons l'esprit, la science militaires, c'est-à-dire les moyens de défense. La société étant arrivée à cet état de perfection, supposons que ce monde de sauvages qui grouille devant nous, trouve enfin son homme de génie, son Attila, dépasse le détroit de Gibraltar, comme Tarik autrefois, traverse l'Espagne occupée à chercher une constitution, et vienne recommencer la vieille lutte du croissant et de la croix au centre même de la civilisation chrétienne. Où trouverait-on le Charles-Martel qui vaincrait les nouveaux Sarrasins?

Quelle que soit la ferveur de notre foi dans le progrès humain, nous ne nous dissimulons pas qu'il peut arriver telle agitation, telle calamité qui le compromettent très-gravement et le reculent loin de nous. La civilisation est maintenant la plus forte, parce qu'elle a pour elle de gros bataillons et la science militaire ; mais si demain elle perdait ces deux colonnes qui la soutiennent, elle pourrait bien s'écrouler et produire en tombant d'énormes ruines. Ce n'est pas sans intention que Dieu a choisi, pour propager le progrès humain, le peuple le plus guerrier du monde.

En résumé, nous pensons que la civilisation européenne ne peut pas progresser indéfiniment, sans danger, devant la barbarie d'Afrique et celle d'Asie, et que c'est pour forcer l'humanité à marcher dans les voies de ses destinées qui sont l'unité, que Dieu nous a envoyés ici en même temps qu'il a lancé l'Angleterre dans l'Asie. Il est facile de voir que nous sommes venus en Afrique au moment où il était le plus convenable d'y venir, c'est-à-dire au moment où notre génie militaire allait s'éteindre et faire place au génie de l'industrie qui peut maintenant, lui seul, conduire à l'unité les divers peuples de l'Europe. Les états de l'Europe ont pour eux la diplomatie, les chemins de fer, les télégraphes électriques ; ces trois puissances peuvent largement suffire pour les pousser dans les voies du progrès ; une guerre parmi elles, à l'état où elles sont, serait un sacrilège ; Dieu nous en garde ! Espérons que nous avons assez payé les lumières qui nous éclairent, et que le chemin de fer qui représente le génie de l'industrie tuera enfin, parmi nous, le canon qui représente le génie de la guerre.

La seule guerre maintenant vraiment utile, indispensable au développement intellectuel de l'humanité, et par conséquent légitime, c'est celle que nous faisons ici. C'est le moment de la sainte et vraie croisade de la civilisation contre la barbarie. C'était à nous, Français, représentans du progrès humain sur cette terre, enfans de saint Louis, que revenait de droit la gloire d'une si noble entreprise. Nous ne sommes pas ici pour obéir à un vote des chambres, mais pour obéir à des ordres encore plus sacrés ; et malgré les clabauderies des esprits faibles, qui ont toujours peur de faire de grandes choses, nous y resterons et accomplirons en entier, poussés par le doigt de Dieu, notre sainte mission. Il faut le dire maintenant, après la glorieuse propagande des droits de l'homme que nous avons faite à travers l'Europe, et l'essai hardi

de l'unité des peuples, que notre grand empereur a malheureusement manquée, nous n'avons rien entrepris de plus noble, de plus saint, de plus conforme aux destinées humaines, que ce que nous faisons ici. Nous avons commencé et nous finirons, parce qu'il n'est pas en notre pouvoir de ne pas continuer; la puissance civilisatrice nous pousse.

Maintenant que nous avons bien constaté que nous n'avons pas voulu effrayer, nous tenons aussi à montrer que nous n'avons jamais eu la pensée de critiquer, en quoi que ce fût, ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Beaucoup de personnes en France, en apprenant la révolte passée, ont dit bien haut qu'elle était le produit des fautes que nous avions commises. Partant de cette idée, très commode mais peu bienveillante, elles en ont tiré une série de raisonnemens et de conséquences qui ne pouvaient être que fort erronés, attendu l'ignorance profonde où l'on est en France sur tout ce qui concerne la question d'Afrique. Nous croyons avoir démontré d'une manière évidente, que les malheurs qui viennent de frapper notre colonie ne sont la faute de personne. Nous sommes fiers et heureux de ce résultat à une époque où le fiel semble avoir partout remplacé l'encre. Nous pensons au contraire que le gouvernement ne pouvait pas agir plus sagement qu'il l'a fait à l'égard de l'Afrique.

En 1830, au milieu de ses graves préoccupations européennes, il eût agi en fou, s'il avait entrepris la conquête avec tous les moyens qu'il y déploie aujourd'hui. Dans un moment où il était question de passer le Rhin, il eût été insensé de songer à passer la Méditerranée. Quand le gouvernement s'est cru parfaitement rassuré sur les intentions de l'Europe, il s'est alors sérieusement occupé de l'Afrique ; il y a envoyé cent mille soldats, le Maréchal

duc d'Isly, et a fourni cent millions par an pour la grande entreprise; il était impossible de faire davantage. Avec ces puissans moyens, et après quatre ans d'héroïques efforts, l'ennemi qui était aux portes d'Alger, a été rejeté au-delà de la Moulouïa; il était difficile d'en faire plus.

Maintenant, des circonstances qu'on n'avait pas prévues, parce qu'on ne pouvait pas les prévoir, sont venues tout-à-coup nous montrer que nous étions dans une étrange illusion, en pensant que tout était à peu près fini... Que veut-on? nous reprocher cette illusion? mais elle n'a produit aucun mal. Aurions-nous su tout ce que nous savons à présent, que nous n'aurions pas agi autrement que nous ne l'avons fait, et qu'il nous eût toujours été impossible d'éviter la catastrophe. Et cette catastrophe n'est-elle pas elle-même un bonheur? Ne voit-on pas toutes les calamités qui nous auraient atteints, si elle avait éclaté seulement trois ans plus tard? Au bout de trois ans de paix, avec les idées déplorables qui commençaient à nous déborder, l'Algérie eût été divisée en trois départemens, gouvernés par des préfets, sous-préfets, commissaires civils, gardes-champêtres et autres précieux agens d'un gouvernement pacifique. Au bout de ce temps nous aurions eu des villages de colons à Tiaret, ouverts aux quatre vents comme nos villages de Lorraine; à cette époque, notre armée eût été réduite à vingt mille hommes, et le général qui l'aurait commandée aurait eu, sur les affaires publiques, à peu près autant d'influence que l'astronome en a sur le mouvement des astres qui passent au bout de sa lunette : voit-on maintenant bien les désordres que l'ouragan qui vient de souffler aurait produits? Nous épargnerons au lecteur la figure de rhétorique, convaincu qu'il n'en a pas besoin pour comprendre toutes les calamités qui auraient écrasé notre naissante

colonie. Soyons donc moins aveugles, et rendons solennellement grâces à Dieu, de nous avoir envoyé Abd-el-Kader et Bou-Maza. Ces deux hommes sont manifestement les instrumens de ses desseins. Le premier en nous montrant une force organisée, décidée à nous combattre, a piqué nos instincts belliqueux, et nous a forcés à la conquête; le second en nous montrant la guerre au sein même de la paix, nous a ouvert les yeux, et doit nous apprendre à gouverner. Ainsi, loin de nous effrayer des évènemens dont nous avons été le témoin, nous les considérons comme les effets du doigt de Dieu qui nous pousse. Quant aux fautes, nous disons hautement que nous n'en connaissons aucune. Notre armée a été ici ce qu'elle a toujours été, grande, héroïque; soumise aux plus rudes travaux qui se soient encore offerts à l'homme, elle les exécute avec un courage, une persévérance et une intelligence, qui font comprendre pourquoi la Providence l'a choisie pour défendre et propager la civilisation humaine.



TROISIÈME PARTIE.

UN MOT D'ORGANISATION.

CHAPITRE PREMIER.

L'organisation du pays ne peut être que l'œuvre du temps. — Nécessité d'un gouvernement militaire unique. — Troupes de réserve dans le midi pour parer aux catastrophes. — Colonies organisées militairement. — Tendre à supprimer les grands chefs. — Déplacer les hommes influens.



Nous allons terminer en disant un mot sur les idées qui nous paraissent devoir servir de base à l'organisation du pays. Nous ne pouvons avoir la prétention de donner, en quelques pages, un aperçu bien complet de cet important sujet. Quel est celui, du reste, qui pourrait se vanter de savoir tout ce qui convient au gouvernement de l'Afrique ? Depuis seize ans que nous y sommes, nous apprenons chaque année des choses nouvelles, et il est

probable qu'il en sera long-temps ainsi. Une mesure qui est excellente en 1846, ne vaudra peut-être plus rien en 1847. Un homme qui reste un an loin du pays, est déjà fort en retard sur tout ce qui s'y passe, et commence à professer de très-graves erreurs à son endroit. Comment en serait-il autrement? Rien dans nos études ne nous a appris la grande affaire de la conquête et du gouvernement d'un peuple musulman par un peuple chrétien. Nos études historiques et philosophiques n'ont jamais entamé cet important sujet que d'une manière imparfaite. Nous assistons ici à un spectacle aussi neuf qu'étrange ; ne nous étonnons pas qu'il nous produise des sensations et nous révèle des idées qui nous étaient inconnues. Soyons humbles comme les esprits forts le sont; ne sachant rien d'une chose, mettons-nous à l'apprendre, et surtout gardons-nous bien d'agir comme si nous la connaissions, car notre sotte prétention pourrait nous coûter cher.

Personne donc ne peut dire d'une manière absolue ce qu'il convient de faire ici, parce que ce qu'il convient de faire, dépendant du temps et des circonstances, et de bien d'autres élémens extrêmement variables, il est impossible de donner *à priori* une formule qui comprenne l'avenir. Tout ce qu'on peut demander à un homme qui a vu les choses de près, et qui a bien pu étudier la question, c'est de donner les bases qui doivent servir de point d'appui. On peut bien indiquer par où il faut commencer, mais nul ne peut dire comment il faut finir.

Nous croyons avoir montré d'une manière assez claire, que la guerre est en Afrique toujours imminente. Au moment où nous nous y attendons le moins, au sein de la paix la plus profonde, la conspiration permanente qui se trame dans l'ombre contre nous, peut éclater tout-à-coup, et remettre tout en question si nous ne sommes sur nos gardes. La conséquence immédiate à déduire de

ce fait, c'est que le gouvernement du pays doit avant tout être organisé d'une manière très-énergique, en un mot doit être essentiellement militaire, et disposer de grands moyens de défense. Ceci est du reste parfaitement conforme aux lois de notre constitution. Quand l'ennemi est aux portes d'une ville, cette ville est déclarée en état de siége. Ici, non-seulement l'ennemi est aux portes de nos villes, mais encore il est partout, et jusque dans nos murs conspire contre nous; tout burnous recouvre un traître ou un homme qui nous est hostile et qui n'attend qu'un signal pour saisir son fusil.

Que les nombreuses personnes qui désirent des fonctions civiles se rassurent; un gouvernement militaire quel qu'il soit, comporte nécessairement un très-grand nombre de fonctionnaires civils; car s'il est indispensable de combattre ou de se tenir toujours prêt à le faire, il est aussi important de coloniser et de fertiliser le pays. L'Afrique n'est pas faite pour exercer cent mille soldats au noble métier des armes, et si nous tenons à la garder, ce ne peut être que pour la peupler de colons, et en former dans l'avenir une grande et riche province de la France. Ceci est une vérité tellement éclatante qu'il est inutile de la montrer; c'est une de celles qu'on voit les yeux fermés. Mais avant d'en faire une riche et grande province de la France, tout le monde conviendra qu'il faut d'abord la posséder, et que c'est d'abord là le grand but que nous devons nous proposer.

On a parlé d'une organisation qui aurait pour résultat de diviser l'Algérie en trois provinces indépendantes, recevant des ordres directs du ministre. Nous pensons que les personnes qui ont émis cette opinion, n'ont pas suffisamment tenu compte des faiblesses des hommes en général, et en particulier de celles des gens de guerre. Si l'on en vient jamais à exécuter ce

projet, nous sommes convaincus que M. le ministre de la guerre passera la plus grande partie de son temps à vider les débats de ses généraux divisionnaires, et qu'il lui en restera fort peu à consacrer aux affaires importantes du pays. Il faut n'avoir pas lu six pages de l'histoire impériale, pour ne pas savoir que deux généraux voisins et indépendans l'un de l'autre, quelles que soient du reste leurs brillantes qualités, ne peuvent jamais être d'accord, et emploient une bonne partie de leurs talens à se faire des chicanes réciproques, qui, devant les grandes affaires qui leur sont confiées, peuvent amener des résultats désastreux. La gloire militaire est, de toutes les maîtresses, celle qui excite le plus de jalousie et le plus de haine entre les nombreux amans qui aspirent à ses faveurs : c'est encore une vérité aussi vieille que le monde.

Il nous paraît donc indispensable de conserver un gouverneur-général militaire, avec des pouvoirs extraordinaires. Une grande nation doit chasser loin d'elle les petites peurs d'enfans, et savoir au besoin se confier à un homme. Est-ce que Villars ne portait pas les destinées de la patrie quand il était à Denain? Si la patrie est obligée de confier ainsi quelquefois ses destinées tout entières à un seul homme, à plus forte raison peut-elle lui confier une conquête qui est séparée d'elle par les mers. Mais objectera-t-on, où donc trouver des hommes capables de porter un pareil fardeau? Mais d'abord oublie-t-on que nous avons quatre-vingts lieutenans-généraux, sans compter nos maréchaux, et que chacune de leurs épées soutient sa portion du royaume? Si l'on répond que ces généraux, quelle que soit l'illustration de leurs antécédens, ne sont pas tous aptes à remplir des fonctions qui demandent, en effet, des connaissances spéciales, nous répondrons : ayez un peu de patience, et dans quelques années, vous aurez

plus de gouverneurs-généraux qu'il ne vous en faudra ; ils vous embarrasseront peut-être alors.

Non-seulement nous pensons que les cent mille hommes qui sont en Afrique sont indispensables, mais encore nous croyons qu'il faudrait constamment tenir vingt mille hommes disséminés dans le Var et les Bouches-du-Rhône, disposés à partir au premier signal, et préparés de manière à pouvoir entrer en campagne le jour de leur débarquement sur la côte. C'est le seul moyen de parer aux diverses catastrophes qui peuvent éclater d'un moment à l'autre dans le pays, et notamment à celles qui nous viendront du Maroc.

Le pays, c'est-à-dire le Tell, ne sera réellement à nous que quand nous serons partout. La population arabe ne cessera de lutter contre notre domination, que quand elle sera enserrée de tous côtés dans la nôtre, et qu'elle ne pourra faire un mouvement sans nous toucher les coudes. Il faut donc remplir le pays le plus que nous pourrons à l'aide de nos colonies. Ces colonies, attendu les luttes qui les menacent, doivent être organisées d'une manière militaire, c'est-à-dire soumises à un ordre et à une discipline qui leur permettent de combattre au besoin, si elles ne sont pas, suivant la pensée de M. le Maréchal, exclusivement militaires. Le village colonial doit être entouré, sinon d'un mur crénelé, au moins d'un large fossé hérissé de cactus, fortification excellente pour le pays. Tous les colons doivent être aussi bons soldats que bons laboureurs, et toujours prêts au premier signal à quitter la charrue pour le fusil. Il faut ici prendre parfaitement au sérieux la belle institution de la garde nationale, et arriver le plus tôt possible à cet important résultat, de pouvoir, en cas de guerre, confier à la milice algérienne la défense de tous nos points occupés. Il faut que tout ce qui vit dans le pays porte un sabre et un fusil,

et sache s'en servir ; c'est le seul moyen d'arriver peu à peu à diminuer l'armée régulière.

Le gouvernement doit faire tous ses efforts pour fixer en Afrique les vieux soldats et les vieux officiers. C'est le moyen d'introduire dans la colonie, non-seulement des élémens militaires, mais encore des élémens de moralité dont elle a grand besoin, ainsi que toutes les colonies naissantes, depuis celle de Rome. Mais par une contradiction inexplicable, il s'oppose à ce que les officiers deviennent propriétaires dans le pays, au lieu de les y encourager par tous les moyens. Nous ne comprenons pas, nous l'avouons, que ceux qui paient la conquête avec leur sang, ne puissent pas en posséder une parcelle avec leur argent. On craint les abus? Mais à quoi sert donc le contrôle des chefs et des commissions consultatives, s'il ne peut les empêcher? Nous ne pouvons pas croire un seul instant que le gouvernement, en rendant presque impossible le droit de propriété aux divers membres de l'armée, ait cédé à la crainte des abus. La raison de cette mesure est certainement moins valable. Quoi qu'il en soit, il a rejeté ainsi une sève précieuse qui fait défaut à la colonie. Au résumé, toute combinaison qui acquiert au pays un élément militaire, c'est-à-dire défensif, est une bonne mesure; c'est pourquoi la colonie militaire proposée par M. le Maréchal est encore la meilleure des colonies (1).

(1) Bien que la colonie militaire satisfasse le mieux aux conditions de défense et d'unité de travail, on conçoit néanmoins qu'elle ne puisse être adoptée d'une manière trop exclusive. Il ne faut pas perdre de vue que l'humanité commande de considérer la terre d'Afrique comme un débouché offert aux misères qui encombrent la métropole, et dont, malgré nos progrès, nous n'avons pas encore trouvé l'extinction. Il ne faut pas oublier que le pauvre laborieux, qui cherche en vain dans son pays une occupation pour ses bras,

Nous avons montré que tous les Arabes nous trompent et nous trahissent, à part quelques rares exceptions dont on ne peut guère tenir compte. Nous avons fait voir que tous nos agens indigènes constituaient un épais rideau qui nous cachait complètement au peuple, et nous empêchait de communiquer avec lui, de connaître ses croyances, ses tendances et même le degré de haine qu'il a pour nous. Nous avons expliqué la politique de ces agens, qui consiste à nous faire de bonnes manières, dire du mal de nous à leurs administrés afin d'affecter des airs de pureté musulmane, et à rejeter sur nous tout l'odieux de leurs exactions et de leurs iniquités. Il faut conclure que nous devons tendre graduellement à nous passer de ces serviteurs dangereux et à nous mettre à leurs places. Les premiers à élaguer sont évidemment les kralifas qui nous coûtent des sommes énormes et nous gênent plus que les autres. Nous devons autant que possible ne conserver ces hauts fonctionnaires que sur nos frontières, c'est-à-dire dans les pays où il nous est impossible d'avoir d'action, et où par conséquent un grand vassal qui nous paie un maigre impôt, et retient assez les tribus de son commandement pour qu'elles n'attaquent pas nos colonnes quand elle traversent leur territoire, fait suffisamment notre affaire. Nous ne voulons pas dire que l'on peut dès à présent se passer partout de ces hauts fonctionnaires, même

doit trouver ici une terre généreuse, disposée à récompenser largement ses travaux.

La meilleure combinaison est évidemment celle qui emploierait d'une manière intelligente les deux systèmes de colonies militaires et civiles, et placerait les premières comme sentinelles avancées et protectrices des secondes. Quant au mécanisme intérieur de ces colonies, de quelque nature qu'elles soient, nous pensons que le principe de l'association, si fécond dans les entreprises industrielles, devait en être la base essentielle. Mais toutes ces idées demanderaient des développemens que nous ne pouvons donner ici.

au centre du pays, mais seulement que notre politique doit avoir pour but de les annihiler peu à peu, et enfin de les supprimer tout à fait à l'aide d'un voyage à la Mecque, ou en leur faisant leur procès, ce qui est tout aussi facile, sinon aussi conforme à notre caractère doux et humain. Il y a quelques localités où les kralifas sont déjà une grosse gêne; on devrait s'en passer; dans d'autres, et surtout autour de nos centres d'occupation, on peut même élaguer les aghas et agir directement sur la population à l'aide des kaïds, ce qui est un avantage immense.

Ce que nous disions des grands fonctionnaires s'applique aussi à toutes les grandes influences que nous n'utilisons pas et qui emploient le temps de paix, que nous leur laissons, à organiser la guerre contre nous. Tout homme influent nous étant nécessairement hostile, devrait être soigneusement enlevé au pays où il exerce cette influence, et transporté dans un autre où il serait complètement inconnu et où il lui serait impossible de nous nuire, c'est-à-dire dans une ville lointaine. Ainsi pour mieux expliquer notre pensée, nous voudrions que tous les hommes importans de la province d'Oran, kralifas, aghas, marabouts en renom, fussent successivement transportés dans la ville même de Constantine, eux et leurs familles ; ceux de la province de Constantine prendraient au contraire la route de Mascara et de Tlemcen. On forcerait tous ces personnages à transformer leurs fortunes en argent. Cet argent serait pris par l'État qui leur en paierait un taux convenable, jusqu'à l'époque où le commandant de la division croirait pouvoir le remettre à leur disposition, sans inconvénient public ou personnel.

Cette mesure, ainsi qu'on peut le reconnaître, aurait des résultats très importans. Le premier serait, ainsi que nous venons de le dire, d'enlever du pays les gens qui trament contre nous une

conspiration permanente, qui nous empêchent de nous emparer du peuple et de lui montrer en réalité qui nous sommes. Le second serait de régénérer la population de nos villes musulmanes, que la misère conduit à l'immoralité, en introduisant au milieu d'elles de grandes familles riches et douées de mœurs plus austères. Le troisième consisterait à établir entre les points les plus éloignés de l'Afrique de fréquentes relations, et par conséquent à donner une nouvelle activité à la circulation des individus, qui est à peu près aux masses ce que celle du saug est aux corps.

Nous n'avons pas ici à faire l'œuvre des Turcs qui disaient : الله يكثر العرب يكثر مالهم ويطلق رايهم que Dieu augmente les Arabes, augmente leurs biens et divise leurs conseils. Les Turcs étaient aussi barbares que les Arabes, et ne voyaient rien au-delà du pillage éternel du pays. Nous avons autre chose à faire ; il nous faut d'abord, il est vrai, mettre ce peuple sous nos pieds pour qu'il sente bien notre poids, mais diminuer ensuite peu à peu la pression, et lui permettre enfin, après des siècles, de se dresser à notre hauteur et de marcher avec nous dans la grande voie du progrès humain. Il nous faut agir à à peu près comme un intelligent et intrépide nageur qui, pour sauver un malheureux qui se noie, commence par l'assommer à moitié pour se délivrer de ses étreintes de forcené, et le tirer de l'eau sans risquer de périr avec lui.



CHAPITRE II.

Nous devons traiter l'Arabe comme un enfant en tutelle. — Dangers d'une émancipation trop brusque. — Nécessité de donner plus d'extension aux bureaux arabes. — Division du pays en tribus makrezen et tribus raïa. — Organisation des tribus en zemalas. — Répandre nous-mêmes des prophéties qui nous soient avantageuses. — Prophètes et inspirés à gages. — Nous montrer dans les tribus aussi souvent que possible. — Conclusion.

Dans une conquête civilisatrice comme celle-ci, non-seulement le droit, mais le devoir du peuple conquérant, est de s'emparer le plus tôt possible du peuple conquis et de le diriger lui-même dans la voie de la soumission d'abord, et plus tard dans celle de l'émancipation. La grande et importante affaire est évidemment

d'abord de soumettre; l'émancipation ne peut-être que l'œuvre du temps et de nos idées; elle ne peut marcher qu'à pas lents. Aussi déplorons-nous quelques mesures prises récemment qui tendent à émanciper l'Arabe plus tôt qu'il ne convient, entre autres l'admission des notables indigènes dans les commissions consultatives. L'Arabe, à l'état où il est, ne peut-être, par rapport à nous, que dans une stricte tutelle. Le consulter sur ses besoins, serait commettre une grave imprudence, car il n'est pas assez éclairé pour connaître ce qui lui convient. C'est à nous de rechercher et d'apprendre quelles sont les mesures et même les institutions qui lui conviennent, et de les lui appliquer quoi qu'il en dise. Quant à lui, il n'en sait rien et n'en peut rien savoir. C'est un enfant qu'il nous faut mener par la main. Méconnaître cette vérité, c'est abjurer notre puissance civilisatrice devant la barbarie, et donner à celle-ci une idée de sa valeur, qui ne peut qu'augmenter l'hostilité qu'elle a pour nous; c'est méconnaître notre force et la sainteté de notre mission.

Un peuple ne peut pas passer subitement de l'état barbare à l'état civilisé. Ce grand travail qui s'opère dans nos sociétés européennes depuis dix-neuf siècles environ, nous ne pouvons l'exécuter dans quelques années, quelle que soit la puissance de notre expérience et de nos lumières. Un enfant n'acquiert pas dans un jour l'instruction et l'expérience d'un homme de trente ans. La méthode d'éducation facilite certainement beaucoup ce développement de l'intelligence ; mais elle a beau faire, elle ne peut pas supprimer le secours de cet élément précieux qu'on appelle le temps. Si demain, nous avions l'imprudence d'étendre à tous les Arabes qui nous sont soumis, les bienfaits de notre charte et de notre législation, nous n'aurions rien de plus sage à faire, tous tant que nous sommes, que de plier promptement

bagages et d'abandonner le pays aux avocats et aux huissiers dont il deviendrait le paradis terrestre, en attendant qu'il devînt leur tombeau. On ne sait donc pas qu'un Arabe quelconque, pour une misérable affaire de poule, où il aurait cent fois tort, porterait successivement sa réclamation depuis le caporal, jusqu'à son excellence le ministre de la guerre, si on ne l'arrêtait pas en chemin? Nous avons vu des Arabes poursuivre pendant trois ans la reddition d'un âne volé, qui valait bien un douro, et faire plusieurs fois le voyage d'Orléansville à Maskara, pour obtenir le remboursement de cette modique valeur. Il ne faut pas se le dissimuler : si ce peuple, à l'état où il est, entrevoyait un instant les merveilles de notre dédale législatif, la tête lui tournerait, et il faudrait renoncer à l'idée de l'empêcher de s'y perdre.

Pour résumer ce que nous venons de dire sur cette partie de la question, nous dirons que toute notre politique doit consister à éteindre et à annihiler peu à peu les grandes familles, les grandes influences du pays, et à nous substituer insensiblement à elles dans le gouvernement du peuple et dans la direction de l'opinion publique. Mais pour atteindre graduellement ce but, il est évident pour tout le monde, qu'il faut donner une plus grande extension et une organisation plus sérieuse à l'institution naissante des bureaux arabes. On sent bien maintenant, qu'on a fait l'expérience du moyen, qu'il est urgent d'établir entre l'autorité supérieure et le peuple, une autorité intermédiaire qui soulage la première de mille détails fatigans, donne à ses ordres une forme qui en facilite l'exécution, et soit en quelque sorte le représentant du principe civilisateur dans toute sa pureté et toute son énergie (1). Personne n'ignore combien l'ignorance des

(1) Le bureau arabe a en outre une mission conciliatrice que lui seul peut remplir, et qui est un des beaux côtés de notre domination. C'est lui qui doit

mœurs et des croyances de ce peuple, peut entraîner d'inconvéniens et même quelquefois de malheurs. Il est donc indispensable d'agir sur lui à l'aide d'agens intelligens, qui le connaissent bien et comprennent parfaitement ses besoins (1).

L'Arabe a en lui un amour de la lutte et du pillage qui ne s'est encore exercé que contre nous. Il ne pouvait en être autrement. Mais il nous semble qu'il y aurait maintenant possibilité d'utiliser ce penchant inné pour la guerre, et de le faire tourner à notre avantage. Le moyen n'est pas nouveau ; il a été déjà employé par les Turcs, mais nous pourrions l'appliquer d'une manière plus intelligente. Il consiste à reconstituer des tribus makrezen et à les séparer des tribus raïas. Les tribus makrezen seraient choisies exclusivement, parmi celles qui occupent nos lignes de communications et entourent nos établissemens. Les tribus raïas seraient celles qui sont établies sur le territoire compris entre nos lignes de communications et nos établissemens. Les tribus makrezen auraient seules le droit de porter des armes et de posséder des chevaux de guerre ; elles auraient la garde de nos routes, elles répondraient de la sûreté de nos communications. Dans les tribus raïas, il n'y aurait que les fonctionnaires investis et un nombre fort limité de leurs agens qui auraient le droit de porter des armes et de monter à cheval ; tout le reste ne pourrait posséder que des troupeaux, des grains et des bêtes de labour.

éteindre ces vieilles hostilités qui séparent les tribus et les arment les unes contre les autres ; c'est lui qui doit vider tous ces débats qui ne trouvent pas de solution devant la justice indigène, parce qu'ils sont produits par des passions et des haines trop ardentes. Il a, malgré son titre de chrétien, pour obtenir cet important résultat, une qualité qui dans toutes ces graves affaires lui donne plus d'autorité que n'en ont un kralifa ou un marabout : il a l'impartialité que tous les Arabes lui reconnaissent instinctivement.

(1) Voyez note 7 à la fin du volume.

Pour compléter l'efficacité de ce moyen, il faudrait entretenir ou plutôt laisser subsister, car il serait inutile de l'alimenter, l'hostilité qui éclaterait immédiatement entre des tribus aussi inégalement partagées. En agissant ainsi, nous obtiendrions, au bout d'un certain temps, un résultat de la plus haute importance. Nous arriverions à diviser la population de l'Algérie en deux classes hostiles parfaitement distinctes, dont l'une, la plus puissante et la plus riche, serait liée à nous par l'intérêt. Nous jetterions une ligne de démarcation infranchissable entre deux masses d'individus, qui jusqu'à ce jour se sont unies pour nous combattre, et qui continueront à le faire, si nous ne faisons rien pour diminuer leurs forces et séparer leurs conditions. Le makrezen serait notre homme, le raïa serait notre ennemi ; il l'est bien aujourd'hui, mais nous ne le traitons pas comme tel : voilà où est le grand mal.

Le temps est venu de mettre de côté les illusions. Toutes ces tribus qui vivent loin de notre contact, ne pourront jamais nous être soumises que de nom, et seront toujours des foyers incessans de révolte. Comment pourrait-on penser, après tout ce que nous avons dit du caractère arabe, que ces gens, qui ne voient presque jamais nos figures, qui jamais n'ont de relations avec leurs conquérans que pour subir quelques vexations, telles que l'impôt et les corvées, puissent nourrir envers eux d'autres sentimens que ceux que la haine du chrétien leur inspire, et songer à autre chose qu'à préparer des ressources pour la première guerre sainte qui sera prêchée par un envoyé du ciel ? Nous savons maintenant ce qu'il en est. Ces tribus lointaines, qui ne communiquent que rarement avec nos colonnes, ne peuvent que nous être hostiles, et nous n'userions que de notre droit en les plaçant dans les conditions des raïas et en les traitant en ennemi.

La tribu raïa passerait de droit à la condition de makrezen dès

qu'un établissement serait fait au milieu de son territoire, et toutes les tribus voisines des nouvelles routes qui alimenteraient cet établissement, jouiraient du même privilège. Cette circonstance aurait un avantage immense. Ce serait de faire désirer aux Arabes l'extension de notre occupation, tandis qu'ils la voient maintenant tous avec horreur, et particulièrement nos grands chefs investis.

On pensera peut-être, qu'en enlevant successivement les hommes importans des tribus, et en plaçant la majeure partie d'entre elles dans une condition humble et infime, on poussera à l'exaspération celles qui seront si mal partagées. Malheureusement il n'en sera rien; car plus l'autorité qui pèse sur l'Arabe est lourde, moins il songe à se révolter contre elle; c'est encore là un trait de son caractère; chez lui la peur est vraiment un excellent moyen de domination, sinon de gouvernement. Nous disons malheureusement, parce que toute mesure qui satisfait nos vues légitimes de conquête, nous fait marcher vers notre grand but, et nous permet en même temps de faire paraître au dehors et mettre en action le venin hostile qui circule chez le peuple arabe, est une excellente et salutaire mesure. Plût à Dieu que nous pussions amener les Arabes à nous livrer la bataille que les Cimbres livrèrent à Marius et que les Sarrasins, leurs pères, livrèrent à Charles-Martel! Jusqu'à présent, nous nous sommes toujours fait un monstre de l'exaspération de ce peuple. Rappelons nous donc un enseignement de l'analogie : quand un corps est affecté d'un venin dangereux, le médecin n'essaie pas de le guérir en l'empêchant de se manifester au dehors; il emploie au contraire toute sa science à le faire sortir du corps qu'il empoisonne. Du corps de l'homme passons au corps social, et comprenons qu'il n'y aurait pas grand mal à ce que l'hostilité du

peuple arabe pour nous, sortît de son état latent et se montrât au grand jour ; eu égard à notre force et à nos moyens, c'est ce qui pourrait nous arriver de plus heureux (1).

Nous allons maintenant parler de la mesure qui, encore mieux que celles que nous venons d'indiquer, doit consolider notre domination, et rendre beaucoup moins faciles, sinon impossibles, des désordres pareils à ceux dont nous venons d'être témoin.

Une chose qui frappe de prime abord l'homme qui observe ce pays, c'est, sans contredit, le grand éparpillement de la population sur le sol. Cette circonstance malheureuse enlève aux Arabes toute cohésion, leur donne une mobilité qui nous les rend insaisissables et leur permet en quelque sorte de glisser entre nos doigts. Cette absence d'agrégation a, en outre, un inconvénient bien grave, c'est qu'il les livre pieds et poings liés au premier aventurier qui sait exploiter leur fanatisme ou leur soif pour le pillage.

(1) La crainte de cette exaspération et des difficultés qu'elle nous occasionnerait, nous a aussi conduits à des manifestations et à des mesures qui nous ont peut-être nui plus qu'elles ne nous ont servis. Ainsi nous ne pensons pas que de montrer publiquement un grand respect pour les personnes et les objets du culte musulman, ait donné une bien haute idée de nous à des hommes aussi exclusifs que les Arabes en matière religieuse; un superbe dédain aurait probablement produit un meilleur effet.

Nous ne faisons certainement pas mieux en prenant tant de soins de leurs mosquées et de leurs écoles. On dirait que nous ignorons que ces établissemens sont en quelque sorte les laboratoires du fanatisme, et que les jeunes musulmans n'y apprennent autre chose que la haine et le mépris du chrétien, entourés d'une foule d'absurdités philosophiques et scientifiques. Nous ne verrions, pour notre part, pas grand mal à ce que ces établissemens tombassent en poussière, et à ce que le peuple arabe retournât à l'ignorance des premiers âges. Il nous serait alors possible de lui apprendre quelque chose et de nous l'approprier par l'éducation, tandis qu'à présent la chose est entourée d'énormes difficultés.

Nous ne pouvons qu'indiquer en passant ces idées qui demanderaient un assez grand développement.

Quand nous, chrétiens, nous voulons châtier un douar qui a commis quelque méfait, tous les douars voisins se lèvent d'un commun accord, et se précipitent sur nous, poussés par cette haine innée que tout musulman nourrit contre nous. Mais si un fou, suivi de dix cavaliers, vient au nom de la religion piller ce même douar, tous les voisins, bien loin de le défendre, se précipitent sur lui et viennent au secours de l'assaillant. Nous autres conquérans, nous ne trouvons partout que des ennemis ; l'aventurier qui couvre ses projets d'un prétexte religieux, trouve partout des amis, des auxiliaires. C'est là tout le secret de la puissance d'Abd-el-Kader, de Bou-Maza, et de tous ces hommes extraordinaires, qui ont eu le privilège d'attirer à eux la sympathie des masses et d'agiter le pays.

La première chose à faire, pour enlever aux agitateurs leurs leviers, c'est d'agglomérer les membres épars du peuple, d'organiser toutes les tribus qui nous sont soumises en zemalas (1) et de mettre à cette condition leur paix définitive avec nous. Pour fixer les idées, voici, en quelques mots, comment nous comprendrions l'organisation sur le terrain de ces zemalas.

Le chef serait isolé, entouré de son makrezen et de ses tolbas, c'est-à-dire appuyé sur la force et sur la justice. Les divers douars seraient séparés entre eux par une haie de jujubier sauvage ou de toute autre broussaille suivant les localités, ainsi qu'ils

(1) Ces zemalas auraient naturellement des grandeurs très-variées, suivant les localités. Dans les plaines elles seraient très-grandes, et dans les montagnes très-petites. Dans ces dernières contrées, comme la terre cultivable est ordinairement dans le fond des vallées, on devrait les former sur les versans opposés des crêtes du partage des eaux. De cette manière, quoique petites, elles offriraient encore l'avantage de grouper sur un petit espace un assez grand nombre d'habitations, par la raison qu'elles seraient généralement assez rapprochées. Ainsi le résultat essentiel s'obtiendrait presqu'aussi bien dans les montagnes que dans les plaines.

le sont sur le sol de la tribu. La demeure du chef serait autant que possible entourée d'un mur crénelé qui pût le mettre à l'abri d'un coup de main tenté par les siens contre lui. Enfin toute la zemala serait entourée d'un large fossé armé de cactus.

A l'époque où arrivent les travaux des champs, on autoriserait, en dehors de ces zemalas, quelques tentes destinées à abriter les travailleurs, que les Arabes appelent Azib. Mais la famille, mais tout ce qui constitue la richesse de l'homme, devrait y rester toujours ou n'en sortir que sur un ordre de l'autorité française.

On comprend aisément l'avantage d'un pareil système. Les Arabes ainsi emprisonnés, seraient à notre disposition, et pourraient, derrière leurs fossés, braver toutes les bandes de Bou-Maza et de ses successeurs. Les rôles seraient changés : ils seraient à nous, et n'appartiendraient plus au premier hardi voleur qui, pour mieux faire ses affaires, s'érigerait en défenseur de la foi. Toutes ces questions de police, de recensement, de répartition d'impôts, qui font le désespoir des chefs de bureaux arabes, à l'heure qu'il est, ne seraient plus que des jeux d'enfans, et seraient réduites à leur dernière simplicité.

On n'objectera pas, nous le pensons, que les constructions de ces zemalas coûteraient trop cher, puisqu'elles ne coûteraient rien, attendu qu'elles seraient tout naturellement exécutées par leurs habitans mêmes. On ne dira pas que la mesure répugne au caractère arabe (1), car nous pourrions répondre que la presque

(1) La question de la répugnance de l'Arabe est du reste, ici, de mince importance. Quand une mesure nous est avantageuse, et l'est aussi en réalité au peuple, nous ne voyons pas ce qui pourrait nous arrêter pour la mettre à exécution. Il n'y a rien qui répugne plus à l'Arabe que notre domination, nous nous gardons pourtant bien d'écouter cette répugnance ; nous

totalité de la subdivision a été ainsi organisée pendant la guerre, et que nous n'avons pas rencontré de grandes difficultés pour obtenir ce résultat. Nous savons par expérience que les Arabes, du Chélif du moins, n'éprouvent aucune répugnance à se masser ainsi, et qu'ils finissent par en être enchantés. La zemala ne peut, en effet, qu'apporter une très-grande amélioration dans leur condition; elle est, pour eux, la sécurité, le repos et le sommeil, trois bienfaits qui fuient la tente quand elle est isolée. Les premières tribus à organiser ainsi seraient évidemment les tribus makrezen. Il est inutile d'ajouter que ces zemalas, pour être bien assises, demanderaient une étude particulière de la topographie du pays, et ne devraient être définitivement installées que sur un projet arrêté par le chef du génie, le chef du bureau arabe, et approuvé par le commandant de la subdivision; car c'est une question qui touche à ce que la défense du pays, sa sûreté, sa politique, ont de plus délicat.

Nous croyons fermement que l'idée de ces villes de tentes, où nous emprisonnerions la population arabe, porte en elle la paix du pays. Cette idée est simple, facile à exécuter, immédiatement praticable, car à la rigueur on pourrait d'abord se passer de fossé. L'essentiel est, en effet, de grouper ce peuple, qui est partout et qui n'est nulle part; l'essentiel est de nous le rendre saisissable. Quand nous le tiendrons, nous pourrons alors faire bien des choses qui nous sont impossibles aujourd'hui, et qui nous permettront peut-être de nous emparer de son esprit après nous être emparés de son corps. Nous pensons que la zemala est un des moyens les plus puissans que nous ayons de lutter contre la fatale tradition du Moulé-Sâa.

devons faire de même de toutes celles qui se manifestent devant une mesure qui sert notre grand but.

Il y a encore quelques moyens qui pourraient paraître puérils à certains esprits, mais que nous considérons personnellement comme très-importans.

Puisque c'est la tradition et la croyance dans un avenir déterminé et parfaitement prédit, qui nous sont le plus hostiles, il faudrait lutter contre ces deux sources d'hostilité par des moyens analogues, c'est-à-dire par une fausse tradition et une autre croyance dans l'avenir. En d'autres termes, nous devrions fabriquer, dans le secret, des prophéties qui nous seraient favorables, et les répandre ensuite à l'aide de derouiches et de meddhas, que nous prendrions à gages, et à qui nous paierions cher leurs supercheries. Ces prophéties ne pourraient évidemment pas nous promettre la domination éternelle du pays, puisque les Arabes ne peuvent pas l'admettre, mais elles pourraient nous accorder un règne d'une centaine d'années. Dans la confusion inextricable où tous les talebs sont à ce sujet, il serait très-possible, en mettant de l'unité dans cette manœuvre, de nous faire accorder, en effet, une durée d'un siècle par la crédulité populaire. Un siècle, c'est énorme ! Dans un siècle, si nous savons nous y prendre, les révoltes seront à jamais éteintes dans le Tell ; la population arabe qui s'y trouvera encore à cette époque n'aura guère ni l'envie, ni la possibilité de mettre à la porte nos colons qui couvriront la face du sol.

Il nous faudrait aussi avoir des inspirés à tant le mois, et les faire parler suivant les circonstances, mais toujours en notre faveur. Un livre, que nous écririons à Alger, et que nous ferions ensuite trouver par un pélerin, sous une pierre du tombeau du prophète, pourrait nous aplanir bien des difficultés, s'il était conçu d'une manière intelligente. Il n'y a rien de facile comme de faire croire du merveilleux à un Arabe. On dira peut-

être que c'est un petit moyen ; c'est vrai, mais c'est avec des petits moyens qu'on mène les enfans et les peuples enfans.

Il y aurait encore quelque chose à faire : ce serait de profiter de l'hostilité qui sépare maintenant la confrérie de Moulé Taïeb et celle de Moulé Abd-el-Kader, pour nous rendre favorable la première et l'exciter encore plus contre la seconde. Il nous faudrait établir, auprès de El Hhadj el Arbi, le grand chef des Moulé Taïeb, un agent secret musulman, qui entrerait dans cet ordre et recevrait le dzeker de lui-même. Cet agent, à l'aide des grosses sommes et des magnifiques présens que nous mettrions à sa disposition, et avec quelque diplomatie, pourrait, sans nul doute, parvenir à mettre de notre côté sa sainteté musulmane, et à reculer assez loin de nous l'époque où doivent éclater les catastrophes que le Maroc couve pour nous. Ce moyen vaudrait probablement mieux que ces ambassades solennelles qui compromettent l'empereur aux yeux de son peuple, et le mettent à deux doigts d'une révolution qui ferait aussi mal ses affaires que les nôtres.

Un dernier moyen de pacification, qui n'est pas le moins efficace, quoique nous le donnions le dernier, consiste à nous montrer partout, et souvent même au milieu du calme le plus parfait. Chaque commandant de subdivision ne devrait jamais cesser de faire des tournées dans le pays qui lui est confié, et ces tournées devraient être aussi rapprochées les unes des autres que possible. Nous produirions un résultat énorme pour la consolidation de notre conquête, si nous pouvions visiter une fois par mois nos tribus, particulièrement les plus turbulentes, et si nous en arrivions à régler, sur leur territoire même, les contestations incessantes qui les agitent, et qui perpétuent parmi elles l'esprit de désordre. Ces promenades utiles se feraient d'abord avec des colonnes, et finiraient par s'opérer avec un escadron

de cavalerie ; jamais avec moins, parce que quel que soit le degré de sécurité dont nous jouissions un jour, il faudra toujours, pour l'effet moral, que le représentant de l'autorité française soit entouré d'une force respectable.

Nous voici arrivé au terme de la tâche que nous nous étions imposée. Nous avons montré comment la révolte est née, comment elle s'est propagée à travers le pays ; nous avons expliqué les causes secrètes qui l'ont produite et qui en amèneront nécessairement d'autres ; enfin nous avons indiqué en passant les moyens qui nous paraissent les meilleurs pour lutter contre de pareilles catastrophes, les rendre moins sanglantes, moins dangereuses, sinon impossibles. C'est tout ce que nous voulions dire pour le moment sur l'Algérie. Mais avant de clore ce premier essai de notre plume encore novice, et en songeant à l'imperfection de ce travail, entrepris dans le but seul de dire quelque chose d'utile, nous sentons le besoin de réclamer l'indulgence à laquelle nous croyons avoir droit. Nous pensons qu'elle ne nous fera pas défaut, si le lecteur veut bien se rappeler, devant les irrégularités de style et de méthode qui l'auront sans doute frappé, que ce livre a été fait au beau milieu de la tourmente, dans les circonstances les plus orageuses et les préoccupations les plus graves ; que beaucoup de ses pages ont été écrites au bruit de la mousqueterie de nos avant-postes, et que quelques-unes d'entre elles sont teintes de sang des Algériens.



NOTES.

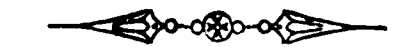


NOTES

sur

L'ÉTUDE DE LA RÉVOLTE

DU DHARA.



Note 1.

Plus tard, il a été possible d'avoir du chérif une notice plus terrestre et plus satisfaisante.

D'après ce que racontent certains Arabes qui se disent bien informés, il appartiendrait à la petite tribu de marabouts des Ouled Sidi Ouadhha, située entre les Sebehhas de la rive gauche du Chélif et les Ouled Krouidem. Doué d'un esprit inquiet et ardent, il se serait engagé, jeune encore, dans le bataillon régulier de el-hhadj Moustapha. Après quelque temps de service, son caractère indompté ne se prêtant pas aux exigences de la discipline militaire, il aurait abandonné cette carrière pour courir les aventures à travers le pays.

La connaissance de quelques hommes influent de la confrérie de Moulé Taïéb l'aurait conduit à être accepté par elle, comme l'homme qui devait accomplir les prophéties transcrites au chapitre 2 de la deuxième partie. El-hhadj el-Arbi qui tient, avant tout, à perpétuer la tradition du Moulé Saâ, parce qu'elle soutient son prestige, aurait lu sur lui le *fetèhha* (1), qui est le sacre des musulmans, et l'aurait ensuite lancé dans le pays en lui traçant sa ligne de conduite.

Ébloui par ses premiers succès, Bou Maza aurait ensuite oublié les intérêts du ciel pour ne songer qu'aux siens propres, et aurait rêvé la fondation d'un gouvernement indépendant.

Ces renseignemens nous ont été donnés par l'agha des cavaliers réguliers qu'Abd el Kader avait mis à sa disposition, et qui a quelque temps vécu dans son intimité; ils s'accordent parfaitement avec ceux venus d'autres sources.

Cet agha a vu, dans le camp de Bou Maza, un vieillard qui vivait seul avec un jeune homme dans une tente retirée. Tout le monde se disait, bien bas, dans les derniers temps, que le vieillard était son père et le jeune homme son frère, le seul qu'il eût.

Le chérif qui a été arrêté par les Beni Zougzoug n'était en rien son parent. L'interprète se sera sans doute trompé, en lui faisant déclarer qu'il était le frère du chef de la révolte du Dhara ; il voulait sans doute dire qu'il était membre ou instrument de la même confrérie.

Note 2.

Si Mhhamed ben Ioussef, qui a laissé, sur les tribus, des mots qui sont quelquefois d'une vérité frappante, a dit des Sebehhas :

اكبيرلم يدبر الصغيرلم يجبر

ce qui peut se traduire ainsi : *le grand ne dirige pas, et le petit s'égare.* Il est difficile de donner des Sebehhas une idée plus exacte.

Quand on reproche aux gens de cette tribu leurs folies et leur indiscipline, ils répondent tranquillement : « Que voulez-vous? nous sommes sous l'influence du mot de Si Mhhamed ben Ioussef :

دعوة سى محمد بن يوسف عليا

Ils pensent qu'il est dans leurs destinées d'être ainsi. Il ne faut donc pas s'é-

(1) *Fetèhha*, ouverture, passage du livre sacré qu'on ouvre et qu'on lit dans une cérémonie religieuse

tonner de voir que tous les châtimens que nous leur avons infligés ne les ont pas encore changés ; ils sont incorrigibles.

Note 3.

Pour donner une idée de cette trahison générale de nos agens indigènes, nous n'avons qu'à citer quelques chiffres.

Sur 80 fonctionnaires, aghas, kaïds et cheikhs importans, que nous avions dans la subdivision avant la révolte, 68 nous ont trahis et 12 seulement nous sont restés fidèles. Parmi ces derniers, 8 ont payé de leur tête leur fidélité, et 4 seulement ont échappé à l'orage. Parmi les 8 qui ont été assassinés, 6 nous auraient trahis, s'ils avaient vécu plus longtemps ; de sorte qu'en définitive, nous ne pouvons guère compter que 6 fonctionnaires restés fidèles, sur les 80 que nous avions ; et encore, si nous voulions être sévères, nous serait-il facile de réduire ce nombre à deux.

Note 4. — (Voyez page 126.)

Le premier mouvement de l'Arabe, en toute circonstance, est de se retrancher derrière un mensonge ; il se méfie d'une question comme le renard d'un piège. Il n'admet qu'avec peine qu'on puisse l'interroger dans le but seul de satisfaire un sentiment de curiosité ; l'idée qui le domine sans cesse, c'est qu'on veut fouiller dans ses actes passés et lui faire son procès.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit ordinairement entre l'homme du makrezen et le voyageur arabe qu'il rencontre sur son chemin. Ce dialogue peut toujours, à peu près, se résumer ainsi :

D. — D'où viens-tu ?

R. — Je viens de là-bas.

D. — D'où donc ?

R. — De la montagne ; je suis un montagnard.

D. — De quel pays ?

R. — De là-bas, derrière le ruisseau (montrant avec la main une direction opposée à la véritable).

D. — Mais enfin, le nom de ce pays ? Es-tu des beni Hhaoua, des beni Hidja, ou bien des beni Menna ?

R. — Oui, seigneur, c'est ça ; par la bénédiction de el-hhadj Mâmmar, tu as dit la vérité, tu sais tout.

D. — Que Dieu maudisse ta religion ! Tu ne veux donc pas me dire le nom de ce pays ?

R. — Mais pourquoi m'interroges-tu ? Je suis un pauvre homme.

D. — Si tu ne veux pas me dire d'où tu viens, dis-moi au moins où tu vas ?

R. — Certainement ! Je vais devant ; j'ai des affaires.

D. — Mais où, devant ?

R. — Mon Dieu, je suis un pauvre diable, je suis soumis, je paie exactement mes contributions, je fais toutes les corvées du makrezen, je vis très-retiré ; ne parlant à personne, personne ne me parle.

D. — Que Dieu détruise ta tente, entêté Kabile !

R. — Seigneur, je suis un pauvre homme !

D. — Mais, fils de chien, tu me dis toujours la même chose et ne veux pas me répondre.

R. — Mais, seigneur, je ne sais rien, vivant retiré, ne fréquentant personne et évitant le contact des méchans et des perturbateurs de l'ordre public.

D. — (Après la pause nécessaire pour calmer son irritation.) Y a-t-il quelque nouvelle, de ton côté ?

R. — (Avec une précipitation instinctive.) Aucune; partout la paix la plus parfaite. Gloire à Dieu !

D. — (L'irritation de l'homme du makrezen reprenant le dessus.) Par la tête du Prophète, je vais bientôt te délier la langue plus que tu ne voudras, si tu continues à me mentir ; que Dieu t'empoisonne, fils de damné !

R. — (De l'air le plus piteux du monde.) Seigneur ! je suis un pauvre homme ; par la justice du maître des mondes, qu'il soit loué ! je suis un pauvre homme ; par Sidi el-Boukrari ! je ne suis occupé que de ma nourriture et de celle de mes enfans.

Ici, l'homme du makrezen, arrivé à l'apogée de l'indignation, se précipite sur son interlocuteur et lui administre, avec la dextérité qui lui est propre, une volée de coups de bâton. Celui-ci se sauve à toutes jambes et lui laisse son burnous entre les mains, satisfait de s'en tirer à si bon compte.

Ceci est une scène de mœurs de grands chemins extrêmement commune, et qui se reproduit sans variantes sensibles.

Note 5.

On comprend, d'après cela, que nous ne soyons pas personnellement d'avis de décorer de pareilles gens de la croix de la Légion-d'Honneur.

On ne donne pas ce glorieux insigne à un soldat d'une bravoure exemplaire, qui aurait mérité maintes fois les honneurs de la citation à l'ordre de l'armée, si ce soldat est d'ailleurs taré comme homme, ou seulement d'une conduite irrégulière : pourquoi la donner à des Arabes, qui demain peuvent figurer dans les rangs ennemis, et qui seraient tous sous le coup d'une peine infamante, si on voulait leur faire leur procès ?

On dira peut-être qu'on leur donne la croix pour les compromettre. Sans nous arrêter à critiquer un pareil emploi d'une si noble institution, nous répondrons : que pour compromettre nos agens, il n'est pas besoin d'un pareil

moyen ; il suffit qu'ils aient un instant revêtu le grand burnous écarlate et exercé un seul jour l'autorité en notre nom, pour qu'ils soient perdus à jamais dans l'esprit des purs croyans.

Veut-on la leur donner pour récompenser leurs services? Nous pensons qu'ils sont récompensés d'une manière plus conforme à leurs goûts et à leurs habitudes avec de l'argent, des bœufs et des moutons; trois choses qui, mises en nombre suffisant, leur paraissent préférables à tous les ordres royaux du monde.

Si l'on croit que quelques Arabes d'une certaine importance, auraient pu être blessés de se voir exclure d'une récompense qu'ils savent appartenir d'ordinaire à la bravoure, nous répondrons qu'il n'y aurait eu, dans ce cas, qu'un mot à dire pour faire taire leur susceptibilité : il n'y aurait eu qu'à leur déclarer que la croix de la Légion-d'Honneur était, avant tout, le signe des chrétiens, et, dès ce moment, bien loin de la rechercher, ils l'auraient fui comme la peste.

Quant à nous, nous ne voyons qu'une classe d'Arabes qui pourraient être appelés à l'honneur d'une pareille distinction : ce sont nos spahis.

Le spahis n'est plus un Arabe, c'est le fils adoptif de notre drapeau, c'est un soldat ; il marche dans nos rangs, excite les mêmes antipathies que nous et reçoit les mêmes balles : il ne faut pas l'oublier. Mais encore, dans ce cas, pensons-nous qu'il faudrait être fort difficile sur les choix que l'on ferait, et qu'on ne devrait accorder la croix qu'à ceux qui joindraient à une bravoure éprouvée, cette délicatesse de formes et de sentimens qui est le signe de notre civilisation, et que les spahis qui nous servent long-temps finissent par acquérir d'une manière remarquable.

Note 6.

Les personnes qui n'ont jamais approché du détail des choses arabes, se font, sur cette générosité de nos grands chefs indigènes, d'étranges illusions qu'il est bon de détruire.

On voit quelquefois un haut fonctionnaire indigène faire un magnifique présent à l'hôte qui le visite ; donner un beau cheval, par exemple, et on en conclut que cet homme doit être bien généreux, de dépenser ainsi une si grosse somme pour faire une simple politesse. La raison de cette générosité est très-facile à trouver, quand on connaît un peu le mécanisme des coutumes arabes. Voici comment les choses se passent.

S'il est dans les coutumes du pays de donner un beau cheval à un personnage important qui vous visite, il est aussi dans ces coutumes que le prix du cheval doit être remboursé par les gens de la tribu. Cette circonstance, comme on le comprend bien, permet à l'auteur de la générosité de réaliser quelque petit benéfice.

Si le cheval de *gada* (1) vaut cent douros, il est inutile de dire qu'il sera remboursé au prix de deux cents par ceux qui sont toujours tondus, quoi qu'il arrive. On peut, d'après cela, s'expliquer facilement la générosité de certains grands chefs qui, à l'époque où nous étions nouveaux dans le pays, savaient comment nous éblouir, en usant à propos de ce moyen; en termes crus : ces messieurs font les généreux avec l'argent des autres.

Quelques chefs à esprit étroit, qui tiennent à leurs écus outre mesure, n'emploient pas ce procédé, par la raison seule qu'il faut quelquefois faire d'abord un déboursé, et attendre pendant quelque temps la rentrée de l'avance. Mais ceux qui ont l'intelligence plus ouverte recherchent, au contraire, les occasions de jeter quelque éclat en se montrant généreux à bon compte. Les premiers sont de la nature de ces comptables qui rognent affreusement les portions et se livrent ainsi au mépris public, en ne réalisant que de pauvres bénéfices; les seconds appartiennent à la classe intelligente de ces mêmes fonctionnaires, qui sont toujours disposés à donner un peu plus qu'on ne doit prendre, et qui savent ensuite se rattraper à l'aide de combinaisons plus habiles et plus secrètes.

Si l'on dit d'un comptable habile qu'il ne peut que gagner, on doit dire d'un chef indigène qui comprend les délicatesses de ses fonctions, que chaque dépense publique qu'il fait doit être pour lui l'occasion de réaliser un bénéfice proportionné.

Note 7.

Nous ne pouvons résister au désir de citer, entre mille, un fait à l'appui de ce que nous venons de dire.

Dans un point nouvellement occupé, le commandant supérieur, qui n'avait pas de chef de bureau arabe, traitait lui-même directement les affaires et réunissait les membres des djemâs. Après avoir causé des choses publiques, ce commandant supérieur, homme d'esprit du reste, avait toujours la fâcheuse manie d'entamer le chapitre des femmes, et de dire à tous ces graves personnages des choses fort lestes à ce sujet; il finissait ordinairement la conversation sur ce chapitre, par leur offrir du chocolat, afin de leur faciliter leurs devoirs conjugaux.

Les choses en vinrent à un tel point, qu'au bout d'un certain temps beaucoup d'Arabes qui n'étaient pas membres des djemâs, finirent par l'arrêter dans les rues pour lui demander du précieux chocolat, qui commençait à être en grand renom. Ceux qui connaissent les Arabes comprendront le scan-

(1) *Gada* vient de *gooud*, conduire en main; cheval conduit en main et offert à titre de soumission ou de simple politesse.

dale. Ce brave commandant ne se doutait guère qu'en agissant ainsi, il se plaçait, aux yeux de ces gens, bien au-dessous d'un juif, et nous couvrait de honte. Et pourtant, c'était un très-aimable homme, qui ne manquait ni d'esprit, ni de sens; il ne lui manquait qu'une chose : c'était quelqu'un qui lui eût dit tout simplement : On n'aborde jamais de pareils sujets avec des Arabes, parce que, en agissant ainsi, on se fait mépriser d'eux.



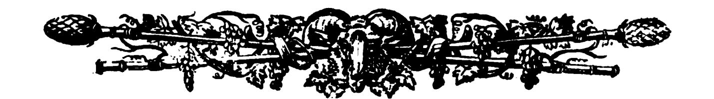


TABLE DES MATIÈRES.

Deuxième Partie.

Troisième Partie.

